

Textes rassemblés par
Iryna DMYTRYCHYN

ANTHOLOGIE DU DONBAS

*Préface de Volodymyr Yermolenko
Traduit par Iryna Dmytrychyn et Marta Starinska*



Présence *Ukrainienne*

L'Harmattan

Anthologie du Donbas



PRÉSENCE UKRAINIENNE
*Collection dirigée par Iaroslav Lebedynsky
et Iryna Dmytrychyn*

L'Ukraine, aussi vaste et peuplée que la France, héritière d'une longue histoire intimement liée à celle du reste de l'Europe et d'une culture riche et diverse, demeure une inconnue pour le public occidental, longtemps habitué à ne la considérer que comme une partie d'un ensemble russe puis soviétique.

Fidèle à la vocation des éditions L'Harmattan, la collection *Présence Ukrainienne* se propose de faire découvrir les multiples facettes de ce pays à travers une documentation de qualité, comprenant aussi bien des études originales que des traductions et des rééditions de textes fondamentaux oubliés ou introuvables sur l'Ukraine.

Contact : presenceukrainienne@gmail.com

*Les titres de la collection « Présence ukrainienne »
sont à retrouver en fin d'ouvrage.*

Textes rassemblés par
Iryna DMYTRYCHYN

Anthologie du Donbas

Préface de Volodymyr Yermolenko

Traduit par Iryna Dmytrychyn
et Marta Starinska

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2018
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.editions-harmattan.fr>

ISBN : 978-2-343-14419-1

EAN : 9782343144191

A l'Est, à l'Est, à l'Est, à l'Est

A l'Est, à l'Est, à l'Est, à l'Est,

A l'Est, à l'Est, à l'Est –

La douleur me ronge le cœur

Et en emporte les traces ailleurs.

Vasyl Stus

Volodymyr Yermolenko

Ukraine et Donbas : à la frontière et au-delà de la frontière

Dans les années 1840 Adam Mickiewicz, l'un des artisans du romantisme poétique polonais, lisait un cours sur l'histoire des slaves au Collège de France. On y trouvait aussi des passages sur l'Ukraine : « pays de frontières », « voie par laquelle la vie asiatique pénètre en Europe », terre où « s'affrontent deux parties du monde ». Cette terre frontière, terre limite, terre aux multiples visages est définitivement devenue un espace de confrontation : « toutes les armées du monde s'y sont rencontrées », écrit le poète ; les terres ukrainiennes étaient des « champs de batailles par excellence ».

L'idée selon laquelle l'Ukraine est un pays de frontières, géographique, poétique et existentielle n'appartenait pas, bien sûr, au seul Mickiewicz. L'une des interprétations courantes, stéréotypées, du nom même d'« Ukraine » est liée à la frontière : Ukraine, soit disant, viendrait de « Ukraïna » - une « marche » munie de portes inhérentes à toute frontière s'ouvrant vers un petit au-delà.

Cependant, au Moyen-Âge et au début de l'ère moderne il y avait beaucoup en Europe orientale d'« Ukraïnas ». On rencontre le mot « Ukraine » (« Ukraïna ») lui-même pour la première fois dans la chronique d'Ipatiev de 1187 : on y relate un deuil consécutif à la mort d'un prince de Pereiaslavl (« L'Ukraïna a beaucoup gémi ») – alors Pereiaslavl (à 90 kilomètres de Kyiv, le centre de la Rous de Kyiv) pouvait en

effet paraître frontalière. Il est tout à fait possible, néanmoins, que l' « Oukraïna » ait signifié non pas une frontière, mais un territoire et un pays, un « kraï » ou « kraina » – une terre, qui possède ses frontières. Et ceci, comme je vais tenter de l'expliquer un peu plus loin, est un point crucial.

Si l'on observe les cartes européennes du milieu du XVII^e siècle – période, durant laquelle l'insurrection de Bohdan Khmelnytsky a arraché à la Pologne de nombreux territoires faisant partie de l'actuelle Ukraine et les a rattachés à la Moscovie (dans cette même Pereiaslav), alors nous voyons là un élément important : ce qu'on appelle alors « okraïna » ce n'est pas l'Ukraine actuelle, mais plutôt les territoires de l'actuelle Russie au nord de l'Ukraine (et un peu au nord de l'actuelle oblast de Louhansk) : les territoires des régions de Belgorod et de Voronej : près de la rivière Sosna, près des villes de Belgorod et Oskol. On le voit bien par exemple sur la carte de la Russie et de la Scandinavie de l'imprimeur Nicolaes Visscher, éditée à Amsterdam en 1660 – mais aussi sur beaucoup d'autres cartes de la même époque. On y fait aussi usage du terme Ucraina (mais pas du tout « okraïna ») – précisément pour désigner le territoire des rives du Dniepr, principalement la rive droite du Dniepr, centre de l'Ukraine actuelle.

Au sud de l'Ocraina russe et à l'est de l'Ucrania, juste après le Dniepr, ce sont les « champs sauvages » et aussi ce que l'on appelait sur les cartes de l'époque *Crimea seu Tartaria Przecopensis* : la Crimée, ou la Tartarie de Perekop – territoire du khanat de Crimée d'alors. Sur la carte *Taurica Chersonesus Nostra aetate Przecopsca*, publiée à Amsterdam en 1663 (éditeur – Joan Blaeu) voici que cette même *Crimea seu Tartaria Przecopensis* s'étend de la Crimée elle-même et des

mers Noire et d'Azov jusqu'au centre de l'Ukraine actuelle : jusqu'à la rivière Vorskla et presque jusqu'à l'actuelle Tcherkassy. Déjà, ce qui se situe plus bas – les actuelles Dnipro, Zaporijjia, Donbas, un tiers du territoire de l'Ukraine – tout cela s'appelle au XVII^e siècle « Crimée, Tartarie ». Crimée et Donbas dans un même flacon.

Si l'Ukraine est vraiment un « pays frontière » alors son est et son sud, la Crimée et le Donbas, Zaporijjia et les bords de la mer d'Azov sont la frontière de la frontière, une frontière au carré, encore plus éloignée, encore plus dangereuse.

Lorsqu'au début du XIX^e siècle Madame de Staël fuit Napoléon et s'arrête à Kyiv en route vers Saint-Pétersbourg, elle y voit les traces de l'influence des Tatars nomades. « La plupart des maisons à Kiew ressemblent à des tentes », comme si les slaves sur le Dniepr avaient « pris modèle sur les demeures ambulantes des Tartares », dit-elle.¹ Il s'agissait peut-être plutôt du domaine de la fantaisie, que de celui de la vérité ; plutôt la projection de sa quête orientaliste, que la réalité. Mais cette phrase est symptomatique : pour la femme de lettres française il n'y avait pas de distinction entre Ucraina et Tartaria.

Ce sont des points importants : l'Ukraine a souvent porté en elle cette image de la marche, de la limite, que l'on usait à son égard principalement de l'extérieur, tant ses amis que ses ennemis. Physique et métaphysique de la frontière ont toujours suscité une multitude d'interprétations duales, et le thème ukrainien, ici, est l'un des plus intéressants et des plus douloureux en Europe.

¹ Claude de Grève, *Le Voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Robert Laffont, 1990, p. 679.

Au XIX siècle, à l'époque de Mickiewicz, d'autres romantiques polonais, comme Waclaw Michal Zaleski ou Jozef Korzeniowski (portant le même nom qu'un autre Jozef Korzeniowski, plus jeune de quelques dizaines d'années, le futur Joseph Conrad) voyaient dans l'Ukraine une terre oubliée à la sagesse archaïque, la culture anonyme de l'humanité. Ainsi les Ukrainiens faisaient penser à des disciples conscients ou inconscients de Rousseau, Herder et Chateaubriand à ces fameux « hommes naturels » mythiques, que n'avait pas abîmés la « civilisation » artificielle, machine à déformer, dissimuler et imiter. Les montagnes des Carpates étaient la frontière de ce monde, des grottes ouvrant l'accès à un autre monde – celui de l'antique vérité, du paradis perdu ou bien au contraire – du danger mortel et de la témérité.

Dans l'empire russe il en allait de même. Lorsqu'on lisait dans le Pétersbourg des salons l'ancien serf, le poète antimondain Taras Chevtchenko, on le prenait souvent comme le représentant de quelque chose d'inouï : une vie d'avant la civilisation, une intuition primitive, une source qui bat sous le sol, sous la *frontière* du visible. Dans la première moitié du XIX siècle Chevtchenko était ce qu'est aujourd'hui DakhaBrakha, projet musical ukrainien d'un « ethno-chaos » : une ethnicité rythmée et quelque peu agressive, un chaos populaire primitif, passé au mixer de la haute culture et, par là-même intéressant pour cette même culture. Lorsque l'Ukrainien Gogol introduisait dans les lettres russes sa célèbre fantasmagorie, il nous captivait justement par ce sentiment de proximité de l'au-delà : l'Ukraine était le pays où les gens parlaient avec les démons, avaient directement accès aux forces impures, avec lesquelles ils pouvaient pactiser ou bien qu'ils pouvaient mystifier, connaissaient l'entrée et la sortie du royaume de la

vie et du royaume de la mort. Pour l'empire russe l'Ukraine était son au-delà intérieur, un territoire, où l'on pouvait se retrouver à la frontière de l'existence, une terre d'une sacralité particulière tout comme d'une démonologie particulière.

Cependant, nombreux sont les courants de la rivière de l'histoire. Et ils mènent souvent dans des directions opposées. Les relations ukraïno-russes connurent des époques différentes : fut un temps où l'Ukraine était pour la Russie une colonie, à une autre époque (celle du bas Moyen-Âge ou celle de la contre-réforme et du baroque, ou même à l'époque tardive des Lumières) les terres ukraïniennes étaient celles d'où provenait le monde politique ou culturel : *ex occidente lux*. Est-ce que la Russie orthodoxe aurait pu exister sans la chrétienté kyivienne ? Est-ce que la science baroque russe aurait pu exister sans l'académie Mohyla de Kyiv ? Est-ce que la philosophie religieuse russe aurait pu exister sans Semen Hamalia et Pamfil Yourkevitch ? Alors se pose la question : qui était la frontière de qui ? Qui était la « périphérie », l'« okraïna » de qui ?

Prenez les années 1920 lorsque, suite à la défaite de l'éphémère indépendance ukraïnienne, au sein de la jeune URSS, les écrivains et les artistes qui plus tard deviendront célèbres sous le vocable de « Renaissance fusillée » proposaient une idée inédite. Il s'agissait de la « renaissance eurasiennne ». Nous entrons dans une époque, pensaient, par exemple, l'écrivain Mykola Khvyliovyy ou le professeur de littérature Mykola Zerov, où la vieille énergie de la renaissance européenne trouve un second souffle – cette fois-ci aux frontières orientales de l'Europe, au point de sa rencontre avec l'Asie. Et cette nouvelle renaissance – par le bas, et non pas élitiste, prolétarienne et pas seulement artistique – est capable

d'insuffler une vie nouvelle dans l'Europe même. Laquelle – comme beaucoup le pensaient alors – connaît au contraire l'épreuve de sa décadence, le « déclin de l'occident », *Untergang des Abendlandes*. Aussi c'est par l'Ukraine, par sa capitale d'alors Kharkiv, que devra commencer cette renaissance. Et elle se transmettra autant à l'est qu'à l'ouest. L'Ukraine, ce n'est pas une frontière ; c'est un lampadaire, une clairière au milieu des ténèbres, voici ce que croyaient ces gens.

Il y avait une certaine logique à cette thèse. L'Ukraine était une terre à l'élite anéantie, à l'aristocratie absente, et donc, ce handicap même pouvait se transformer en possibilité de quelque chose de nouveau : le puissant potentiel « d'en bas » des travailleurs et des paysans, capable de porter une parole nouvelle dans la culture. Dans les années 1920, la question nationale ukrainienne était étroitement liée à la question sociale : et les gens tels que Khvyliovy voyaient la révolution socialiste comme l'une des facettes de la révolution nationale. Ils considéraient que le travailleur ukrainien et le paysan ukrainien étaient les prolétaires par excellence, purs de toute la « surconstruction » russe des salons de l'aristocratie de l'empire. C'était un truc intellectuel malin qui donna naissance à nombre de résultats artistiques intéressants et qui aurait pu en faire encore plus. Bien sûr, Moscou ne le leur pardonna pas : entre la fin des années 1920s et 1937 cette « renaissance » fut physiquement anéantie.

Il y avait dans cette aspiration, peut-être naïve, sans doute tragique, à devenir le centre de quelque renaissance nouvelle, quelque chose d'important. C'était l'un des épisodes – qui aussi bien avant qu'après revenaient de temps en temps – dans l'aspiration de la culture ukrainienne de se débarrasser de ce stéréotype de « pays frontière », qui lui était souvent imposé de

l'extérieur. C'était le symbole d'une volonté de devenir un centre, le coeur de quelque processus, la source, et non le bord.

Une frontière – c'est bien quand on la conçoit comme une possibilité. Comme une rencontre avec quelque chose d'autre, comme une sortie dans un autre espace, comme une immunité contre des influences trop fortes « d'en haut », comme un alibi contre le contrôle. La frontière intrigue par son risque et son exotisme. On peut y devenir quelqu'un d'autre, ou bien mourir.

Mais la métaphore « pays frontière » posera toujours un dilemme insupportable. Quelle peut être l'étendue de la frontière ? Peut-elle s'étendre sur plusieurs milliers de kilomètres ? Est-ce qu'une frontière peut être un pays ?

Le problème c'est que l'idée même de frontière est toujours créée par quelqu'un d'autre – quelqu'un qui arrive ici de l'extérieur, qui aspire à l'exotisme, qui recherche des « territoires tampons », qui étire la frontière, qui avance main dans la main avec l'autre monde, comme sur le fil du rasoir. On ne sait jamais où commence la frontière et où elle finit. On ne sait jamais si c'est encore la frontière ou si c'est déjà sa terre (ou celle de l'autre).

Dans *Terre noire* et *Terres de sang* Timothy Snyder a montré ce qui peut se passer lorsque les terres frontières deviennent des terres sanglantes, lorsque le *borderland* se transforme en *bloodland*. Il y a une raison simple à cela : il est très facile de se représenter un territoire « de la frontière » comme un territoire « au-delà de la frontière ». Au-delà de la frontière du droit, de la frontière de la morale, de la frontière de l'humanité. Le Far West américain est un symbole universel ; et justement, l'Ukraine est souvent devenue pour l'Europe du XX siècle cet « est sauvage » ou ce « sud sauvage ».

Au XX siècle les terres ukrainiennes se sont réellement retrouvées non seulement à la frontière de différents pays ou cultures – mais aussi au-delà des frontières. Pas seulement au-delà des frontières de la géographie, mais aussi au-delà des frontières de la morale. Ce qui a transformé ces territoires en espace de confrontations, de conquêtes, de meurtres de masse et d'éradication des règles. En un espace où se sont produits le Holodomor et l'Holocauste. Sur la « terre sanglante ».

Lorsqu'en 1933, au plus fort du Holodomor, Staline justifiait sa guerre contre les paysans, il utilisait le concept de Gorki « les gens d'autrefois », mais dans un sens nouveau : les paysans et les autres « éléments contrerévolutionnaires » devenaient des gens « anciens », autrement dit, ceux que l'histoire ne permet plus d'appeler des gens, qui se sont retrouvés au-delà de la frontière de l'humanité. Que l'on peut exterminer sans réserves morales.

Entre 1930 et 1945 l'Ukraine a cessé d'être simplement « à la frontière » - elle est devenue un pays « au-delà de la frontière » : au-delà de la frontière de la race supérieure (comme le considéraient les nazis) ou bien au-delà de la frontière de la classe dominante (comme le considéraient les communistes). Et là où on se retrouve au-delà de la frontière, on vit dans un monde d'exclusion, un monde souterrain, presque un monde de l'au-delà. Un monde qui n'existe pas, ou bien qui n'existe que pour les morts.

La guerre dans le Donbas, qui dure depuis 2014, et qui est causée par le désir russe d'une nouvelle expansion, c'est à dire la conquête au-delà de ses propres frontières, est le prolongement certain de cette obscurité du XX siècle. C'est comme si le Donbas répétait aujourd'hui le destin de toute l'Ukraine : être un pays de frontières entre l'Europe et quelque

chose d'autre, pas tant même l'Asie, qu'une non-Europe, une ombre d'Europe, d'être le bord d'une frontière, être un « Far East », où le monde se transforme de haut en bas, où tout devient possible, même le plus épouvantable.

Le problème du « pays de frontières » repose dans une sorte d'étonnante schizophrénie. D'un côté, ce peut être une frontière – en particulier, une frontière entre des pays. De l'autre côté, ce doit être un pays, c'est à dire une terre avec ses frontières.

Cette schizophrénie est cause de ce que les frontières de cette « terre de frontières » ne sont jamais claires. Elles invitent à la violation, elles suggèrent l'intrusion. Elles disposent les pièges de l'appartenance : est-ce déjà à toi ou n'est-ce déjà plus à toi ? Es-tu ici chez toi ou es-tu déjà chez l'autre ? Es-tu libérateur ou envahisseur ? Quand la frontière s'étire sur le territoire de tout un pays, on finit toujours par vouloir d'une manière ou d'une autre la faire bouger.

Et c'est là qu'apparaît une chose étonnante : la guerre dans le Donbas commence parce que les frontières se déplacent, que le « monde russe » ignore les frontières politiques et la souveraineté des autres Etats, qu'il sort de ses rives, se saisit avec ses longs bras de nouveaux territoires. Mais ceci engendre un corollaire schizophrénique : c'est le Donbas qui devient une sorte de frontière, une terre qui n'appartient à personne, un territoire neutre, qui plonge dans son espace et son temps, dans ses lois, dans son sens et son absurde. Il devient un territoire *au-delà* des limites des règles compréhensibles, un trou noir et vide.

La littérature ukrainienne contemporaine sur le Donbas et sur la guerre est pleine de ce sentiment : c'est un espace frontière et une réalité frontière, où tout change, où tout n'est

pas comme dans la vie « normale ». Où la logique d'un monde plat cesse de fonctionner. Où l'on a bien plus de chances de rencontrer aussi bien Dieu que le diable. La poésie autour de la guerre de Serhiy Jadan regorge de nouvelles métaphores religieuses, de flèches-parallèles avec d'autres époques, en particulier avec le Moyen-Âge, de la réactualisation de thèmes bibliques, d'échanges avec des prophètes de l'Ancien Testament et avec de nouveaux simples d'esprit. « La Longueur des Jours » de Volodymyr Rafeenko frappe par ses transferts entre descriptions réalistes et folles fantasmagories, avec ces doryphores-tueurs géants, avec cette jeune fille qui prévoit l'avenir, et ces bains de vapeur « La Cinquième Rome », qui ressemblent à un purgatoire local. « Les Abricots du Donbas » de Lubov Yakymtchouk (dont beaucoup des poèmes ont été écrits avant la guerre) nous offrent une sorte d'esthétique particulière : la tendresse de ce qui n'est pas tendre, la beauté du sale, l'humanité de l'acier. Olena Stiajkina nous raconte comment naît dans l'homme une bête, comment des gens ordinaires deviennent cruels, toutefois dans cette nouvelle cruauté on peut voir toute la profondeur de l'histoire (au Donbas chez Stiajkina se superpose l'histoire de l'empire assyrien, au début du XXI siècle – les thèmes bibliques).

Mais la guerre ne fait pas qu'agrandir les échelles, elle fonde notre histoire dans l'histoire d'autres personnes, qui vivaient des centaines d'années avant nous. Comme toute situation limite, elle met aussi les nerfs à vif, touche, coupe, blesse, fait remonter des émotions enfouies, comme un vol d'oiseaux s'élevant au-dessus d'un arbre. Et de ces nerfs naît une poésie que vous trouverez dans ce livre – Iryna Tsilyk, Kateryna Babkina, Lubov Yakymtchouk.

Tout cela produit des sensations très étonnantes, mais aussi de la très bonne littérature. Ces « terres de personne », cet ouest sauvage et cet est sauvage, ont toujours été un aimant pour l'imagination : un espace qui vit selon d'autres règles est extrêmement riche tant en absurdité qu'en nouveaux sens. Cette voix de la littérature sur le Donbas, vous ne la trouverez nulle part ailleurs.

Seulement plus on est sensible à l'oeuvre artistique, plus insupportable, peut-être, est cette vie qui lui a permis d'exister. La littérature naît souvent d'un accès de douleur, mais alors elle est un moyen désespéré d'attirer l'attention sur cette douleur qui l'a créée.

La douleur du Donbas aujourd'hui, c'est la douleur de toute l'Ukraine. La douleur d'un pays qu'on a souvent voulu représenter en « pays de frontière », en « zone tampon », mais qui voulait être juste un pays. Pas la limite de quelque chose d'autre, mais un Etat avec son visage et sa frontière.

Portant depuis des siècles cette image de « pays de marches », de pays marche, l'Ukraine cherche enfin aujourd'hui autre chose : comment se transformer de pays constitué des frontières *des autres* en un pays avec *ses propres* frontières. Comment se transformer de pays de frontières en pays *avec* des frontières. Car elle sait comme le « pays de frontières » se transforme aisément en « pays de sang ».

Aujourd'hui le Donbas et la Crimée sont comme suspendus dans un espace et un temps différents. A quoi aboutira l'occupation russe de ces territoires ? Est-ce que la Russie les avalera définitivement ? Est-ce qu'ils reviendront un jour en Ukraine ?

Nous n'en savons rien. Mais nous devons nous souvenir que la terre qui n'appartient plus à personne est toujours un « champ de bataille par excellence ». Et c'est toujours très douloureux.

Volodymyr Rafeenko

Volodymyr Rafeenko est né en 1969 à Donetsk, où il vivait jusqu'au début de la guerre. Depuis 2014, il est installé à Kyiv, où il continue d'écrire, de collaborer à divers magazines et d'animer des ateliers de littérature.

Son dernier roman « *La longueur des jours* » paru en 2017 et édité simultanément en ukrainien et en russe, exprime le désarroi de l'homme plongé dans un monde absurde - celui de la ville de Z (métaphore de Donetsk occupée) – qui ne dispose pas toujours en lui des instruments lui permettant de distinguer la vérité du mensonge, le bien du mal, l'ombre de la lumière.

Sur ces pages, la guerre à l'Est de l'Ukraine remplit les rues de fantômes, redonne vie aux clichés idéologiques et les mythes redeviennent des personnages de plein droit qui prévalent sur la réalité habituelle et le bon sens. Mais en écho à cette dimension métaphysique, le livre présente une seconde dimension, purement narrative, au travers de nouvelles d'une nature profondément réaliste, où la mort vient faucher ceux qui n'ont pu fuir, victimes d'une guerre qu'ils n'ont pas déclenchée.

Les extraits proposés sont tirés de Владимир Рафеенко, *Долгота дней, Городская баллада, Фабула*, 2017, pp.27-30, 71-80, 89-98 et 152-160.

LA LONGUEUR DES JOURS

Socrate prit la direction des *bains publics*, et en même temps se chargea de l'entretien et du rôle de spécialiste des accessoires incontournables en un tel lieu, à savoir les fagots de branches séchées servant à se fouetter le corps, les chapeaux tressés, les gants. Il prit aussi la responsabilité des armoises et des échinacées, de la vapeur et de ses effets. Il embaucha comme masseur son vieux camarade Kolia Veresaev. Slava Kiseva, jeune femme d'une trentaine d'années, boîteuse mais tout à fait digne, fut engagée comme comptable et caissière. Ils se retrouvèrent ainsi sous la protection de son cousin bandit, un homme jouissant d'une certaine autorité, trois fois ministre, ce qui augmentait considérablement les chances de survie de cette entreprise censée subvenir à leurs besoins à tous les trois.

Toute l'équipe se résumait donc à ces trois personnes. Ils étaient en bons termes avec les ouvriers de la chaufferie, sans que l'on pût parler, néanmoins, d'une relation de pleine confiance. Ceci dit, bien malin qui vous dirait à qui faire confiance, ces temps-ci ? A qui confier ses secrets lorsqu'on vit en territoire occupé ? A la « Cinquième Rome », les jours d'ouverture, on commençait tous les matins par entonner l'hymne ukrainien dans une version très inspirée à défaut d'être très élaborée. Le directeur, la comptable et le masseur s'installaient au premier étage face à la fenêtre, tournés vers le sud-ouest, et ils chantaient la force et la gloire de l'Ukraine qui

ne devaient pas, pour le moment, mourir¹ quoique, honnêtement, dans la ville de Z, il fût impossible de prononcer ces mots sans en venir immédiatement aux larmes, même dans les yeux de Gredis. Il les essuyait d'un geste furtif, puis, à chaque fois, il se blâmait avec véhémence de sa faiblesse. Le professeur n'aurait osé parler à personne de cette performance, même à son épouse, qui était d'orientation prorusse.

- Quel besoin on a de faire ça ? se demandait Nicolai à chaque fois, quand les employés des bains finissaient de chanter, et Slava Kiseva, essuyant elle-aussi de petites larmes du coin de son joli mouchoir blanc, redescendait en boitillant au rez-de-chaussée rejoindre sa cabine avec son comptoir vitré, sa caisse en métal et son énorme coffre-fort.

- Sache, Kolia, qu'il s'agit là d'un acte de résistance, – lui répondait Socrate. – Considère ce chant sans prétention que nous chantons ici comme une véritable arme. Une arme terrible, Kolia. Tu veux que je te dise, c'est un coup fatal, irréparable, un dérèglement astral, que nous portons au fonctionnement des mécanismes de l'inferno russe !

- Sans rire ?! disait, l'air méfiant, Veresaev, ancien ingénieur chimiste désormais reconverti dans le massage des corps.

- Ça ne fait aucun doute ! — hochait de la tête Socrate. — Nous ne nous contentons pas de reproduire un hymne, autrement dit de répéter un exercice du genre lyrique religieux, un éloge, ou une louange, qui nous rassemblerait

¹ Ces mots font référence à la première strophe de l'hymne ukrainien « Elles n'ont pas encore péri, ni la gloire ni la liberté de l'Ukraine ». Toutes les notes viennent des traducteurs.

autour de l'identité de l'objet de nos éloges, Kolia, nous prenons acte du fait que nous n'avons perdu ni notre volonté, ni notre gloire, ni notre honneur, ni notre conscience. Tu comprends ?

- Oui, plus ou moins, opinait l'autre.

- L'Ukraine pour toi et moi, qui nous trouvons à Z, ce n'est pas tellement un pays, un Etat jeune et pauvre, déchiré en morceaux tant par les Russes que par les chacals du lieu. L'Ukraine, ce n'est d'ailleurs pas un territoire ! C'est justement pourquoi elle ne sera jamais soumise à ces hordes d'alcooliques, d'idiots nationaux, de tankistes bouriates² et autres esprits dégénérés. L'Ukraine, dans le fond, c'est notre patrie céleste. C'est presque pareil que la vie après la mort ! Tu comprends ce que je veux dire ?

- J'ai un peu de mal ! avouait Nicolaï.

- Comment t'expliquer... – Gredis s'asseyait sur le banc et se mettait à fumer en observant la manière dont s'élevaient les volutes de fumée, jouets des courants d'air.

- Supposons, Kolia, que tu te mettes à réfléchir à ce qui t'attend après que ton cœur velu se sera arrêté ? Ce n'est pas une échéance si lointaine, si on y pense !

- Qu'est-ce que tu veux que j'en pense ? C'est purement du domaine de la volonté du Seigneur. Professeur, tu prends sacrément de l'altitude ! marmonnait Veresaev. – Tu n'aurais pas plus simple ?!

- Pour simplifier, Kolia, disons que l'homme n'a pas d'autre Paradis que le pays qu'il porte dans son cœur. Pas plus

² En référence au tankiste de Bouriatie, une des républiques de la Fédération de Russie, filmé par la télévision russe, le visage et les mains brûlés sur son lit d'hôpital, après la prise de la ville de Debaltseve en février 2015 par les séparatistes appuyés de l'armée russe.

qu'il n'est menacé par un quelconque Enfer. Tu dois comprendre que c'est toi qui construis de tes mains des appartements de luxe pour toutes les époques. Avec vue sur le nombril de l'Univers. Tu peux encore, en cette vie, te réserver une Ukraine éternelle et magnifique, aussi bien qu'une éternelle Z prorusse.

- Une Z éternelle ? ricanait Veresaev. – Comme une condamnation aux tourments à perpétuité ?

- Quoi ? disait Gredis en fronçant les sourcils.

- Ben, la mort après la mort ?!

- Voilà, oui, quelque chose de ce genre ! – se reprenait Socrate. – Oui, et la vraie vie aussi commence après elle. Il est peu probable, mon cher collègue, que nous ayons l'honneur de voir l'Ukraine éternelle avant. Néanmoins, en interprétant ce chant, c'est comme si nous lui donnions chair ici et maintenant, et faisons culbuter le tabouret sous les pieds de nos adversaires.

- Cette approche est discutable, mais elle me plaît ! admettait Nicolaï après réflexion, avant néanmoins de reposer la même question le matin suivant.

(...)

Le chat de Clara

Quitter la ville ou pas ? Ces derniers jours il est devenu de plus en plus clair qu'il faut partir. Mi-mars, lors d'un meeting

en centre-ville, on a tué Dmitri Tcherniavsky³, un patriote ukrainien, encore tout gamin. Il y a de moins en moins d'espoir, et de plus en plus de soudards. Soutenus par la police locale et par le SBU⁴. La plupart des séparatistes sont issus du monde criminel, tout comme Gorky était issu du peuple. Il y a aussi les conseillers, les cadres des services spéciaux russes, les mercenaires professionnels et puis les romantiques du processus. Concernant ces derniers, c'est vraiment du gâchis, et l'opinion de Khoma s'en trouve d'autant plus partagée.

Peut-être que c'est eux qui ont raison, pense-t-il avec mélancolie. Peut-être que tout est de la faute de l'Ouest ? Peut-être. Mais pourquoi alors les gens de l'Ouest, jusqu'à maintenant, sont restés à l'Ouest ? Alors que du côté de l'Est, on a vu arriver de plus en plus de monde. Ce sont tous les bandits et tous les cinglés de la ville qui ont pris le pouvoir. La nuit, ce ne sont que fusillades et maraudages, et la journée, les slogans, les manifs et les affiches. Souchkine regardait ces gens armés avec effroi. Ils s'enhardissaient avec cette ivresse que procurent les armes et le pouvoir. Ils se prenaient pour des héros, après avoir pris cette énorme ville sans livrer combat. Khoma s'inquiétait pour l'Europe, désormais au bord d'un conflit généralisé. Mais en regardant ces ivrognes de Rostov en tournée, il pensait que l'inferno savait reconnaître les siens. Et dans tout ce qui se produisait en ce moment, c'est ce qui lui faisait le plus peur.

³ Jeune ukrainien originaire et habitant du Donbas, tué d'un coup de couteau par des hommes armés venus attaquer les participants à une manifestation en faveur de l'unité de l'Ukraine le 13 mars 2014 à Donetsk.

⁴ Service de Sécurité de l'Ukraine, dont un certain nombre est passé du côté des séparatistes.

*

Durant toute la période du printemps et du début de l'été, le ciel, lourd d'un avenir terrible, s'est affaissé. Il sanglote ses averses de larmes. Se déverse sans pitié. Dans le parc près de la maison il y a tellement de limaces, que c'en est écœurant. Des escargots et des vers de terre rampent dans tous les sens. De temps en temps les allées sont parcourues par de grosses souris grises effrontées. En quarante-cinq ans d'existence passés dans cette ville, c'est la première fois que Souchkine voit ça. Les arbres fruitiers et aussi les autres ont fait jaillir leurs fleurs tous en même temps, complètement déboussolés par rapport aux cycles de la nature. Ont fleuri le tilleul et le cerisier, le prunus et le pommier, le châtaignier et le lilas, le sorbier et l'abricotier. Dans une telle fureur ininterrompue, qu'on en aurait pleuré. La nature a dit adieu aux vies de ceux dont le destin allait être de reposer en terre aux cours des prochains mois. Mécanismes de compensation de l'existence. Khoma ne s'approche jamais des amateurs du monde russe. Il ne parvient pas à s'acclimater dans leur monde. Ils le regardent avec des yeux de poissons d'aquarium. Qui passent à côté en nageant à travers les vagues de l'été, frôlant de leurs nageoires les avenues et les rues, les bâtiments, les arbres, testant de leurs lèvres molles les cerveaux des passants. Ils pondent leur caviar noir-rouge sur les cloisons de l'existence, sur les tilleuls et les marronniers en fleurs. Ils font vibrer leurs nerfs tendus comme des câbles d'acier, chantent des chansons, racontent des inepties, au travers desquelles peuvent parfois jaillir, toutefois, quelques idées parfaitement sensées.

« Mort aux cons ! », lit distraitemment Souchkine sur un transparent crasseux collé au bâtiment de la préfecture.

Effectivement, se dit-il avec émotion, qu'est-ce qu'on serait bien sans eux. La question est de savoir si on peut espérer ça dans les conditions actuelles du régime de l'occupation.

Et sur la place, des voix sonores. Le vent gorgé de soleil. L'odeur des tilleuls en fleurs. L'écho éraillé du porte-voix. Le bourdonnement des énormes haut-parleurs. Des vers de poètes soviétiques et des chants de l'époque de la guerre. Souchkine a l'impression étrange de reconnaître quelque chose, et après un certain temps il comprend de quoi il s'agit.

C'est un empire et il est en train de périr. Sa disparition fait resurgir le temps de l'enfance et de la jeunesse. On peut parfois s'en attrister, en contemplant les images peintes de ce slideshow que l'on appelle mémoire. Voici maman et papa. La plage sur le cap, l'été dans la rosée, les mains dans les framboises. Le lait dans les berlingots en triangle. Le lait fermenté dans les bouteilles en verre. Le Politburo. Les piverts en pâte à modeler des dessin-animés soviétiques. Le conte sur ces trente connards qui faisaient la chasse au bonheur. Mais le petit homme ne doit pas avoir peur. Dors, mon petit, gouzi-gouzi, c'est toi le trésor à sa maman. Les mercenaires, arrivés au printemps dans la ville, ont l'air bien plus effrayant.

Durant les meetings de ce printemps on sentait un arôme connu. Une odeur aigre de déjà-vu. Ce qu'on peut percevoir à présent dans l'air de la ville de Z pourrait se résumer en un mot simple et chaud – c'est de la « merde ». On se souvient des foulards rouges, des rangées de petits pionniers, des discours énergiques. Bravo les gars, les pionniers de Lénine. Un cauchemar, mais poisseux comme le vent sur les tempes. Qui n'atteint presque pas le cerveau des enfants. Parce que pour un enfant l'essentiel, c'est d'avoir une enfance énorme, et non pas de s'inquiéter du fait regrettable que les sionistes se sont ligüés

avec l'armée américaine. Oui, c'est bien elle. Désespérée, effrontée, soviétique. Impossible de ne pas la reconnaître. Elle a toujours été là. Pendant tout ce temps qu'il a fallu pour que l'Union Soviétique disparaisse en versant du sang, cette merde n'a pas bougé de là. Dans les années 90, tandis qu'on voyait partout de petites flaques colorées dans lesquelles le communisme achevait de pourrir lentement, une révolution criminelle avait éclaté à Z. L'Inferno a pénétré la ville en profondeur, comme un pénis noir dans une collerette blanche. Une maille palpitante s'est abattue sur la région. S'est mélangée à la merde soviétique, s'est muée en une troisième substance.

A la télévision on parle de l'indépendance de l'Ukraine. Mais à Z l'indépendance se renforce de plus en plus. Elle est lourde à assumer, presque narcotique. Des gens meurent, les hommes d'affaires et les patriotes ayant survécu, non sans séquelles, fuient la région. Le peuple ne se laisse pas faire comme ça. Mais *non, mes petits, non. Tenez bon, chers compatriotes, tout ira pour le mieux*, leur déclame derrière les écrans de télé un énième président du pays. Et les habitants de Z disparaissent purement et simplement. On les enterre dans des cimetières autrefois à l'abandon. On les tire à bout portant sur les boulevards, baignés d'une lumière sombre. On les coule dans du béton, on les noie dans les mares, on les pend aux arbres dans de vieux vergers datant de l'époque soviétique. Une tornade noire, tourbillonnant au-dessus de la ville, les engloutit. Elle les emporte dans d'étranges lointains, dont Khoma n'a qu'une perception très approximative. Dans la ville de Z s'est invité l'Inferno, et les couchers de soleils sont magnifiques. Et le temps passe, comme d'habitude, sauf que maintenant ce n'est plus la règle du droit qui fait loi, mais plutôt les usages de la pègre.

Et puis les dômes des églises. Les liturgies anciennes, mais aussi des plus récentes. Le carillon des cloches, le tocsin, le shabbat et aussi le mois du ramadan. Seulement les prières des justes, qui restent malgré tout auprès du Seigneur, pour tenir le ciel-Z au-dessus de la ville et de la steppe, abreuvée d'une douceur d'absinthe amère, du bruit du vent dans l'herbe et du doux chant des sources.

*

Souchkine s'efforce de calmer Lucia, lui caresse les cheveux, embrasse son pubis duveteux à l'odeur de menthe en y glissant ses chuchotements. Tout finira par passer, il y aura obligatoirement une fin à tout ça. C'est notre carnaval à nous. Des carnivals comme ça, tu peux te les mettre où je pense, dit Lucia. Elle le regarde avec de grands yeux noirs comme les nuits au-dessus de la Crimée annexée. Rien ne sera plus comme avant, et ici il n'y aura plus jamais rien.

Tu te rappelles de Slavik et Clara ? Cette nuit trois types avec des mitraillettes sont venus chez eux. Ils les ont prévenus que si jamais ils écrivaient encore sur leur site quoi que ce soit qui disqualifie l'idée russe, ils leurs logeraient une balle dans le ventre. Et alors ? Souchkine s'assied sur le divan et se met à faire claquer son briquet. Et alors ? Lucia hausse les épaules. Alors ils ont pris leurs affaires et ce matin ils sont partis. Pendant que tu dormais, j'ai parlé au téléphone avec Clara. Elle a laissé ses clés à une collègue. Elle a demandé d'aller chercher son chat et d'arroser les fleurs. Il y a aussi des documents à récupérer dans son coffre au bureau. Quels documents ? Elle a dit – des documents importants, dit Clara en haussant les

épaules. Et voilà, se renfrogne Souchkine. C'est toujours la même chose avec tes amies.

Et encore ils s'en sont bien sortis, ajoute Lucia. Ils auraient pu les jeter dans les caves de l'ancien SBU. Ce n'est pas les cas qui manquent. Et que serait-il alors advenu de leurs enfants ? Khoma soupire en observant les taches de soleil qui courent sur le mur.

Le manège grince bruyamment et joyeusement derrière la fenêtre. Un chien aboie. Lucia attend que Khoma dise quelque chose, mais en vain. Elle se lève et s'en va. Pendant cinq minutes Souchkine écoute le murmure de l'eau dans la salle de bains. Un vent tiède gonfle les voiles des stores. Dans la cour près des toboggans on entend rire et crier les enfants. Il a mal aux yeux et pense que ça fait déjà plusieurs nuits qu'il ne parvient pas à dormir normalement. La nuit en centre-ville ça mitraille. On se demande qui et pourquoi, et surtout, dans quelle direction ? Peut-être qu'il vaut mieux ne pas savoir, pense-t-il soudain. Les défenseurs du monde russe pillent trop. Les banques, les magasins, les entreprises privées. Notez, pas tous. Il y a une certaine sélection. Ce qui est encore plus terrifiant. On ne reconnaît plus cette ville. On ne sait plus comment y vivre ni ce qu'on peut en attendre.

Les transports en commun continuent de fonctionner. Les employés municipaux de planter des fleurs, de nettoyer les rues, de ramasser les poubelles. Ceux qui n'ont pas fui Z continuent de se rendre tous les jours au travail. C'est étonnant de voir combien l'ordre règne, alors que personne ne s'en soucie. Les gens restent des gens. Et la ville, pleine comme un calice du murmure des sources, des mares, des ruisseaux, du bruit des arbres d'un vert éclatant, du parfum assourdissant des fleurs, reste une ville. Quoiqu'elle ressemble de plus en

plus à un décor de théâtre. Les troupes gouvernementales sont aux abords de Z, et bientôt il y aura des combats ici. La guerre se rapproche. Tout autour il y a déjà longtemps que des gens meurent, alors qu'ici, ce ne sont que fleurs et fontaines. C'est la vie dans l'œil du cyclone. Un œil bleu qui ne cille pas, le dernier moment de sérénité.

Le parfum des fleurs est trop chargé. Il empêche de respirer et de vivre. Cet arôme épais nous fait accélérer le pouls. On transpire et on étouffe. On trouve plus de goût aux produits les plus ordinaires – le pain et la bière. Le sucre est trop sucré, le sel excessivement salé. Le bleu perçant du ciel nous fait plisser le front et vibrer les pupilles, et on a envie de vivre. Les bruits, les sensations, comme de longs élans de douleur, sont devenus extrêmes, uniques. Les rapports sexuels sont devenus insoutenables. Et aussi les discussions, les sourires, la musique, le vent. Un monde magnifique dépourvu d'harmonie.

Lucia revient s'asseoir sur le divan, regardant à travers la porte du balcon entrouverte.

Quelque chose s'est brisé, dit Souchkine. Et personne ne pourra y remédier. Ni les Hamlets, ni les Ophélies, ni l'OSCE. On serait bien à Copenhague, maintenant, dit Lucia. Assis sur un banc dans le parc Tivoli avec une cigarette. J'ai tellement envie de vivre, Souchkine ! Ben, tu vois comme nous vivons. Nous ne vivons pas, nous survivons. Et ça ne fera qu'empirer. Nous n'en sommes qu'au début. Crois-en mon intuition.

Lucia a raison, pense Khoma. Il vaut mieux qu'elle s'en aille de Z. A part Souchkine, elle n'a personne. Lui en revanche il a son grand-oncle et la petite Lisa, la fille adoptive de sa sœur défunte. Ils n'iront nulle part.

Rester ou fuir ? Voilà la question. Si seulement on savait quelle est la part de rêve et la part de réalité dans tout ça, prononce Souchkine dans un sourire coupable. Lucia hausse les épaules d'un geste las, allume une cigarette et disparaît derrière la fumée. Quand est-ce que tu prendras ta décision ? Tu ne comprends pas que c'est impossible de rester dans cette ville ? Demain j'en parle à mon oncle. Tout en évitant de croiser les yeux couleur de prune de Lucia, Khoma entreprend de s'habiller.

*

Tout le jour durant il ne put trouver le temps de rappeler et rentra au crépuscule. Les bruits de ses pas faisaient retentir leur écho dans la cour vide. Pas de lumière aux fenêtres de l'appartement. Il monta, se fit un café, composa le numéro. Sans résultat. Il but trois tasses de café, mangea un sandwich. S'assit derrière la table basse dans la pièce, alluma une cigarette et appela vingt-quatre fois de suite. Il sortit sur le balcon, reprit son souffle et passa trois coups de fil à d'autres personnes, avec plus de réussite cette fois. Ensuite il appela un taxi. Une petite Jigouli un peu cabossée. Il sauta dans le siège passager et donna une adresse.

Pourquoi vous m'avez appelé ? Le chauffeur de taxi, amer, crache par la fenêtre et lance un regard sombre sur Souchkine. C'est à deux quartiers d'ici. Vous auriez été plus vite à pied ! Je suis pressé ! Vite ! Khoma crie, hurle d'une voix aigüe, et se met à tousser. Je peux fumer ?

Ecoute, le chauffeur tire sans se presser un briquet de la boîte à gants pour lui donner du feu, tu me donnes cinquante

ou bien on ne va nulle part. D'accord, je te les donne, acquiesce aussitôt Souchkine. Quelque part au loin, d'après le bruit – derrière les étangs du centre-ville, crépitent des rafales de mitraillette, l'une après l'autre. Dans le pare-brise, se balançant légèrement à la lueur du réverbère, passe un couple éméché. La femme rigole, la tête rejetée en arrière. Elle tient une cigarette entre ses deux doigts, semant des étincelles dans le vent.

Bon, bien sûr, je comprends, opine le chauffeur. En faisant demi-tour, il jette un coup d'œil dans le rétroviseur. Ces temps-ci, il ne fait pas bon se promener le soir en centre-ville. Mais comprends aussi mon point de vue. Oui, je comprends. Dans la bouche de Souchkine, le tabac se mêle à la salive, qui contient trop de caféine. Son cœur bat à tout rompre. Un avant-goût de Brésil aigre doux. Une envie irrésistible de cognac.

Tu peux... Le chauffeur se met une cigarette froissée dans la bouche, au milieu de sa barbe rousse. Si tu n'en as pas pour longtemps... Bref, tu rajoutes un billet de vingt et je t'attends à côté du bureau. C'est bien un immeuble de bureaux ? Oui, c'est ça, un bureau, opine Khoma avec soulagement. Un bureau, bien sûr, un bureau. Alors ça marche ? Le chauffeur lui sourit avec une chaleur inattendue. Ça marche, répond Souchkine dans un sourire pâlot, ça marche ! Sinon, tu comprends, dit-il fébrilement, ma copine a disparu. Elle est passée voir son amie au bureau. On l'a vue dans l'immeuble il y a une heure, mais elle n'est toujours pas rentrée à la maison. J'appelle, ça ne répond pas ! Souchkine se tait, tire quelques bouffées rapides, balance le mégot par la fenêtre. Et elle ne peut pas être ailleurs. Tu comprends, elle n'a personne dans cette ville à part moi... Il s'interrompt après avoir remarqué que le chauffeur ne l'écoute que d'une oreille. Pourtant il ne peut pas s'arrêter. Il finit mollement, sans entrain, en proie au vif sentiment de son

inutilité. Je rappelle une nouvelle fois, et pas de réponse. Et encore une fois, et encore... Alors bien sûr, il vous passe toute sorte d'idées par la tête...

Nous sommes arrivés! Le chauffeur le regarde avec patience, mais d'un air moqueur. Tu y vas ou pas? Oui, bien sûr. Khoma saisit d'une paume moite la poignée de la portière et regarde derrière lui. Vas-y, vas-y, lui dit le chauffeur, je t'attendrai. Mais fais-vite, en fait. Je te donne dix minutes, pas plus. C'est quel étage? Troisième, dit Souchkine. Il y a de la lumière au troisième, dit le chauffeur, après avoir regardé en haut. Allez vas-y, file.

A la place du gardien il n'y a personne. Le couloir est vide comme la prose de Murakami. Le vent gémit à travers les fenêtres défoncées. Chaque pas résonne dans ses tempes. La porte des toilettes est ouverte. Quelqu'un a oublié de fermer le robinet, un fin filet d'eau irrégulier s'en écoule. Souchkine, on ne sait pourquoi, le ferme avec soin, éteint la lumière et s'assure de bien refermer la porte. Il veut monter par l'escalier, mais appuie sur le bouton de l'ascenseur. La porte du 305 est ouverte, un rayon de lumière traverse le couloir obscur. Il est sombre, vide, et s'étire à l'infini. La lampe de jour grésille de manière syncopée. Lucia, appelle Souchkine, Lucia. Il fait trois pas devant lui et entre par la porte.

On l'a tuée avec une hache ou quelque chose de semblable. Elle est étendue près de la fenêtre, les bras écartés de part et d'autre. Un oiseau de bureau, qui aurait tenté de s'envoler. Le sang s'est glacé en un miroir noir. Au près d'elle, son sac à main rouge. Son jeans est maculé de sang, mais son chemisier brille de l'éclat d'une blancheur aveuglante.

Souchkine s'adosse au mur. Il se laisse lentement glisser vers le bas, sentant à travers son T-shirt la surface rugueuse et

froide. Il se cache le visage dans les mains, prend une profonde inspiration, et seulement alors il se met à crier. Quelque part au loin une sirène d'usine hurle à l'unisson. De sous la table, le chat regarde de ses yeux verts impassibles Souchkine en train de crier. Ayant reniflé le sang, il s'éloigne et s'installe sur l'appui de la fenêtre, à travers laquelle glisse lentement le biscuit jaune de la lune.

Sept ukrops⁵

Pavel avait toujours aimé son beau-père. Il l'avait toujours considéré comme son père. Matveï Ivanovitch était corpulent, d'une constitution robuste. Tous les travaux de la maison, il les faisait lui-même. Il était arrivé dans la famille de Nina Ivanovna comme un don du Ciel. C'est sûr qu'elle n'aurait pas pu, toute seule, élever son fils. Après la mort de son père, le grand-père de Pacha, qui les avait toujours aidés financièrement et matériellement, elle connut une période de désespoir. Elle cumula deux emplois, mais on manquait tout de même d'argent. Pachka n'était pas bien portant, et il fallait bien le nourrir. Surgi de la nuit sombre de sa mine, Matveï réchauffa le gamin, sut conquérir son cœur. Matveï Ivanovitch était arrivé ici à l'âge adulte en « mission commandée » et, comme il le reconnaissait volontiers, ce n'est pas qu'il n'aimait pas

⁵ Ukrop (litt. aneth en russe), manière péjorative dont les séparatistes et les chauvinistes russes affublent les patriotes et combattants ukrainiens, et que ces derniers ont ensuite utilisé comme symbole et signe de ralliement.

l'Ukraine... Disons plutôt qu'il ne la comprenait pas. C'est ainsi qu'il parlait à son élève.

- Je ne comprends pas, fiston, la langue ukrainienne, et aussi toutes ces complications avec Stepan Bandera⁶. Je n'aime pas ceux de l'Ouest, tu comprends ? C'est des sauvages. Des vrais sauvages. Et qui ne communiquent qu'entre eux. On en avait quelques-uns qui travaillaient à la mine. Et bien ils ne parlaient qu'à leurs semblables et seulement à leur manière. On les a même tabassés pour ça plusieurs fois. Ça les a juste rendus plus méchants. Alors je me dis, vu qu'ils sont comme ça, qu'est-ce qu'on peut bien en tirer ? – il buvait encore un petit verre, en reniflant un morceau de saumon fumé. – Soit dit en passant, qui c'était ce Bandera ? A première vue, juste un ingénieur agronome. Moi aussi ma première qualification, c'est agronome. Moi aussi j'ai eu mon diplôme. Alors quoi, on doit me dresser une statue ? Et la langue russe, faut le dire, est plus belle et plus riche, c'est un fait. Et je vais t'expliquer pourquoi. Premièrement, c'était la langue de ma grand-mère, Nastasia Alexandrovna. Professeur de géologie, entre nous soit dit. Elle a été envoyée à la Kolyma⁷ en quarante-deux. Deuxièmement, c'est en général la langue des gens intelligents. Gagarine, par exemple, Gogol. Tu comprends bien, Pachka, Gogol ?! *Les âmes mortes*, Pacha ! Tu l'as lu ce roman-là ?

⁶ Stepan Bandera (1909-1959), activiste politique et idéologue nationaliste ukrainien. Alors que sa personnalité et son action ne font pas l'unanimité en Ukraine, il est devenu un des repoussoirs favoris de la propagande anti-Maïdan, laquelle désigne souvent les Ukrainiens sous le vocable de « banderistes » (banderas, benders, etc.).

⁷ Célèbre lieu de déportation dans les camps de l'Union soviétique (goulag).

- Bah non, - le garçon haussa les épaules en rougissant, l'air tendu.

- Et ben c'est dommage ! C'est bien dommage ! Matveï Ivanovitch secoua la tête. – Quoique, à vrai dire, moi non plus je n'en suis pas venu à bout. *Vij*⁸ me parle plus. Tu as déjà vu le film ? Regarde-le ! C'est un excellent film de la grande époque ! Véridique, surtout, c'est ça le principal... Mais là n'est pas le sujet ! Il remuait ses pensées, se mit à fumer. – Dis-moi plutôt ce qu'il nous reste à faire, avec leur agronome ? Oublier notre langue ? – Il secouait la tête. – Je trouve ça idiot. Et pourtant eux ils nous disent, oubliez ! – Matveï penchait la tête d'une manière comique, écartant les bras, et se versait un petit verre de vodka, en saisissant un petit cornichon malossol. – C'est comme si tout le pays devait désormais parler ukrainien. Enfin, les gars, disait Matveï Ivanovitch en écartant les bras, c'est vraiment ridicule ! Tu comprends ? Ils ont leur langue, nous avons la nôtre. Ça a toujours été comme ça. Les autres, à Kyiv, s'ils pouvaient un peu penser avec leur tête. Nous à la mine on n'est pas systématiquement contre tout. Même rejoindre l'Europe, s'ils veulent. Tant qu'à parler de ça, ce n'est pas avec leur homosexualité qu'on va faire peur à un mineur. Ça nous amuse même plutôt, toutes ces perversions, quand on se rappelle de nos blagues au moment de la pause.

Mais, premièrement, pas touche à la production ! Et deuxièmement, laissez-nous parler comme bon nous semble ! Qu'on ne nous paie pas nos salaires, admettons, mais ne vous en prenez pas au mot, car il est vivant, le mot, avec son sel ! C'est ce qu'ils n'arrivent pas à comprendre ! Ils pensent que parce qu'ils ont éjecté trois bandits et demi des étages

⁸ *Vij* et *Les âmes mortes* sont deux œuvres de l'écrivain russe d'origine ukrainienne Nicolas Gogol.

supérieurs c'est déjà une révolution de la dignité⁹ ?! Mais nous sommes des gens sensés, toi et moi, gamin ! La vie nous a bien appris à séparer le bon grain de l'ivraie. Et si quelqu'un, à Kyiv, a maïdanisé, qu'il commence par faire le ménage là-bas, par remettre de l'ordre, tu comprends, qu'il améliore la vie des gens, et alors je commencerai à discuter avec lui ! Je n'ai pas raison ?! Non ?! Mais juge toi-même, suppose que moi, par exemple, je décide de faire des travaux à la maison, et qu'à la place je te mette un foutoir tel que tu n'en as même pas idée, quel genre de chef de famille je ferais, après ça ? Nul ! Est-ce qu'on pourra me prendre au sérieux ? Pas du tout ! Voilà ce que je veux dire !

Quand on commença à tirer dans la ville, Matveï Ivanovitch entreprit d'analyser la situation. A ce moment-là il avait déjà quitté son travail, étant donné qu'il avait une bonne retraite, et qu'à la mine ils avaient complètement arrêté de payer les salaires. Aussi, il avait tout son temps pour étudier l'état du monde. Il rentrait le soir fatigué, inquiet, mais, en général, satisfait.

- Voilà ce qui se passe, Pachka, – disait-il, buvant sa vodka avec des petits filets de hareng et des pommes de terre en robe des champs. – Ce qui nous arrive de l'Ouest, ce n'est

⁹ Nom donné à la révolution de l'hiver 2013-2014, également désignée du nom de « Maïdan » en référence à la principale place de Kyiv – maïdan Nezalejnosti, place de l'Indépendance – haut lieu des protestations, et qui a conduit à la fuite du président Victor Yanoukovytch et à la chute de son régime.

pas rien ! Les gens disent que les tanks du Pravy Sektor¹⁰ nous foncent droit dessus. Ils disent qu'ils vont nous écraser comme des poux. Tu comprends, ils veulent chambouler et dérégler toute notre vie à Z. Et ils veulent nous imposer leur lapin¹¹, qui maintenant décide de tout chez eux ! Et un lapin, Pachka, – ça reste un lapin. Il se servira de nos femmes à sa guise, bouffera tellement d'oseille, qu'il n'en restera plus dans les bureaux de change, et martèlera de ses pattes griffues son tambour de guerre. Tu vois ce que je veux dire ?

- A peu près, – disait Pachka timidement, qui ne comprenait pas grand-chose de ce qu'il entendait.

Ce qu'il savait seulement, c'est que Matveï Ivanovitch était le meilleur beau-père au monde, qu'il était comme son vrai père, et que pour lui il aurait pu tuer n'importe qui. En passant, il ressortait des récits de Matveï Ivanovitch que les seuls à fermement soutenir le séparatisme à Z étaient les employés du SBU, la pègre et la police locale. Les habitants, eux, préféraient rester en retrait. Avec des sourires crispés ils évitaient les manifestations. Et ne rentraient dans les conversations qu'après avoir bu un coup. L'avis général, c'était que les « anciens » et les « nouveaux » allaient se mettre d'accord. Aussi il valait mieux se taire et ne pas se mêler du conflit. C'est la stratégie qui avait d'ailleurs toujours fonctionné ici. Le peuple ne comprenait rien à ce qui se passait et, en accord avec le pessimisme caractéristique des gens d'ici, ne croyait

¹⁰ Mouvement politique ultranationaliste, formé sur les barricades de la révolution du Maïdan, ayant ensuite participé à la guerre contre les séparatistes et l'agression russe à l'Est de l'Ukraine.

¹¹ Allusion à un des leaders du Maïdan et premier ministre ukrainien Arseny Yatseniouk (février 2014 – avril 2016), souvent comparé par ses détracteurs au lapin à lunettes d'un célèbre dessin animé soviétique.

personne. Ici on a toujours considéré que le pouvoir trouverait toujours un terrain d'entente avec le pouvoir. On avait déjà eu un président orange¹², qui au bout de trois mois était devenu le meilleur ami de ses ennemis. C'est pourquoi si ceux de Kyiv le voulaient, ici, ce serait l'Ukraine. Sinon, alors, advienne que pourra. Mais le citoyen lambda, ici, qui lui avait jamais demandé son avis ? A cette époque il y avait déjà en ville un bon nombre de gens étranges venus d'ailleurs, amenés depuis les régions russes voisines à travers la frontière. Ces types du genre clochards avec leurs bonnes femmes effrontées, qui participaient à toutes les manifs prorusses, Pachka ne les avait jamais vus auparavant. Leurs haleines alcoolisées, leurs sourires fuyants et insolents témoignaient du fait qu'il leur était parfaitement égal de prendre part à telle ou telle autre manifestation. Ils ne savaient pas s'orienter dans la ville. Ils étaient cul-et-chemise avec la police. Ils parlaient russe avec un accent caractéristique des gens qui ne sont pas d'ici et louaient bruyamment la bonne bière des « khokhly¹³ ».

*

Début juin, après qu'il eut reçu sa pension et son allocation, on retrouva Matveï Ivanovitch mort dans un parc municipal. Il était étendu au bord de l'eau avec un sourire triste et la partie droite du cou profondément tranchée. Nina sanglota affreusement à l'enterrement. Elle se jeta dans la fosse

¹² Allusion à Victor Youchtchenko, porté à la présidence par la Révolution Orange de 2004 et qui, quelques mois plus tard, avait pactisé avec son rival, Victor Yanoukovytch.

¹³ Un khokhol, des khokhly, vocable péjoratif par lequel les Russes désignent les Ukrainiens.

lorsqu'ils descendirent le cercueil. Elle essaya de se poignarder à l'aide d'un couteau en plein cœur. Mais au bout d'une semaine elle trouva un emploi de gardienne dans un foyer d'étudiants au centre-ville et dans ce nouveau lieu elle reprit un peu goût à la vie. Quant à Pachka, il rêvait de son beau-père toutes les nuits. Ce dernier lui souriait et lui racontait des histoires sans queue ni tête. Au sujet du charbon, d'Alexandre Nevsky, de Belka et Strelka et de la bataille sur la Kalka.¹⁴ Mais à vrai dire, Pachka ne relevait que le ton général, alors qu'il cernait difficilement les détails, comme à travers un verre dépoli. Et puis, en fin de compte, il s'enrôla dans la guerre contre le Pravy Sektor et, comme il se devait, pour Gogol, Gagarine, et surtout – pour Matveï Ivanovitch, agronome de par son premier diplôme. On donna au garçon une « kalachnikov », deux chargeurs de balles et on l'envoya combattre avec une trentaine de gars comme lui. Malheureusement, au combat, il se trouva qu'ils n'étaient pas tous seuls, mais face à l'ennemi. Et il s'avéra rapidement qu'à la guerre on tue. Mais à vrai dire, Pachka n'eut le temps de se rendre compte de rien.

Ils se couchèrent juste au bord d'un champ près d'une petite rivière, qui à cet endroit faisait un coude presque à angle droit en direction de la ville, lorsqu'un bataillon ukrainien passa à l'attaque. Il y eut une fusillade terrible, et le combat fut bref et désordonné. Le commandant de Pachka se révéla une belle ordure, qui plus est ivre. Ayant balancé sa mitraillette enrayée, il se précipita dans un bosquet. De là il gagna par les ravins le hameau le plus proche, où on perdit sa trace. Tandis que près de la petite rivière, il fallut vingt bonnes minutes aux

¹⁴ Alexandre Nevsky, la bataille de la Kalka, Belka et Strelka (les chiens envoyés dans l'espace) font partie des mythes fondateurs ou d'épisodes de fierté de l'historiographie russe et soviétique.

jeunes âmes pour s'envoler dans une traversée sans retour du grand océan du ciel.

*

Nina Ivanovna rentra tard du travail. Elle se fit du thé et se mit à préparer le dîner. Elle savait que Pachka ne rentrerait pas ce soir-là, aussi ne s'inquiétait-elle pas. Après avoir mangé, elle sortit une bouteille de Porto, l'ouvrit et se versa un demi verre. Elle but un coup. C'est alors qu'arriva Maria Stepanovna Khvochtch, sa voisine. C'est elle qui lui raconta que Pachka avait été envoyé au combat et y avait péri. A ce propos son mari qui, pour gagner sa croûte, faisait le chauffeur au service de la nouvelle équipe au pouvoir, avait reçu des témoignages incontestables.

- On les a tous allongés dans un champ à côté de Mikhailov, - Maria leva un verre de Porto et le but sans sourciller. Elle avala un bonbon. - Juste derrière la rivière. A droite la route, à gauche l'affluent de la Kalmiousse. C'est là qu'ils sont couchés. Mais à pied c'est loin, et tu ne trouveras pas de voiture pour t'y emmener ! - Maria se frotta les mains d'un air satisfait et se leva.

- Et pourquoi donc ?

- Mais parce que les ukrops sont déjà sur place ! Personne en ville ne voudra aller dans cette direction, c'est même pas la peine d'y penser !

- Alors quoi, je devrais abandonner mon enfant là-bas ?!
- prononça Nina Ivanovna, l'air pensif. - Ça ne se fait pas. Et en outre, - ajouta-t-elle doucement, - ce n'est pas si loin, si je coupe à travers champs.

- C'est à toi de voir, Nina Ivanovna ! – dit Stepanovna en haussant les épaules. – Tu es assez grande pour décider toute seule. Mais moi je n'irais pas aussi loin, surtout le soir ! C'est en dehors de la ville ! Et tout autour il y a la guerre, entre nous soit dit.

- Tu as oublié que la ville s'arrête juste au bout de notre potager ?! Nina Ivanovna se leva d'un pas décidé.

- En fait, oui, – acquiesça Maria, après réflexion. – C'est ici que commence la steppe, pour ainsi dire. A un kilomètre à droite – Loutouhino, à sept kilomètres à gauche – Choutovo.

- Et là-bas la Kalmiousse est encore tout juste une petite rivière, – dit Nina Ivanovna en balayant l'air d'un revers de main. – Encore deux ou trois kilomètres, allez, cinq tout au plus, et on est à Mikhailov. C'est là que je vais chercher.

Nina mit la bouteille de Porto entamée dans son sac. Elle y fourra aussi un quignon de pain, prit tout l'argent qu'elle put trouver, et sortit de la maison.

*

Elle arriva sur place passé minuit. Elle chercha son Pachka jusqu'au matin. Et quand elle le trouva, elle ne le reconnut pas tout de suite. Mort, il était devenu plus beau, serein, mais même à travers la mort, il paraissait très fatigué. Avant de mourir il avait eu le temps de ramper jusqu'à l'arbre le plus proche et de s'y adosser. Quand Nina le trouva, la première seconde elle pensa que le garçon était vivant, qu'il était juste épuisé et dormait. Mais il ne dormait pas. Pachka ne pouvait déjà plus ni dormir, ni se réveiller. Il regardait le haut ciel

ukrainien et y voyait son père, qui était en réalité son beau-père.

Mais le problème était ailleurs. Nina ne parvint pas à le glisser sur son dos. Après réflexion, elle ôta sa vieille parka, l'étala sur le sol et y fit basculer le cadavre. Elle noua les manches sous les aisselles et le traîna à travers le sillon.

Les oiseaux chantaient à tue-tête lorsqu'elle parvint enfin avec Pachka à une large route de campagne qui conduisait à la maison. C'était un peu plus facile de tirer sur la route, mais très vite la parka s'effilocho. Pachka, ayant écarté les bras, était étendu avec les membres dans tous les sens dans les buissons de quinoa. Nina comprit qu'elle ne pourrait pas aller plus loin ainsi et s'allongea à côté de lui dans l'herbe.

Il était près de neuf heures du matin, et elle avait une soif terrible. Elle sortit le porto et le pain de sa musette, s'assit, but un coup et se mit à pleurer en regardant le visage de son fils. Plus ça allait et plus il se décomposait sous l'effet de la chaleur. Sa lèvre supérieure s'était retournée et son menton, au contraire, s'était affaissé.

Vers midi apparut sur la route un ZIL-131¹⁵ avec un fourgon pour le transport de personnes. Dedans étaient assis cinq ou sept militaires ukrainiens portant des insignes d'un bataillon de volontaires. D'abord, le camion la dépassa, puis il s'arrêta au bout de quelques mètres. Pendant une minute les soldats examinèrent le pré avec la rivière, le champ de bataille, les cadavres, artistiquement dispersés entre la lisière du bosquet et la limite du champ, le soleil brûlant au zénith. Ensuite, un type aux cheveux poivre et sel, que les combattants

¹⁵ Camion tout-terrain d'origine soviétique.

appelaient respectueusement « Le Gris », demanda à la mère d'où elle venait. Nina Ivanovna leur expliqua, ayant du mal à trouver ses mots. Son cœur battait la chamade, pourtant elle ne ressentait aucune peur. Elle était juste accablée par la mélancolie et la soif. S'étant consultés, les gars hissèrent Pachka dans leur fourgon. Ils l'aidèrent à monter elle aussi, à s'asseoir au pied de son fils sur un bidon d'essence vide. Ils roulèrent une quarantaine de minutes en faisant un détour. Un crochet indispensable pour ne pas tomber sur des bandes armées. Ils déposèrent le cadavre dans l'herbe à une centaine de mètres du croisement avec la route de campagne.

- On n'ira pas plus loin, excuse-nous ! – dit Le Gris. – Il te reste quelqu'un, la mère, ne serait-ce qu'un autre fils ?

- Et non – répondit Nina en recommençant à pleurer.

- Et une fille ?

- Non plus, pas de fille – dit-elle à travers ses sanglots.

- C'est bien triste, – il hocha la tête, haussa les épaules, revint vers le camion et sauta sur le siège à côté du chauffeur.

Lorsque le camion, en cahotant, commença de tourner pour repartir sur la route de campagne, Le Gris fit à Nina un signe de la main. Et elle, après un temps de réflexion, agita doucement la main en retour.

L'enterrement eut lieu le surlendemain.

- Au fait, le camion qui t'a ramené ton Pachka jusqu'ici, les nôtres l'ont mitraillé sur le chemin du retour ! – annonça Maria Stepanovna, venue commémorer le neuvième jour du décès, avant de boire un verre de vodka et de croquer avec appétit dans un cornichon. – Il y en avait sept, des ukrops, c'est bien ça ?

- Sept hommes, – répéta Nina Ivanovna, sentant un petit frisson glacé lui parcourir la peau.

- C'est bien ce que je dis, sept ! Il se trouve que c'était un bataillon punitif¹⁶, – dit-elle en hochant la tête d'un air convaincu, – du Pravy Sektor. Tu te rends compte un peu ? Punitif ! Franchement, mon amie, on peut dire que tu as eu une chance terrible ! Une chance terrible ! Terrible !

A la veille de Pierre et Paul

C'était un bon chrétien, de grande taille, toujours souriant, bienveillant, très affable. Sonneur de cloches du diocèse par vocation, il avait toujours incarné le type même du commerçant. Il possédait plusieurs magasins, une petite usine qui produisait du lait condensé destiné à la commercialisation. Il reversait son indemnité de sonneur en la redistribuant jusqu'au dernier kopeck sur le parvis de l'église, il était toujours extraordinairement accueillant et généreux. Il roulait dans un beau 4x4. Il aimait bien boire un coup de temps en temps. Il avait deux fils, Liochka et Gavrochka¹⁷.

Liochka était vraiment trop petit pour cette tâche. Et pourtant, à la première messe du matin, Matveï Stepanovitch avait installé son fils sur la cloche de la Vierge. Bien sûr, Liochka, du haut de ses sept ans, aurait eu bien de la peine à ébranler le battant de cinquante kilos avec ses petits bras. Et puis il ne pouvait pas atteindre la corde, parce qu'il était trop petit. Matveï avait donc rajouté une longueur de corde et avait

¹⁶ C'est ainsi que la propagande russe désigne les engagés volontaires et les militaires dans l'Est de l'Ukraine.

¹⁷ Liochka, diminutif d'Alexeï (Alexis en français). Gavrochka, Gavrik, diminutifs de Gavriil (Gabriel en français).

fait une boucle en bas, afin que son fils pût y glisser le pied et, en s'accrochant des deux mains à la corde, il pût faire sonner la cloche en usant de tout le poids de son corps.

Liochka était terrifié par cette cloche, et même par le clocher. Il fermait les yeux d'effroi au seul bruit de ce bourdon de neuf tonnes. Dissimulant ses larmes, il s'agrippa à la corde et fourra son pied dans l'attache.

Gavrochka, qui était âgé, lui, de vingt ans, se saisit en souriant du bourdon et, sur un signe de son père, commença de sonner pour annoncer le début de la messe. Deux autres sonneurs s'installèrent auprès des demoiselles¹⁸ pour sonner l'action de grâces, Matveï se signa et agrippa les cordes des carillons.

La volée ondoya au-dessus des maisons de Z, au-dessus du boulevard et de la large avenue centrale. Elle s'élargissait et grandissait comme un être vivant, et au bout de deux ou trois minutes, elle vivait sa propre existence. Tous les sonneurs, à l'exception, peut-être, de Liochka, ressentirent comme s'enchaînaient les rangs de cloches, comment ils s'intercalaient en engrenages de sons et se déroulaient telle une roue d'or avançant sur les routes du ciel.

Platon se leva pour l'action de grâces, et petit à petit, il amorça un contrepoint sous la forme d'une syncope pénétrante, donnant ainsi à la volée un petit goût jazzy en parfait décalage avec le martèlement de l'averse d'avril. German, actionnant les demoiselles avec ses deux mains, entreprit vers la troisième minute de tisser des motifs colorés.

¹⁸ Les demoiselles sont des cloches de plus petite taille, au son plus aigu, le bourdon étant la cloche au son le plus grave.

Matvei quant à lui ajoutait à cette trame sonore de profonds trilles dorés.

Il en résulta une telle volée, que les paroissiens qui se hâtaient à la messe s'arrêtaient à l'entrée de la cathédrale, levaient la tête en l'air pour examiner avec un mélange de respect et d'admiration la minuscule silhouette du sonneur principal, à peine visible depuis le parvis.

Le plenum n'eut pas le temps de s'étouffer que de droite et de gauche, dans les rues situées en contrebas, on vit se répandre des flux d'hommes en armes. Ils déferlaient par colonnes en provenance de l'Est. Une partie déboula dans le centre dans des camions et des autobus, une autre partie entra à pied depuis les lointaines périphéries de la ville. Ils marchèrent un long moment derrière les immeubles de la deuxième couronne, aussi, depuis le clocher on ne pouvait pas les voir avant que subitement ils n'apparussent à l'angle des deux principales rues centrales.

Même de là-haut on voyait nettement les minuscules mitraillettes dans les mains des mercenaires. Les arrivants ne faisaient pas preuve d'agressivité. Leurs déplacements ici et là, à droite et à gauche, en voiture ou à pied, étaient indolents et sans précipitation. Le soleil était brûlant, cette divine matinée s'annonçait magnifique, merveilleuse, chaude et particulièrement bienveillante.

Quelle drôle de coïncidence, que ce soit justement ce matin-là que ces gens armés aient choisi pour entrer dans la ville et y rester à jamais.

- Les nôtres sont arrivés, – remarqua Platon en souriant, alors qu'ils descendaient par le large escalier en métal, – vous avez vu ?

- Depuis quand est-ce que ces bandits sont devenus « les nôtres » pour toi ? s'enquerra German.

- Depuis maintenant, répondit Platon sèchement.

Ils continuèrent de descendre en silence. Après la messe, Matveï Stepanovitch devait déposer les enfants à la maison et puis vaquer à ses affaires. German prit congé avec tout le monde et commença de descendre l'escalier de marbre, mais notre sonneur principal lui tapota l'avant-bras.

- Ecoute, German, si on parlait ?

- D'accord pour discuter, – fit ce dernier en haussant les épaules. – Et tes gamins ? – hocha-t-il la tête dans la direction de Liochka et Gavrochka, qui s'étaient déjà installés dans la voiture de leur père. – Ça ne fait rien, ils attendront ! – fit le chef sonneur dans un geste de la main. – On n'a qu'à s'asseoir sur le banc, j'en ai pour cinq minutes, pas plus.

- Dans ce cas, allons-y ! sourit German.

- Ecoute, qu'est-ce que tu penses de tout ça ? demanda Matveï sans ménagement.

- Franchement ?

- Mais oui, bien sûr, nous sommes tout de même des frères dans le Christ, alors parle-moi franchement !

- Je pense que maintenant que les bandits sont arrivés, il faut fuir ! — German secoua la tête. — Je n'ai pas encore décidé quand et comment, mais je partirai bientôt.

- Avec ta famille ?

- Evidemment.

- Vous avez où aller ?

- Si seulement, – se mit à rire German, – il y a longtemps que je serais parti.

- Et alors maintenant, tu as cherché quelque chose ?!

- Mais non rien du tout ! – sourit German. – J’irai en Ukraine, où exactement, je n’en sais rien. Qu’il en soit selon la volonté de Dieu. Probablement à Kyiv.

- Ça ne te fait rien, qu’il y ait des fascistes¹⁹ là-bas ?

- Qu’il y ait des fascistes à Kyiv ou pas, – German haussa les sourcils – ça je n’en sais rien. Peut-être que oui. Mais là-bas ils sont chez eux. Alors que ces mercenaires – regarde-les ! Tu peux t’approcher et les toucher de la main !

- Tu as tort. Ces gens sont venus nous protéger. Tu n’es pas au courant de ce qui se passe dans le pays ?! – demanda l’ancien avec un mélange d’ironie et de tristesse.

- Ecoute, – soupira German. – Je ne crois pas à ce qu’on raconte à la télévision. Les moscovites nous vendent leur salade russe, et les kiéviens leurs bobards ukrainiens. Alors mieux vaut penser par nous-mêmes. Regarde. De qui est-ce que ces gaillards, que je n’ai jamais vus de mes yeux, sont-ils venus me protéger ?

- Ils disent ...

- Mais ils peuvent dire ce qu’ils veulent ! Maintenant, dis-moi plutôt ce qui leur est arrivé à Slaviansk ?! Après avoir fini leur razzia, les voilà qui se précipitent ici ? Et ce n’est pas pour nous protéger, mon petit Matveï, qu’ils sont venus, mais pour se servir de nous comme de boucliers ! Se cacher derrière la ville, derrière la population civile.

- Et le fait qu’ils soient orthodoxes, ça ne compte pas ? – demanda Matveï, observant la course des nuages d’un air renfrogné. – Qu’ils protègent notre langue et notre foi.

¹⁹ Les adversaires du Maïdan affirment que le pouvoir en Ukraine a été conquis lors d’un coup d’État par des « fascistes », reprenant le vocabulaire de l’époque soviétique et faisant écho aux envahisseurs nazis, dans l’intention d’effrayer et de mobiliser contre Kyiv.

- Jusqu'alors, – German haussa les épaules, – personne ne m'a jamais interdit de parler ni de croire dans mon pays ! De plus, – il saisit Matveï par la chemise, – pour autant que je me souviens, nous avons toujours prié dans cette église pour l'Ukraine, pour ses autorités et pour son armée. Et maintenant, quoi ? Tu vas demander que l'on prie pour ceux-là ? Naaaaan, – il secoua la tête en souriant, – ce genre d'astuces, ce n'est pas pour moi ! Pardon ! Dieu seul sait de qui il s'agit et pourquoi ils sont venus, mais moi je ne veux pas le savoir !

- Alors, c'est vrai que tu pars ?!

- Comment puis-je faire autrement ?! Ça me fait mal au cœur, mais j'entends ce qui se passe, et j'ai déjà assez traîné depuis six mois. Il aurait fallu partir plus tôt. Mais d'un autre côté, il n'est jamais trop tard pour se mettre sur le bon chemin. N'est-ce pas ? Tu devrais partir toi aussi, Matveï. Prendre ta femme et tes enfants et partir, vraiment, qu'en dis-tu ?!

- Je ne peux aller nulle part, dit le sonneur en chef en se levant. – J'ai mes affaires ici, ma famille, et puis aussi mes clochers. A qui est-ce que je peux les confier ?! – Il dodelina de la tête. – Il n'y a pas longtemps j'ai commencé de construire une maison, j'ai pris des emprunts... – Il s'interrompit, cherchant ses mots. – Et ensuite, je connais personnellement un ou deux de ces gars, d'anciens militaires, du temps de mon service militaire, au fait. Ce sont des types bien. Ils sont partis se battre pour la foi, pour la langue russe. Alors il n'y a pas que des bandits...

- Oui, oui, — reprit German patiemment, – pas tous...

Il n'avait aucune envie d'en débattre. Il pensa que pour rentrer chez lui il devrait passer par le boulevard auprès de ces

gens armés, et il en ressentait un arrière-goût acide et désagréable dans la bouche.

- Tu veux qu'on te dépose ? proposa soudainement Matveï.

- Vous avez de la place ?

- Et comment ! On mettra Gavrochka derrière à côté de Liotchka et c'est parti !

Ils passèrent par le centre-ville, observant les mercenaires qui, on ne sait pourquoi, se tenaient par deux ou trois à chaque intersection, fumant, conversant, regardant attentivement sur les côtés, s'installant sans se presser dans ce nouveau lieu.

- Gavrochka, tu as été reçu à tes examens ? demanda German tout en observant le visage du fils aîné de Matveï, son regard intelligent, expressif et comme un peu triste.

- Il est en train de passer ses derniers examens ! répondit Matveï pour son fils. – Il n'a aucune envie de faire des études. Il passe de plus en plus de temps à ses entraînements de lutte. Qu'est-ce qu'il est devenu têtu ! Il n'y a pas longtemps j'étais en voiture ici avec lui... Je lui avais passé le volant, il conduit pas mal déjà... alors, crois-le si tu veux, voilà qu'un idiot le double et lui fait un doigt d'honneur. Et qu'est-ce que tu crois qu'il s'est passé ?! Mon gamin l'a rattrapé et lui a fait une queue de poisson à son tour ! J'ai pensé qu'ils allaient se taper dessus ! Ensuite je lui ai passé un savon, un sacré savon ! Ça suffit, lui ai-je dit, tu es pourtant un chrétien. La belle affaire, il t'a fait une queue de poisson, quel besoin as-tu de lui répondre à l'identique ?! On n'éteint pas le feu avec le feu ! C'est bien comme ça que ça s'est passé, hein Gavrik ?

Gavrochka, grand, taillé comme un athlète, souriait d'un air timide, frottait ses énormes poings et regardait par la fenêtre en étirant ses pommettes qui avaient pâli. De toute évidence, il était très occupé par ce qui se passait derrière les carreaux de la voiture.

*

German partit deux semaines plus tard. Ce fut un départ raté, brusque, dans une averse de larmes, en abandonnant ses affaires et sa famille. Comme s'il s'arrachait en saignant de sa ville, son enfance et sa jeunesse. Seules ses années d'adulte le suivirent jusqu'à la gare et plus tard elles fouettèrent les vitres du wagon des branches noires de la pluie nocturne. Et c'était tellement douloureux, qu'il pleura dans le train jusqu'au matin.

En arrivant dans ces nouvelles contrées il reprit ses esprits, comme s'il avait retrouvé la santé à la suite d'une longue maladie. Mais il ne recouvra pas complètement la santé. Ni son équilibre spirituel, même lorsque sa famille le rejoignit. Et un soir de canicule, alors que les nuages s'accumulaient pour se déverser en un orage de juillet, il reçut un appel de Matvei.

- Une dizaine de jours après ton départ, – annonça-t-il de but en blanc sans dire bonjour et en toussant, – en pleine ville, des inconnus ont mitraillé la voiture que conduisait Gavrochka. Ils lui ont coupé la route, – Matvei se troubla et se tut pendant une seconde, – tu comprends ? En pleine ville...

- Qui ?!

- Va savoir ! Ils leur ont coupé la route, les ont forcés à s'arrêter, sont sortis de leur voiture et leur ont tiré dessus à trois mitraillettes. Ils les ont criblés de balles ! Avec Gavrochka

il y avait mon frère et mon neveu. Eux aussi, tués. Sur mon fils on a compté trente-neuf impacts de balles.

- Combien ?!

- Trente-neuf ! C'est autant que moi j'ai d'années, – rajouta Matveï après une minute de silence. – Tu pourras leur remplir une fiche²⁰, là-bas, à la Laure²¹, et tout le reste, enfin, tu vois ce que je veux dire ? ...

- J'ai compris... Mais dis-moi, quel était le motif ? Pour quoi ils les ont, enfin, est-ce qu'on sait ?! – German ne parvenait pas à se calmer, il avait devant les yeux le visage timide, quoique viril, de Gavrochka.

- Mais pour rien ! Personne n'en sait rien, pour quoi ! – Matveï se tut à nouveau. – J'ai déjà interrogé tous ceux que je pouvais. On m'a promis qu'on allait s'en occuper. On me dit que personne ne les connaît, des types de passage, soi-disant. Que dès qu'on les trouvera, on les punira avec la plus extrême sévérité, tu comprends ...

- Je comprends, – German ferma les yeux, convulsivement, appuyant le téléphone sur son oreille à en avoir mal.

- Tu sais, c'est tombé juste le jour de la fête de Pierre et Paul, – se mit à rire doucement Matveï. – Il a fallu que j'aille à la morgue, et il n'y avait personne au clocher pour sonner ! Tu sais quels assistants j'ai là-bas. Et la liturgie, elle, personne ne l'a supprimée ! Mais qu'est-ce que je voulais dire. Je suis quand même allé à la morgue, et de là je me suis tout de suite rendu au clocher. Je suis monté et au lieu du plenum de fête j'ai sonné

²⁰ Dans les églises orthodoxes, on peut déposer à l'entrée des fiches contenant des intentions de prière qui seront prononcées par le célébrant durant les offices.

²¹ Il s'agit de la Laure de Petchersk, grand ensemble monastique à Kyiv et l'un des hauts lieux spirituels de l'orthodoxie.

le glas... Tu te souviens, comment on faisait ? En commençant par la petite et en finissant par la grosse, comme la vie qui va. Et ensuite, toutes ensemble – bang ! Toutes les cloches à la volée ! Comme si c'était la fin du monde ! Tu te souviens, comme on sonnait ?!

- Je me souviens, répondit German, sans même essayer d'essuyer ses larmes.

- Et personne ne m'a rien dit ! – rajouta fièrement Matvei.
- Le métropolitain lui-même a servi la messe ! Et personne ne m'a rien dit... Apparemment, on lui a expliqué, qu'on avait tué le fils du sonneur. Ils l'ont criblé de balles, tu te rends compte, la veille de Pierre et Paul...

Iryna Tsilyk

Née en 1982 à Kyiv, Iryna Tsilyk est poétesse et cinéaste ukrainienne, auteur de plusieurs recueils de poésie et de prose.

Son mari, également écrivain, était engagé dans les rangs de l'Armée ukrainienne dans l'Est, expérience dont il a tiré un livre de recits remarquable (Artem Tchekh, *Point zéro*, Kharkiv, Vivat, 2017). Iryna, elle, traduit en vers l'absence et l'attente et, surtout, un immense espoir qu'elle puise dans ses déplacements dans la zone frontalière des combats en venant en aide aux écoles, avec des ateliers d'écriture et de scénographie.

Les poèmes sont tirés de Ірина Цілик, *Глибина різкості*, Meridian Czernowitz, 2016, suivis des poèmes composés à l'issue de son déplacement dans le Donbas, à Avdiïvka, en 2017.

. Pas sur la guerre.

« ... Pas sur la guerre, s'il vous plaît », -
Me prie de nouveau l'organisateur.
« Alors, sur quoi ? » - demandé-je le sourcil levé
« Sur l'amour. La guerre, on l'a en horreur ».

De l'amour, bon, soit, de l'amour.
Mon amour, tu sais, je tourne en rond.
Et tandis que le monde s'effondre alentour,
Moi, au contraire, je suis à fond.

Je sais nettoyer l'aspirateur,
Entrer la nuit dans un lit vide,
Mais tu sais, j'ai fait un rêve ce jour,
Une ville déserte et un cri comme un tir.

Toi caressant les sillons des tranchées,
Moi, vivant dans un monde parallèle,
Des rêves chamarrés comme les albums Taschen
Nous reviendrons dans l'avenir en personnes nouvelles.

Oui, à Kyiv, on en a assez de la guerre,
De Sloviansk ou de Pisky je ne parle plus guère,
La bourre du peuplier attaque les airs,
S'envole et se colle aux rations militaires.

Encore de l'amour... Tout est Amour sur la Terre,
Cette pluie chaude, ces chemins noircis,
Joues humides, nuages, camps militaires,
Avec des traces des pas, les tiens y compris.

**

Un jour, un garçon de cinq ans
En rencontre un autre, du même âge.

Deux bâtons c'est tout ce qui leur faut.
« Voici un lance-roquette ! Je serai un éclaireur ».
« Et moi, j'ai une arme automatique ! On y va ! ».

Les voilà partis,
Perdant leurs gants, le nez qui coule.
(Je cours à leur poursuite).

« On dira que c'est une maison,
Qui a été bombardée. Et nous on se cache dedans ! ».
« Attendez, dis-je
De ma voix incongrue de trentenaire,
Personne n'a rien bombardé ici, d'accord ? »
« Mais il y a eu une guerre par ici, non ? »

Et ils repartent à nouveau.
Les joues rouges, poussant des cris.
« Mon papa est à Chtchastia... »
« Et le mien à Popasna, compris ?! »

Dans le parc paisible l'hiver a pris ses quartiers.
Et sur la terre, tant d'armes déposées à nos pieds.

Piu-piu.

**

Mettre deux verres par habitude,
Puis en retirer un ;
Trouver un char dessiné dans le livre de Peppa Cochon ;
Connaître les noms de femmes jamais vues,
D'hommes jamais vus qui dorment à tes côtés ;
Fumer, pleurer parfois ;
Ranger tes chaussures dans le placard ;
« ... des bonbons, un casque », répondre à la fille de la poste ;
Etudier l'abécédaire des secteurs – A, B, C... ;
Et rester soi-même dans ce festival,
Dans cette foule carnavalesque breughélienne ;
Afficher un visage spécial pour ceux
Qui demandent, visage spécial, comment je vais ;
Parfois ne pas dormir, dormir de temps à autre ;
Nettoyer mécaniquement la liste d'amis
Pour faire place à ces étrangers, ces proches
En camouflage ou uniforme pixélisé ;
Chercher le pain, acheter le pain, en rompre un morceau
De mes doigts méchants
L'émietter puis
En nourrir les oiseaux ;
Avoir plusieurs hommes :
Désormais à chaque retour j'en ai un autre
Ou bien est-ce juste une impression ?
Mais un jour viendra – je mettrai deux verres
Et quelqu'un en toi sourira, éreinté,
Et je me dirai : parfait,
Je te connais, masque.

**

Tu fais défiler les pages sur l'écran au saut du lit.
C'est le manque criant d'information qui te crève.
Les moustiques volent. La nuit derrière la fenêtre s'éclaircit.
Juste un nouveau jour de vie et de guerre qui se lève.

Rejetée, la couverture refroidie reste.
Les titres filent, des faits qui font vendre.
Mon fils rit en dormant. On meurt dans l'Est,
Pour qu'il puisse rire en dormant, et moi – l'entendre.

Un jour de plus. On gratte le bitume derrière les carreaux.
Le café et la vie me fuient pour un nouvel abîme.
« Nous avons de nouvelles pertes » annoncent les journaux,
Assénant leurs chiffres brutaux et anonymes.

. Check in Avdiivka

27 octobre.

Une classe.

« Là où tout le monde est bossu, se tenir droit est une anomalie »

est écrit au tableau

dans une école d'une ville frontalière.

J'ai la mauvaise habitude

De lire tout ce qui me tombe sous les yeux.

« L'école est le pays des connaissances ».

« Chaussures de rechange obligatoires ».

« Abri à 45 mètres ».

« Nous vous invitons à entrer dans un conte !».

« Si tu vois une mine, ne t'en approche pas, ne touche pas, appelle le 101 ».

« Une prière est une langue d'amour ».

« Abri à 20 mètres ».

« Abri à 10 mètres ».

« Abri à 3 mètres ».

Ce n'est que dans l'abri sous l'école que je n'ai plus vu
d'inscriptions.

Ici on peut se reposer.

Se concentrer sur autre chose.

Par exemple, sur les sons.

*

28 octobre

Travail à domicile.

Les maisons aux entrailles ouvertes,

Yeux noirs de leurs fenêtres touchées par les tirs

Sont toujours habitées.

C'est bien écrit sur certaines portes

« Ici habitent des gens.

Il n'y a rien à prendre – prière de ne pas casser »

Il n'y a rien, juste des gens.

Prière de ne pas

Les casser davantage.

*

La langue ukrainienne

Dans une ville totalement russophone

C'est une bête rare.

Je la pourchasse comme la merveille des merveilles,

Je me compose avec tendresse un bestiaire.

« Vous pouvez payer par carte, bien sûr », une caissière au supermarché.

« Laissez passer, s'il vous plaît », une femme à vélo.

« Bonjour ! Comment allez-vous ? » une connaissance.

Et tout un poème de Stepan Roudansky¹

Déclamé par un chauffeur de taxi

Quelque part entre deux barrages.

Un poème entier, tout un Livre rouge

Des mots ayant survécu par hasard.

¹ Stepan Roudansky (1833-1873), poète ukrainien auteur d'œuvres principalement satiriques et traducteur d'auteurs antiques.

*

Une femme se doit d'avoir des cheveux longs »
Dit-elle avec le plus grand sérieux.
Elle a quatorze ans et elle a des cheveux courts.
« J'ai coupé ma natte cet été, explique-t-elle,
une fille a été touchée par les bombardements.
On collectait les fonds pour son opération.
J'ai coupé mes cheveux
Et j'ai pu en tirer 4 000 hryvnias.
J'espère qu'ils repousseront vite. »
Je lui dis que
Lorsque j'avais quinze ans
Je me les coupais à la tondeuse.
Je ne lui dis pas que
depuis des années
j'ai dû couper plusieurs mètres de cheveux
et je n'ai sauvé aucune vie.
Princesse Raiponce
Vois-tu bien de ta haute tourelle ?

*

A quoi pensez-vous ?

Demande Facebook.

Je me tiens sur le toit

(ici on capte mieux)

et je pense aux voyages.

Dans quelques jours je m'envolerai pour Vienne.

Une exposition Raphaël à Albertina,

Sans parler de Breughel l'Ancien.

Ma page FB s'est aussi envolée :

Maryna au Maroc,

Andriy à Toronto,

Natalya à Cottbus.

Tous les oiseaux ont migré

Seuls les snipers nidifient

Sur le toit là

Où l'accès m'est interdit.

De leur côté, par beau temps,

On voit l'aéroport de Donetsk.

Mais le temps est couvert aujourd'hui, pas d'avion.

Et demain.

Et après-demain aussi.

Olena Stiajkina

Écrivain à l'œuvre souvent récompensée, Olena Stiajkina est aussi professeur d'histoire à l'Université de Donetsk et membre de l'Académie des Sciences ukrainienne.

Devenue une des voix du Donbas grâce à ses publications dans la presse, elle a fondé le mouvement « Dé-occupation. Retour. Éducation », qui pose la question de l'après-guerre. C'est aussi le propos du livre qui revient sur la vie d'avant et l'évolution des rapports entre voisins et connaissances dans des circonstances extrêmes.

Les extraits proposés sont tirés de Олена Стяжкіна, *Мовою Бога, Дух і Літера*, 2016, pp. 15-27, 37-41 et 69-80.

DANS LA LANGUE DE DIEU

Une salade, un anniversaire, un miroir, grand-père Lazare...

Revazov souriait tout en s'efforçant de ne pas attirer l'attention de Dima. Car il n'était plus question de l'offenser. C'était une question de vie. De vie et de mort. Mais Revazov continuait à sourire. Désormais, avec un certain soulagement, même. Il s'était toujours demandé à quoi il penserait dans les derniers instants de son existence. Il ne croyait pas du tout qu'il verrait en surgir les moments les plus importants, qu'il aurait envie de champagne et d'adieux en bonne et due forme, ça non plus, il n'y croyait pas. Comme la plupart des gens, il espérait un passage instantané. Un saut, une course, dans un éclair de douleur aigue, après quoi viendrait l'Autre monde. Avant cet automne, il avait un plan de passage. Dans les grandes lignes. Puis son intérêt pour cette dernière pensée s'était quelque peu émoussé. Car Revazov savait déjà à quel point ces tout derniers instants pouvaient s'avérer différents et misérables...

Mais Dima voyait les choses différemment. Le canon de son Makarov pointé sur la tête de Revazov sautillait nerveusement, visant tantôt le cou, tantôt la poitrine et même le ventre. Les acolytes de Dima étaient affublés d'armes automatiques. Mais les kalach n'ont pas servi. On a utilisé une corde coupée sur le balcon. Une vieille corde, fouettée par la grêle, lavée par la pluie... Elle servait à étendre les vêtements des enfants de Revazov, qui séchaient tout en s'élargissant et en gagnant des tailles, les sous-vêtements, les collants, les jeans des trois

enfants de Revazov... Alors que son propre jeans rétrécissait, au contraire. En comparaison, bien sûr....

La corde a servi à lui lier les mains dans le dos. On l'a poussé plusieurs fois pour l'obliger à s'asseoir. On l'a giflé. Pas pour faire mal, mais pour humilier. On a craché au sol, sous les pieds de Revazov, chacun à son tour. Puis on l'a laissé.

« A toi, Dimon, débrouille-toi ! »

« Je vous rappelle. Merci, camarades ! » a répondu Dima avec gravité. Et le pistolet dans sa main a fait un nouveau bond, dessinant dans l'air un petit oiseau, une sorte de mouette.

- Alors, vas-y, demande, sourit Dima. - Allez, supplie ! Tant que je suis gentil... Enfin, je suis plutôt gentil...

- Je veux du thé, lui dit Revazov. - Sans sucre. De toutes manières il n'y en a pas ... Mets-le dans la grande tasse bleue.

Lorsque Revazov ramassait, débranchait ou rechargeait après ses enfants leurs systèmes de communication avec le monde, il y repêchait toutes sortes de maximes, ce qu'on appelle aujourd'hui les « statuts ». Tout récemment, il était tombé sur quelque chose d'une banalité telle que l'esprit peine à l'admettre : « Les paroles les plus dures à prononcer sont je t'aime, excuse-moi et aide-moi ».

« Aide-moi », c'est Dima. Toujours actif, comme un cri cousu en lui, un appel au secours exigeant compréhension et acceptation, approbation et pitié. Dima n'avait jamais eu honte de demander de l'aide, en augmentant les doses et en souffrant le martyr si l'aide et l'acceptation venaient à manquer.

La peur devant un Makarov faisait frissonner et paralysait. C'était une surprise pour Revazov. Si Dima avait tiré dès l'entrée, se tenant dans l'embrasure de porte, Revazov aurait crevé comme un trouillard. Mais les gestes futiles de Dima

avaient dissipé toute signification, et avec elle, la mort instantanée et foudroyante. La peur disparaissait dans une précipitation coutumière, cédant le pas à la réalité, ou plutôt une sorte de technicité, une fixation pointilleuse de la réalité. Ceci est une chose, on l'utilise pour s'asseoir. Ceci est un plancher, on crache dessus. Ceci est un crachat et ses contours rappellent l'Australie. Et ceci est Dima. Dima a des chaussettes bleues. Dima s'est déchaussé pour ne pas salir. Et il a pris un pistolet afin d'enjoliver et d'apporter une touche d'inattendu à sa demande d'aide. Revazov espérait que la conversation serait son unique torture.

- Tu es malin avec ton thé ! Tu penses que je vais te libérer les mains ? Que je vais te faire boire, chien de youpin ? Tout seul. Jusqu'à ce que tu crèves...

- Tu as raison, dit Revazov. Pas la peine. Je n'ai plus envie de boire, comme on dit dans la blague.

- Tu me cherches ? hurle Dima. Tu profites que je ne peux pas frapper un homme et tu me nargues ? Vous êtes tous pareils, tous...

* * *

Dans le poignet. Elle l'avait embrassé dans le poignet. Combien de fois nous arrive-t-il d'être bouleversés dans la vie ? Dans la vie après l'enfance, lorsque toutes les règles nous semblent connues et que tout se déroule plus au moins comme prévu. Combien de frissons, lorsqu'après l'école nous devenons tous à peu près semblables les uns aux autres ?

- Ne pas dormir, crie Dima. Ouvrir les yeux ! Regarder !

Le canon du pistolet piquait sa joue, comme la truffe humide d'un chiot. Revazov n'essayait pas de résister. On peut voir Inna, Varda, maman et grand-père Lazare même les yeux grands ouverts.

Elle l'avait embrassé dans le poignet et Revazov avait dit : « Je sais lire la Bible dans l'original. Voilà » « Cela veut dire en quelle langue ? La langue de Dieu ? » avait demandé Inna. Il avait hoché la tête, sans réfléchir. Il apparaissait clair que la période de séduction s'était achevée après cette conversation. Et tout avait été bien, les fleurs, les coups de fil, les accompagnements jusqu'à la maison, l'épuisement en baisers dans les cages d'escalier, des brouilles stériles pour des retrouvailles ardentes. Et on pouvait et on devait déjà passer à l'étape principale, mais il n'y avait nulle part où aller. Le foyer à trois heures de l'après-midi ce n'est pas l'endroit idéal.

- Ecoute, et si on allait directement à « ils moururent le même jour » ? avait souri Inna.

- Sors de ma tête, avait demandé Revazov.

Il avait cédé. Parce que c'était le plus simple. Et en même temps le plus difficile. Le peuple assyrien n'avait pas disparu suite à ce qui s'était passé sur les marches de l'université, parsemées d'une foule nombreuse, dans la lumière douce de leur dernier automne d'étudiants. Plus tard, il lui avait souvent demandé de sortir de sa tête. Ne pas l'espionner, ne pas deviner ses pensées. « C'aurait été bien, avait-elle dit un jour, si le peuple assyrien se multipliait par la pensée. Tu te souviens, comme chez Platon. »

Revazov ne se souvenait pas comment c'était chez Platon.

- Alors, raconte ! Tu es un agent de liaison ? Un résistant ?

Dima s'est approché en effleurant de la crosse le nez de Revazov. Odeur de métal et de mains sales. La sueur rance et le fer. « Les notes métalliques, le dernier cri de la mode ! » avait-on annoncé à Revazov dans un petit magasin où il s'était retrouvé poussé par la curiosité, son regard accrochant l'enseigne. L'échoppe s'intitulait « Ourmia ».

Un lac salé fermé. Il y avait deux mots à son sujet dans l'Avesta. « Blanc-aveuglant ». Puis chez un pèlerin du Moyen-Âge, Revazov a lu : « Le lac des schismatiques, des hérétiques et des pécheurs ».

Ourmia est un lac près de la ville de Khoy. Dans cette ville, en avril 1918, trois cents assyriens furent massacrés. Grand-père Lazare, né avant, se souvenait de la ville. Comme d'une ville de sang et de cris.

- Pourquoi tu ne fuis pas ? a hurlé Dima en s'asseyant par terre à ses côtés.

Il se trouve que Revazov le regardait toujours, comme dans la vie précédente, de haut en bas. Il en avait peur sans avoir peur.

Toutes les peurs ne duraient qu'un instant. Probablement faute d'adrénaline. Et le cœur s'enfonçait dans la poitrine sans battre. Sans bouger. Et cela laissait un petit espoir. Mais court et sans lueur. Obtus.

- Je veux juste savoir pourquoi tu ne t'enfuis pas ? Si tu réponds correctement, tu vivras, sinon – voilà – Dima a agité son pistolet. – Et ta femme, on la fera passer par la cave... Et après, au pilori et une balle ! Tu le comprends, sale youpin ? Tu comprends à qui tu as affaire ?

Revazov a acquiescé. Il comprend. En juillet il a été enlevé dans la rue pour avoir violé le couvre-feu. On lui a pris son téléphone et proposé de réfléchir à une rançon. Pour lui faire davantage peur, on lui a cassé une dent et fracturé un annulaire. Puis on l'a conduit à l'interrogatoire. La porte du bureau affichait SMERCh¹. A l'intérieur, derrière une table, était assis le professeur d'histoire de son fils. Une veste sur les épaules, des lunettes sur le nez, verres ronds sans monture, à l'ancienne ou à la nouvelle mode révolutionnaire. Les lunettes du camarade Beria.

- Il y a comme un léger malentendu, n'est-ce pas camarade Revazov ?

- Possible, a-t-il répondu en fronçant les sourcils.

- Vous avez sans doute mal ? a demandé le « professeur » avec compassion.

Revazov a secoué la tête. Il n'avait plus mal. La douleur s'estompait. Il a grimacé en pensant aux paroles du vieux film sur Lénine, la grande révolution d'Octobre et la guerre civile, à cause de ces paroles mensongères, faussement populaires, aux intonations hystériques comme les lamentations des bonnes femmes aux enterrements. Ils parlent tous comme ça désormais. Même s'ils parlaient autrement au début. Revazov comprend qu'il s'agit d'un jeu. Un grand simulacre... Un vide. Mais ce vide lui a cassé une dent.

- Combien je vous dois ?

- On est entre nous, on s'entendra ! a souri le professeur. Tu nous creuseras des tranchées une dizaine de jours. Ou bien...

¹ SMERCh – acronyme de l'époque soviétique – Smert chpionam – mort aux espions, désignant un département de contre-espionnage chargé d'éliminer les ennemis du régime, fondé en 1943.

- Combien ?
- Tu pourras trouver deux mille ?

Dollars. Il était clair qu'il s'agissait de dollars. Nonobstant les vociférations sur le monde russe, tous ces nouveaux arrivants voulaient des dollars.

A l'époque, en juillet, Revazov avait trouvé l'argent. Et pour la rançon et pour la dent. Aujourd'hui, il aurait accepté les tranchées. Dans ses plans qui n'avaient désormais plus aucun sens, Revazov apercevait l'hiver. Un hiver froid, de hautes congères et du sommeil... Un sommeil plus léger que la mort.

Et voilà Dima... Dima le correcteur. Pas de tir, correcteur de perspectives.

- Qu'est-ce que tu n'aimes pas dans notre jeune république ? Tu es un homme intelligent, tu ne peux pas être pour les oligarques. Ils ont pillé le pays. Et maintenant c'est fini. Pourquoi est-ce que toi et tes semblables vous êtes contre ?

Revazov ne répond pas. Vers la fin du printemps, il a pensé qu'on pouvait et qu'on devait encore discuter. Mais en juillet, ceux-là ont attaché une femme à un poteau. Ils lui ont accroché une pancarte « Suppôt de la Junte ». N'importe qui pouvait la frapper. Ou lui cracher dessus. Les intéressés ne manquaient pas. Et personne n'a demandé : « Qu'est-ce que vous faites, salopards ? »²

L'été a apporté un sentiment d'imperméabilité. D'abord la leur, à ceux-là. Et puis, sans surprise, la sienne propre. Et Varda a dit : « Il faut partir... ».

² Référence à l'histoire d'Iryna Dovhan, torturée et attachée à un poteau à Donetsk et dont les images ont bouleversé l'Ukraine.

C'était son premier verbe modal dans toute leur vie commune. Presque une grossièreté que les femmes de la famille ne s'autorisaient jamais. Revazov était décontenancé, il ne savait pas comment réagir. Furieux, il avait quitté la maison en claquant la porte. Il avait trébuché contre la voisine, étalée dans l'escalier, la tête serrée entre ses mains. « Van', je ne comprends pas, on a tiré de notre côté ? On attend la riposte ? »

« C'est moi. J'ai parlé trop fort avec ma femme », Revazov était embarrassé. Il avait relevé la voisine, s'était dit qu'il ne se souvenait pas ou ne connaissait pas son nom. C'était sans importance. Pas plus que maintenant. Il l'avait installée sur un banc et lui avait demandé si elle avait besoin de quelque chose. Confuse, la voisine s'était mise à débiter quelque chose au sujet des bonbons qu'on divisait maintenant, comme il s'est avéré, en « bons » et « fascistes ». L'ennui, c'est que ce sont les bonbons fascistes qu'elle préférait. Si Revazov pouvait lui en trouver, même dans ce qui avait été confisqué ou détruit, deux cent grammes de « Korivka », sans bien évidemment en parler à personne, ce serait parfait... Revazov avait promis d'essayer. Mais il n'avait trouvé que de l'eau de vie, bien qu'il aimât le cognac et les vins blancs mousseux d'Italie. Il avait perdu l'habitude de boire seul et dans la rue, mais il ne voulait pas oublier la grossièreté de Varda, parce qu'elle lui rappelait la vie d'avant. Rien de moins. Nonobstant la dispute, la blessure, l'accusation directe dans ce sobre « il faut », qu'il n'était plus un homme et qu'il n'était plus en mesure de décider quoi que ce fût, et que par conséquent, contrairement à la tradition, c'est elle qui avait été amenée à...

Il était rentré fâché mais léger.

- On s'en prend une.

- Vas-y, Varda avait accepté avec défi. – Les cornichons sont dans la casserole, ils doivent être prêts. Tu veux manger quelque chose ?

- Partir où ? avait demandé Revazov, en remplissant les verres et en croquant le cornichon, sans lui répondre.

- Chez les parents, auprès des enfants... Varda l'affrontait droit dans les yeux et s'était versé un verre. (...)

Varda est partie en train. Le lendemain, la gare a été bombardée. On dirait le destin. Mais Revazov ne croit pas au destin. Il croit aux fins et aux recommencements, aux cycles opérés par les joueurs, aux équilibres. Il croit à la liberté, mais dans les limites des équilibres. Pour vaincre, il faut engranger un certain nombre d'échecs. Pour être libre, il faut s'imposer des contraintes. Vivre en prison, par exemple... Ne pas manger ce qu'on aime, Ne pas dormir autant qu'on veut. Rester au bureau de neuf heures à cinq heures, à se consumer d'ennui et de haine. Mille et une recettes de bonne prison. Il n'y en a qu'une qui convient à Revazov. Il ne s'est limité qu'une fois. Il s'est plié, s'est résigné. Mais il ne s'est jamais plaint. Parce qu'après, il a vécu comme il a voulu. Indépendant.

Il a accumulé beaucoup de volonté. Il a acquis un certain équilibre. En crachant sur le bitume, il a ricané : « Tu me payeras, cul noir, pour le droit de vivre... »

Un voisin. Un voisin qui s'est pris pour le peuple, s'est affublé d'une Kalachnikov et s'est érigé en gérant de l'immeuble. C'est le summum de ses désirs. C'était. Avant que

ses propres amis ne le sacrifient, en le jetant comme de la chair à canon à l'attaque de l'aéroport, désossé mais symbolique.

Après avoir accompagné sa femme, Ivan s'est saoulé, pour constater une fois de plus que l'alcool ne soulage en rien. Le « mal » physique du matin agit comme un anesthésiant. Lorsqu'on se sent mal et nauséux, on souffre moins de l'âme. Et lorsqu'on a juste envie de boire de l'eau froide ou de se la verser sur la tête, et qu'on n'en a pas, le champ des problèmes s'élargit au point où on oublie la douleur provoquée par le départ de Varda : on n'en a ni le temps, ni la force.

Ou alors après la virgule... Il n'y a pas d'eau, d'électricité, de Varda, de gaz, de nourriture... Pas d'enfants, d'aéroport et, depuis peu, pas de gare.

Ils ne parviennent pas à vivre bien. Ces gens n'ont jamais bien vécu. Alors ils se sont rassemblés pour se dresser derrière le dos des occupants, pour homogénéiser le fond. C'est un moyen d'existence qui ne serait jamais venu à l'esprit de Revazov : ils ont étendu leurs propres malheurs et leur misère sur tout le monde. Une fraternité dans la souffrance. Et une célébrité mondiale.

Il maudit pareille fraternité...

Avec la célébrité...

« Si seulement Donetsk était comme Paris ! Les boulevards, la place de l'Etoile, le Grand Opéra... Et nous, personne ne saura jamais rien de notre vie. C'est quoi ce nom, « Vetka » ? Ou Dourna Balka ? Quel Baudelaire de Dourna Balka - Ravin Stupide ? Ou Modigliani de Totchmach ? Tu veux être Modigliani de Totchmach ? » riait Inna.

« Je ne sais pas qui est Modigliani... »

Et ceux-là, ceux-là ne savent pas ce que c'est que Dourna Balka. Ils ne savent pas non plus ce que c'est que « Kroupskaia », alors que cela fait six mois qu'ils siègent dans l'administration régionale.

Parmi « ceux-là », il y a les étrangers et les nôtres. Il fut un temps où ils faisaient pitié. Plus maintenant. Simplement, il est incapable de tuer les siens.

Et les étrangers se font avoir sur les noms... Donetsk n'est pas Paris. Et cependant, le monde entier suit sans passion ni intérêt, observe les combats sur l'axe routier Poutilovsky, le traitant de pont Poutilovsky.

« Comment aller jusqu'à Zassiadko, frère ? »

Est-ce bien une question à poser la nuit ? Zassiadko n'est pas une bibliothèque. Aucune réaction.

« Je ne suis pas d'ici... »

« Pas d'ici ? »

Pour la première fois de sa vie Revazov s'est demandé : le couteau ou le pistolet. Il a choisi le couteau. Il l'a planté d'un geste sec et sûr entre les côtes. Le « pas d'ici » a émis un cri étonné.

« Doucement, doucement, doucement », a dit Revazov en soutenant le corps. « Doucement. Tu vas te reposer ici... Sur le banc... Avec vue sur les lumières. »

Il n'a rien ressenti ni joie, ni peur, ni doute. La phase d'extrême tension est passée. Dans cet instant, comme dans la boîte à gants d'une vieille Audi, il y a de tout, qui déborde et empêche la boîte de se refermer... Il semble impossible de tout ranger par ordre d'importance, tous les petits riens. Ni de les jeter, non plus.

Ils ont placé leur lance-roquette sur le toit quand Varda était encore là. Elle pleurait, en ramassant les affaires pour descendre s'installer à la cave. Les larmes de Varda ont suscité sa colère et réveillé son courage : il est monté sur le toit. « La riposte va venir, salopards, il y a des gens ici... » « Va-t-en pépère » lui ont dit les étrangers tout en continuant à fumer. Ceux-là... Les étrangers...

On a retrouvé une fille de dix-sept ans dans le bac à ordures... Morte, violée. Les mémères de la cour hurlent : « C'est une diversion, ce sont les ukrs qui ont pénétré dans la ville, ce sont des espions... » Revazov a serré les poings sans un mot. Ils l'ont sortie ensemble avec son père. Juste avant, ils jouaient au foot. Igoriokha est le roi de la passe, mais il n'a pas assez de coffre. La cigarette. « Fermez-là », a-t-il demandé tout bas. Mais non... Elles sont là à vociférer, à savourer les détails... Il est clair qu'elles savent qui est derrière. Mais elles ne peuvent plus croire la réalité. C'est interdit. Par conséquent, il faut faire semblant. « Vous devez vous adresser à la république, à notre république, écrivez-leur, ils vont trouver », chuchotent les bonnes femmes. Ceux-là... sont des nôtres, paraît-il...

Alors que les étrangers dansent la lezguinka³ sur la place Lénine. Hurlent à gorges déployées. Sortent les crocs, tirent en l'air... Des peccadilles.

Ils vous arrêtent en pleine rue : « Passeport, vite. Ausweis ? Verstehen ? » Ils ricanent. Ils rigolent... Ils vous poussent à coups de crosse dans la poitrine.

Rien n'est jamais la dernière goutte. Et tout l'est.

³ Danse traditionnelle des peuples du Caucase.

Revazov s'est acheté un Makarov chez un flic de sa connaissance. Ce dernier s'est décidé à quitter la ville : il a divorcé, s'est remarié, a pris le nom de sa belle-mère... Il craint qu'avec le sien, celui de son père, il n'arrivera pas à se faufiler à travers les barrages de la « république ». Les flics ont vendu aux républicains les listes de leurs cadres. Celui qui n'est pas avec nous est contre nous. Et ceux qui sont contre sont des cibles de choix. « Je vais partir comme un binoclard, regarde ce que je me suis acheté... Je suis en train d'apprendre à bégayer » s'est-il vanté. « N'en fais pas trop... On a souvent envie de s'en prendre aux plus faibles. »

Le flic lui a baissé le prix de dix bucks. Le prix était si attractif que Revazov a eu envie d'en acheter un deuxième... Le flic a promis de se renseigner.

Et il a déjà un couteau...

Revazov reprenait connaissance, mais tentait de freiner le processus de toutes ses forces. Il avait appris dans son enfance que si on n'ouvre pas les yeux pendant un long moment, le sommeil soupire et ne s'en va pas. Revazov savait « ne pas faire trembler ses paupières ». Se concentrer, ne penser qu'à ça et, progressivement, doucement relâcher... Les yeux, la tête, soi-même... Et continuer à dormir.

Cette année, il n'y avait pas de quoi féliciter Inna. Lorsque l'absence de Varda a cessé de le rendre malade, il a écrit à Inna : « Où es-tu ? ».

Un lieu commun de tout l'été. Une phrase clef. Elle marquait le début de n'importe quelle conversation. Ou comme on dit maintenant, n'importe quelle prise de contact. De l'autre côté de la ligne de front, il y avait une autre vie. Et un autre front. Les clients vous informaient de la géographie de l'Ukraine. Tout comme les amis. Il n'y a que Varda et les enfants qui étaient dans le Mordor. Et on ne pouvait pas s'y résoudre. Et il était clair que tout était irréparable justement parce que le Mordor resterait plongé dans les ténèbres bien plus longtemps que ne durerait la nouvelle vie méprisable de Revazov...

Tout le monde ne partait pas. Pas tous. Ceux qui restaient répondaient : « Je suis en ville... ». Mais la ville n'avait plus de nom.

Inna a répondu : « Nulle part ».

Revazov a composé son téléphone fixe. En vingt ans, il n'y a que les premiers chiffres qui ont changé : d'abord deux, ensuite trois... Le nombre d'abonnés a aussi augmenté.

- Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

- Ils ont pris mon mari. Ils exigent de l'argent. Je pense qu'ils l'ont déjà tué. Je le sens, je ne sais comment.

Sa voix est inexpressive. Une intonation générale de résignation. Tout le monde a appris à vivre avec. C'est plus ou moins clair : sinon maintenant, alors demain. Cela arrivera ou bien ceux-ci viendront. Nous chercher. Les chercher. Il faudrait partir, mais il est déjà trop tard, il n'y a nulle part où aller et on n'a plus la force. On n'a plus d'espoir que là-bas, derrière les barrages, il y ait un horizon et rien de semblable au « tulpan » crachant le sang.

- Je viens, dit Revazov. - J'ai des relations.

Il est venu. Le taxi, à la différence des trolleybus, qui dépendent de l'électricité, fonctionne parfaitement...

Revazov ne voulait pas se souvenir de la suite. C'était son rêve, il avait le droit.

Mais la chose, niée, amorphe, édentée, ricanante, en lunettes-pince-nez de Beria, s'insinuait dans sa tête en flaqes visqueuses, et il n'était pas possible de s'en débarrasser, comme d'Eole, de Zéphyr et d'autres amis navigateurs ...

Revazov est arrivé dans la maison du gouverneur occupée par ceux-là et a longuement cherché « l'historien », en s'étonnant de la carrière qu'a pu faire ce minable en vendant des gens pour seulement deux mille. Au ministère du SMERCH on lui a dit qu'il était colonel du MGB, au MGB il a appris que celui-ci était général chez les procureurs. Ivan n'était pas sûr de vouloir rencontrer le maréchal, mais le parquet lui a fait plaisir en lui annonçant que « son ami avait été transféré au département des travaux d'aménagement ». Revazov voulait demander : « En Asie centrale ? », car il se souvenait depuis l'époque soviétique que les travaux d'aménagement signifiaient une régression de carrière. Et plus il fait chaud à l'endroit où on est envoyé, plus l'humiliation est cuisante... Amertume et échec comme pain quotidien pour ceux qui brisaient les doigts et cassaient les dents avec dextérité.

« L'historien » s'était retrouvé au « ministère des transports ». Son bureau n'avait pas de fenêtre, dans l'accueil contigu il y avait d'autres ministres. Le tout exhalait l'odeur des toilettes et des feuilletés au chou.

Tout le monde avait l'air sur le départ et de mauvaise humeur, on sentait que leur révolution était terminée et qu'elle se soulait même de désespoir. Et qu'elle rodait quelque part

dans les parages, bleue et enflée. Aussi bien « l'historien » que ses collègues devaient faire un gros effort de concentration avant de réagir à ses sales allusions.

« Ils ont détruit les transports... En ruines... Ni wagons convenables, ni voitures pour convoier toute cette racaille en Sibérie... » marmonnait « l'historien ». Et puis il continuait en se lamentant sur le sort amer du gestionnaire des transports en commun, sur l'époque d'avant le calendrier grégorien, sur l'obsolescence du système d'imposition des chauffeurs de taxi rapaces...

Il n'avait de cesse de marmonner ou de pousser des cris, comme s'il était en conversation. Au-dessus de son bureau était affichée la photo de Guivi, un ancien surveillant de parking de supermarché devenu maréchal des forces armées unies du Sud de la Russie.⁴

- Je dois retrouver un homme, a dit Revazov.
- Les prix ont augmenté. A cause des intermédiaires, a répondu « l'historien » rembruni.
- Vérifie d'abord s'il est en vie. Je ne payerai pas pour un mort...
- Tu payeras, t'as pas le choix... Intelligentsia de mes deux. Vous n'êtes pas prêts à laisser un cadavre dans le caniveau. Pour l'instant ! – a dit « l'historien » en menaçant Revazov de son index.

Revazov s'est dit que le professeur ressemblait à un dinosaure de dessin animé : un grand corps, une petite tête et

⁴ Guivi, de son vrai nom Mikhaïl Tolstykh (1980-2017), chef médiatique des forces séparatistes, commandant du bataillon Somali de la DNR (République Populaire de Donetsk), connu notamment pour ses exactions contre les prisonniers ukrainiens.

des bras minuscules avec des doigts en saucisses. Cependant, les dinosaures n'avaient pas encore de saucisses. Et probablement pas de doigts non plus. Il s'est dit aussi que maintenant, il serait capable de tuer non seulement un étranger, mais aussi celui-ci, une connaissance concrète, docile, qui avait autrefois enseigné à son fils...

Son cœur s'est accéléré. Là-bas, dans le bureau, ici, dans son sommeil. Par deux fois. Et à cause de l'impossibilité de respirer, Revasov s'était dit pour la première fois que « l'historien » ressemblait à Beria. Mais est-ce que Beria ressemblait à un dinosaure ?

Il était bien mort. Le mari d'Inna. Je crois qu'il s'appelait Vlad. Revazov l'avait trouvé sur l'ancienne base d'entraînement du club de foot.⁵ La base, installée dans une banlieue endormie et bien léchée, comme à l'étranger, avait-on coutume de dire, avec des gazons d'un vert éblouissant qui rappelait les verres de contact des stars hollywoodiennes, avec de petits sentiers bien propres, des buissons subtropicaux qui parvenaient à fleurir avec des arômes enivrants et lourds pour s'envelopper l'hiver en vêtements blancs à triple ceintures, se transformant en bonhommes de neige qui ne fondaient pas, avec ses bâtiments aux contours de néon. Elle ressemblait à la toile cirée américaine dont on a recouvert le corps supplicié de Nastassia Philippovna⁶. Trop luxueuse, trop étrangère et, dès

⁵ Allusion à la luxueuse base d'entraînement du Chakhtar de Donetsk.

⁶ Allusion au personnage du roman de F. Dostoïevsky *L'Idiot*.

lors, déplacée et trop semblable à la couverture synthétique qui recouvre le cadavre d'un quartier dortoir.

Ils ont pris la base déjà en mai. Ils l'ont reconvertie en caserne. Ils l'ont souillée, piétinée, pillée, anéantie, en un mot, l'ont inscrite dans le paysage architectural ambiant. Depuis juillet la base a commencé à « recevoir » des bombardements ciblés, en connaissance de cause. Ceux-là ne croyaient pas qu'on pourrait s'en prendre à eux ainsi... Ils pensaient que le billet pour la guerre qui leur avait été délivré loin d'ici contenait une « immunité », un « chiffre magique », un destin qui les protégerait, une assurance, où l'adversaire était un sujet inventé et dès lors, qu'ils étaient autorisés de les tuer, alors qu'eux, les vrais, étaient intouchables.

Le premier étonnement était vite passé. Mais lorsque la base était devenue dangereuse, elle avait été reconvertie, sans vergogne, en camp de concentration. Se retrouver dans un camp de concentration équivalait à être proche de l'agonie au point de n'être plus bon pour les tranchées ni même objet de négociation avec les proches. Les détenus n'étaient même pas surveillés, étant donné qu'ils ne pouvaient pas fuir...

L'« historien » avait dit que Vlad était à la base...

Il fallait trouver quelqu'un pour y aller. Pas avec Inna. Avec quelqu'un qui pouvait conduire une voiture ou panser des plaies. Qui pouvait, au cas où, appeler... au bon endroit. Un grand-père universel qui pourrait dire : il ne faut pas chercher ou bien chercher par ici...

Parmi les désirs élémentaires il y a celui d'être identifié. Personne ne méprisait la fosse commune, bien que personne ne voulût se retrouver sous un tas de ceux-là, ni Revazov ni

eux-mêmes. Etre identifié signifie ne pas perpétuer les souffrances des inconnus. Ne pas les obliger à attendre.

Revazov est allé tout seul, sans personne. Car n'importe qui était susceptible de devenir une cible, un traître, une victime innocente et même une victime coupable, agressive, qui se lance dans une bagarre et reçoit une rafale d'arme automatique. Dans le dos, comme il se doit...

Le grand-père Lazare disait que Jésus était un homme adopté par Dieu. Pas né, mais étant passé par le corps pur de Marie. Et ses yeux étaient toujours grand ouverts et Pierre ne l'avait pas renié par trois fois. Mais c'est Lui qui avait renié avec Pierre, et avait trahi avec Judas. Et avec eux il avait eu honte, était mort et ressuscité.

« Et si toi, disait Lazare, tu transmets à l'autre plus qu'il ne peut porter, alors le poltron c'est toi, et le traître c'est toi... Et ce serait à toi d'en mourir... »

Il aurait pu appeler Igor, avec lequel il avait tué un Russe. C'aurait été une équipe formidable : toi, moi et l'actuel de mon ex...

L'actuel était mort depuis quelques jours. Il gisait parmi d'autres cadavres dans le frigo aménagé sur la base. A côté, près de la porte, il y avait trois tondeuses à gazon, deux seaux métalliques criblés de balles, une carcasse de 4x4 et un paquet de tracts jaunis non distribués on ne sait pour quelle raison, mais dont on aurait bientôt besoin pour se chauffer auprès des braseros dans les tonneaux métalliques, dans les rues... Le papier va manquer, mais ici, à la base, il y en a suffisamment. Le papier est un grand espoir.

- Emporte le tien, lui a dit le surveillant, maussade.
- Est-ce que je peux appeler un corbillard ?

- C'est ça, et puis quoi encore ! Je vais t'y mettre moi-même dans le corbillard ! Il a craché sous ses pieds, tout en vidant son nez. Puis, se souvenant de son arme, il a tiré paresseusement et presque sans animosité, avant d'ajuster fièrement son couvre-chef en peau de mouton.

- T'es venu à pied ou quoi ?
- En bus... Puis à pied.
- Ha, en bus avec un macchabée... Haha...
- Tu viens d'où, frère ?
- Nous sommes de Naltchik...

Ce nom de ville étrangère a résonné de joie. Revazov a poussé un soupir bref et léger. Il a regardé le visage sous le chapeau et s'est surpris à chercher à vouloir le mémoriser pour pouvoir le reconnaître. Quant au corbillard, il était tout à fait possible d'en appeler un... Les pompes funèbres étaient en pleine expansion. Des croix en bois, des fleurs en papier, les inscriptions funéraires. Si on avait payé pour ça, Revazov aurait pu devenir riche. Mais à en juger par les textes, personne ne payait pour ça. On en fabriquait à la chaîne, en recopiant des inscriptions dans les cimetières, empreintes d'un pathos d'ivrogne vomi tout droit des films sur l'honneur des officiers.

Dans Leningrad bloquée, les cadavres étaient transportés sur de petits traîneaux. En hiver. Et au printemps, lorsque la neige avait fondu, et qu'il n'y avait toujours pas de nourriture ? Comment on transportait les corps ? Sur son propre dos ? On les tirait par les pieds ? On les jetait, parce qu'on était trop affaibli, jusqu'à l'épuisement de toute faculté de compatir et de ressentir...

- Ivan, a dit Revazov au corps. – Je suis Ivan. Je ne l'ai jamais touchée après le mariage. Sache-le.

Il l'a hissé sur son épaule. L'a porté jusqu'à l'arrêt du bus. Il y avait l'odeur. Et une mollesse morbide. Et l'envie de vomir qui montait irrésistiblement. Mais le traîner par les pieds aurait été pire encore, impossible.

Les pompes funèbres avaient envoyé une voiture à l'arrêt de bus. Ils n'ont posé aucune question et ne se sont étonnés de rien. Ils ont annoncé un prix qui était acceptable pour Revazov. Il a économisé sur « l'historien », lui ayant dit qu'il avait payé pour Vlad sur la base. Et tout le temps, durant le trajet, pendant qu'il parlait, il essayait de reconnaître la veste d'après la dernière photo, le pantalon maculé de peinture blanche sur la poche arrière, alors qu'il portait le corps, il aurait aimé voir comment le type au pince-nez allait essayer d'arracher l'argent au gars de Naltchik.

Et ces pensées le faisaient sourire.

Les autres – celles concernant l'appel à passer à Inna, pour lui dire de le récupérer à la morgue, au sujet du point... Le point « U » qui n'est plus à la mode, mais dont la force de destruction est tout aussi puissante. Un point attendu. Un point de rassemblement. Désormais impossible. Mais il parlait sans pouvoir s'arrêter...

Les vases communicants du malheur sont bons pour les gens qui ne se connaissent pas. Ce qui voyage ne ronge pas. Ça s'évapore facilement comme rosée au soleil. Alors que notre propre malheur croît et se nourrit, remplissant les deux vases et faisant pression sur les parois en verre. Notre propre malheur ne peut ni se déverser ni sortir. Le récipient se brise. Celui qui aurait porté sur son épaule le corps de Varda serait devenu Charon pour Revazov.

On n'envoie pas de télégramme à Charon, ni de SMS en lui demandant comment va-t-il.

On considère que Charon ne va ni bien ni mal. Alors, point final.

Ces autres pensées faisaient pleurer Revazov.

Il pensait qu'il pleurerait. En réalité, il baignait dans l'eau... Ou plutôt, on aspergeait son visage avec de l'eau provenant d'une tasse. Le petit Dima s'ennuyait sans lui. Il ne tenait plus...

Serhiy Jadan

Poète et écrivain de premier plan, Serhiy Jadan, traduit dans de nombreuses langues est une voix puissante du Donbas dont il chante la liberté et déplore le délaissement.

Originaire de la région de Louhansk où vivent toujours ses parents, il sillonne aujourd'hui l'Est de l'Ukraine avec ses textes et avec les concerts de son groupe *Les Chiens dans l'espace*, en apportant, à travers sa fondation une aide aux bibliothèques et aux écoles, aux hôpitaux militaires et civils.

Les poèmes sont tirés du recueil Сергій Жадан, *Життя Марії*, Meridian Czernowitz, 2015.

Nous sommes des réfugiés, toi et moi,
Prends le plus important. Prends les lettres.
Prends seulement ce que tu peux mettre
Dans tes mains : les rouchnyk, les icônes, les couteaux argentés,
Prends les crucifix en bois et les moulages dorés.
Prends le pain, quelques légumes, puis va,
Nous ne reviendrons plus jamais là.
Nous ne reverrons plus jamais nos villes.
Prends les lettres. Toutes. Jusqu'à la dernière, la plus vile.
Nous ne reviendrons jamais dans nos supermarchés.
Nous ne boirons plus aux sources asséchées.
Nous ne verrons plus les visages familiers.
Nous sommes, toi et moi, des réfugiés.
Il nous faudra courir à travers la nuit et les tournesols,
Fuir les chiens, dormir parmi les bêtes, à même le sol,
Nous devons recueillir l'eau des pluies, attendre dans les
camps,
Provoquer les dragons sur les drapeaux dans les champs.
Les amis ne reviendront pas, tu n'emprunteras plus ce sentier,
Il n'y aura plus de cuisines enfumées ni de travail coutumier.
Il n'y aura plus de lumière dans les pièces délaissées,
Plus de plaines vertes ni d'espaces désertés.
Il y aura un soleil flou derrière la vitre du wagon chaud.
Il y aura une fosse de choléra, recouverte de chaux.
Il y aura des souliers de sang sur des jambes féminines,
Des sentinelles exténuées au bord de l'abîme,
Un postier tué et son sac vide,
Un prêtre pendu sous des rires perfides,
Le silence des cimetières, le bruit des kommandanturs,
Les listes des morts, imprimées sans vérifier l'écriture,
Si longues que l'on n'a pas le temps
De chercher chaque matin son nom là-dedans.

D'où viens-tu, convoi noir, nuée de corbeaux ?

Noir convoi, nuée de corbeaux, d'où viens-tu ?

Nous sommes, aumônier, habitants d'une ville qui n'est plus.

Venus apporter ici la fatigue et la docilité
Dis aux tiens, qu'il n'y a plus personne sur qui tirer.

Notre ville était de pierre et d'acier
Il ne nous reste que nos valises à porter.
Avec dedans des cendres sous les tirs amassées
Maintenant même nos rêves sentent le brûlé.

Dans notre ville les femmes étaient insouciantes et réjouies.
De leurs doigts elles touchaient les frontières de la nuit.
Les sources dans la ville étaient profondes comme des artères.
Nos églises étaient vastes. Nous les avons jetées à terre.

Les pierres tombales témoigneront le mieux de nous,
Peux-tu seulement parler avec nous ?
Donne-nous ton amour, serre nos poignets
On t'a appris, aumônier, à confesser et communier.

Explique-nous pourquoi ont-ils brûlé notre cité
Dis-nous au moins qu'ils ne l'ont pas fait exprès.
Promets au moins qu'on punira les coupables
Dis quelque chose dont personne n'est capable.

D'accord, je vais vous raconter ce que perdre veut dire
Bien évidemment, les responsables doivent s'attendre au pire.
Les innocents aussi devront payer,

Tous, même ceux qui n'ont rien fait.

Comment êtes-vous tombés dans ces flots abjects ?

Il fallait mieux lire les livres des prophètes,

Il aurait fallu éviter les pièges de l'enfer

L'essentiel est de croire dur comme fer.

Vous souvenez-vous des paroles des prophètes sur la patience
et la misère,

Sur les oiseaux tombant sur les villes comme des pierres ?

C'est là qu'on commence véritablement à perdre

Cela finit mal, je ne vais pas vous dépeindre.

Quelle différence entre nous ? Comme entre voyelles et
consonnes,

Tous sont prêts à accepter la mort, à condition que ce ne soit
pas pour eux qu'elle sonne,

Personne jamais n'évitera d'expier

Je le dis toujours aux miens quand je n'ai rien à leur confier.

Je ne sais rien du châtiment qui nous attend.

Je ne sais pas où vous pouvez vivre ni comment.

Je vous parle de notre vie commune.

Si seulement vous pouviez comprendre notre infortune.

Qu'est-ce qu'on ne verrait pas dans ces gares ferroviaires :
Le chant matinal des oiseaux, une éruption solaire,
La rosée noire des rails que le goudron a recouverts.
Les commerçants sont partis les premiers –
Ombres invisibles et silencieuses, fuyards rusés,
Gardiens sur le qui-vive, cadets dans la nuit évadés.

Sont partis les avocats, sont partis les joailliers,
Evitant les barricades ont suivi les banquiers.
Mais qui en voudrait à ces derniers ?
Sont partis les astronomes, et puis les poètes,
Le vent emporte les vieilles gazettes.
Les enfants arborent des croix et des casquettes.

Sont parties les mères, sont parties les fiancées,
Sont partis les écoliers, éduqués et si peu cultivés
(Chagrin familial, goût de miel et de sucré),
Les malfaiteurs sont partis, et aussi les prostituées,
Ces événements tragiques ne sont rien que des faits –
De quoi se souvenir dans les plus sombres journées.

Il n'y a que nous qui sommes restés.
La possibilité d'une guerre comme l'éventualité de la paix
N'est pas une raison de fuir avec la mêlée.
Les chrétiens fervents, les bandits désespérés,
Nous sommes durs à assoupir, pas faciles à réveiller,
Rien ne nous empêchera maintenant de nous entretenir.

Je suis comme toi : la même barbe,
Un hâle identique, une femme peu bavarde,
Des brûlures et des coupures, des rides indiscernables.

Le même ressentiment contre la divine injustice,
Toujours prêt à utiliser le moindre interstice,
A faire preuve du courage, à recourir à la malice.

Vas-y, tue-moi pour ces peines partagées,
Tue pour tout ce qu'on nous a appris dans le passé.
Réveille-moi la nuit de ces lourdes clefs.
Moi aussi, en représailles, je pourrai te tuer
Je me souviendrai de tout ce que tu as de mauvais.
Si je n'y arrive pas, tu sauras y pallier.

Moi non plus, je n'aurai ni doute ni désarroi.
Je payerai mes dettes, je comblerai vos espoirs.
Car la dernière volonté est source de joie.
Où commence ton voyage, où est-ce qu'il s'arrêtera ?
Tu as toujours été parmi eux, tu y resteras.
Dans ces gares, qui ne rencontrerait-on pas ?

Tant que la chaleur enveloppe cette ville,
derrière les sirènes des locomotives, le sifflement des
escadrilles,
derrière les voix des clochards en guenilles,
tant qu'il restera quelqu'un dans ces lieux
que restent ouvertes les gares de banlieue
que les paysannes partagent leur pain en deux
que les chemins soient légers, et les passants chanceux.
De la sagesse pour les heureux. De la joie pour les malheureux.

Une ville frontalière à la veille de Noël.
Tout le monde se rend à l'église, personne ne connaît le missel.
Tous répètent après les prêtres fatigués.
Ils pleurent les suicidés et les trépassés.
La neige est noire comme une tête coupée.
Marie chante avec les orphelins et les veufs éplorés.

L'église nous transforme en enfants éternels :
De quoi avons-nous besoin à part de bonnes nouvelles ?
Chantons les psaumes, combattons Lucifer
Écoutons les hurlements de loup de l'hiver.
Les canons grondent dans la steppe, la maîtresse appelle ses
hôtes
Les bœufs endormis se réveillent derrière les parois chaudes.

Et la mort attend dehors, elle sait où nous chercher
Guette, patiemment, commentant les textes sacrés,
Elle analyse sans joie la parole apostolique,
Trouve que les apôtres prennent des voies trop obliques,
Et notre foi lui semble peu généreuse
Votre passion, dit-elle, n'est pas sérieuse.

Voici avec leurs psautiers les anciens et les sages,
Derrière eux, les colonels avec des cicatrices au visage,
Scribes, aides de camp, fantassins, grenadiers,
Se regroupent, mais se retrouvent esseulés,
Les porte-drapeaux acharnés, les combattants chevronnés,
Attendent devant l'autel comme à l'arrêt du tramway.

Se réjouissent les paysans venus des villages alentour,
Et les citadins épuisés jubilent à leur tour,
Se réjouissent les diacres, les musiciens, les bandouristes,
En bas chantent les myrrhophores, en haut – les choristes.
Les invités se mettent à table pour festoyer.
Les hommes d'état-major, des bataillons disciplinaires ne font
que dénoter.

Qui s'en sortira cet hiver ?
Qui traversera la rivière ?
Qui tombera dans la neige, qui ira sous l'eau,
Nourrir les poissons de sa chair en lambeaux,
Irriguer de son sang les marais salants
Résonner en écho avec les oiseaux dans leurs chants.

Et la mort attend dans le champ, sans rentrer dans la maison,
Un garçonnet s'en approche et lui dit : « Viens,
Viens, je vais te montrer nos garde-mangers et nos biens,
Je ne connais pas la peur ni l'autorité,
Regarde toute cette lumière dans cet espace doré,
Il y en aura assez pour tous les nids et tous les terriers. »

...Ils sont nombreux, radieux et malheureux.
Mais tant qu'elle se tient parmi eux,
Tant qu'elle chante avec eux -
Tous réunis dans la joie comme dans le malheur -
la mort n'existe pas. Ni la tristesse, ni la douleur.
Les feux luisent,
Les animaux s'assoupissent,
Les hivers s'éternisent.

Irène Rozdobudko

Journaliste et femme de lettres à l'œuvre prolifique, très populaire en Ukraine, Irène Rozdobudko est originaire de Donetsk.

Ici et maintenant, est un roman aux accents optimistes qui poussent à ne jamais baisser les bras, entremêle l'Est et l'Ouest de l'Ukraine, la guerre et l'annexion de la Crimée, s'attachant aux destins de plusieurs amies dont l'une se retrouve dans la zone proche de la ligne du front, au contact direct avec les habitants de la région victimes innocentes et coupables à la foi.

Au moment de la parution de ces lignes, une infirmière de 23 ans, Sabina Halytska, a été tuée par balle alors qu'elle s'occupait des habitants d'un village frontalier.

L'extrait est tiré de Ірен Роздобудько, *Тут і тепер*, Нора-Друк, 2016

ICI ET MAINTENANT

- Lamila !

La petite fille a crapahuté dans le salon en lui tendant les mains. C'est fou qu'elle se souvienne d'elle ?!

Car Elmira n'est venue que quelques fois en coup de vent pour se changer et prendre un bain chaud. Elle n'a pas pu voir la petite Valuchka à chaque fois, car Olha s'efforçait de ne pas s'immiscer dans leur idylle familiale.

Elmira a déjà oublié à quoi ressemblent les petits enfants. Comment ils sourient, avec des fossettes sur les joues, de petits fils sur les bras et les jambes, leur regard : d'abord méfiant, ensuite comme s'ils essayaient d'évaluer à quoi s'attendre, puis ils se fendent d'un large sourire qui va droit au cœur, le fait éclore telle une fleur, quelles que soient les pierres qui y traînent.

Comment ils s'expriment.

Comment ils s'efforcent de comprendre et de mettre ensemble ce qu'ils entendent.

Comment ils savent aimer tous ceux qui leurs sourient en réponse. Et en cela ils sont vulnérables face au monde entier et le restent jusqu'à ce que l'expérience ne leur chuchote à l'oreille ses indéniables brutalités.

Mais d'abord il y a l'amour, érigé en absolu. Il est absolu comme le sont les formules mathématiques ou les lois de la physique, comme l'est le système limpide des particules élémentaires. Même Dieu a ses « ratés » dans les relations complexes avec l'humanité : la vieillesse, les maladies, la mort.

Mais l'enfant les ignore. Car il communique avec les anges...

... Dans la ville de N. où elle a mis quatorze heures à se rendre, sans s'arrêter, elle s'est installée dans un petit hôtel, si l'on peut appeler ainsi cette bâtisse décharnée: des interstices dans les portes, le parquet déglingué, pas d'eau chaude.

Il faisait nuit et l'administrateur à la coiffure impressionnante, façon années quatre-vingt, l'a prévenue qu'il n'y avait nul endroit où manger. Du reste, ils avaient tout ce qu'il fallait.

Ils se sont retrouvés dans la chambre d'Elmira pour étaler les victuailles apportées de la maison. Kostiantyn Semenvytsch, le chauffeur et l'infirmier Vadyk se sont jetés de bon cœur sur le poulet rôti qu'Elmira avait eu le temps de préparer. Vadyk a apporté le café, Semenvytsch – la bouilloire électrique. Mais la prise ne fonctionnait pas. Ils ont mangé vite et en silence, car leurs yeux se fermaient déjà et leur corps demandait à se mettre à l'horizontale, n'importe où et n'importe comment. Ils ont décidé d'aller à l'hôpital dès le matin et se sont séparés, les jambes en coton. Elmira a souri aux garçons : « Pas d'alcool. Je vous ai à l'œil ! ».

Elle a dévissé l'ampoule du plafond et s'est approchée de la fenêtre.

La ville plongeait dans l'obscurité totale et grimaçait de ses vitres brisées comme un loup dévoilant ses crocs.

Elle a commencé à claquer des dents et puis tout son corps fut pris de tremblements. Elle n'avait jamais connu un pareil état, quasi animal, irréprensible.

Ce n'était pas la peur.

Elle s'en était déjà débarrassée aux passages des postes de contrôle, lorsqu'elle avait vu les drapeaux, les nôtres : on était donc chez nous. Cette frénésie était le signe qu'elle se trouvait sur le seuil de quelque chose d'inconnu, de nouveau, comme au bord d'un précipice où elle devait sauter.

Et qu'il n'y avait pas de retour en arrière. Dans l'odeur de café, le goût de raisin et de lait au miel, dans les draps de coton blanc, dans le crépitement monotone d'une machine à coudre. Même sur le toit où un jour, il y a très longtemps, elle avait choisi la mort plutôt qu'une vie sans amour. Et aujourd'hui, la voici revenue au même point, sur le même toit, une jambe suspendue dans l'inconnu....

Elle s'est souvent souvenue par la suite de cet état et de ces vibrations, lorsqu'elle pouvait sentir chaque cellule de son corps. Car elles vibraient chacune à sa manière. Elle souriait en se rappelant la façon qu'elle avait trouvée de se calmer.

Elle avait ouvert sa sacoche médicale et goûté à la fiole portant l'inscription « Alcool à 90° ».

Le matin la ville était moins effrayante.

Une ville comme une autre.

Comme toute ville proche de la ligne du front, où les habitants tentent de survivre. Même derrière la clôture de l'école maternelle les petits jouaient en bande. Elle était impressionnée par le nombre de peupliers, bien qu'elle sût qu'elle se rendait dans la région, comme dit la chanson, de « *sveltes peupliers et hauts terrils* ». Elle avait déjà aperçu les terrils sur le chemin. Elle était d'abord étonnée par ces montagnes. Certaines étaient recouvertes d'arbres, elles étaient donc anciennes. De véritables montagnes au milieu de la

steppe... Et c'était beau, exactement comme Andriy lui avait raconté.

Le reste était comme à la télé.

Des bourgades provinciales aux noms soviétiques et au fond soviétique, dans l'aura de la fatalité et de ce dur labeur qui avaient laissé leur empreinte sur les visages. Maintenant on y voyait pas mal de drapeaux ukrainiens.

Il y a encore deux ans ils étaient arrachés, piétinés et brûlés par des citoyens aux râteliers en or ou aux bouches édentés (c'est ce qu'elle remarquait en premier, déformation professionnelle), des bonnes femmes et des bonshommes d'un âge indéfini. Ils avançaient dans les rues en vociférant les noms des « libérateurs », puis enduraient les tirs, sans comprendre qu'il n'y a pas de retour facile et rapide au « passé qui chante ».

Combien en est-il resté ? Un sur deux ? Un sur cinq ? Celui qui fait un doigt d'honneur en douce dans sa poche. Combien ? Et quand cela finira-t-il ?

Elle a été accueillie avec joie par le médecin chef du petit hôpital mal en point. Après avoir examiné ses papiers, il s'est montré étonné : qui aurait cru que l'on penserait aux dents dans une situation pareille ? Mais il acquiesçait, un blessé sur deux a besoin de soins dentaires : « Tout ça, c'est des nerfs ! Les dents lâchent en premier... ».

Il a demandé à ce qu'elle reçoive aussi les locaux. On n'a pas envoyé de dentistes par ici, et les anciens spécialistes sont tous partis. Il lui a alloué un petit bureau, donné un seau et un chiffon et s'est excusé de ne pas pouvoir lui attribuer une aide : elle devrait faire le ménage toute seule.

Quelques jours plus tard, ils ont commencé à se rendre « sur les positions ».

D'abord plus près. Puis, en première ligne.

Tout était nouveau, inconnu. Elle aussi se trouvait différente, nouvelle et tout aussi étrange.

Autrefois, elle ne comprenait pas ce que c'était : se réveiller à cinq heures, avaler quelque chose de brûlant – tout ce qui pouvait être bouilli – café, thé, chicorée, millepertuis, camomille ou des copeaux d'on ne sait quoi, peu importe.

S'habiller en trois minutes.

S'habiller pour ne pas avoir honte, au cas où. « Au cas où » veut dire si d'autres devaient te voir. Disons, à l'arrière de l'hôpital, à la morgue.

Autrefois, ce genre de pensée lui venaient uniquement avant la visite chez le médecin. Alors elle enfilait quelque chose de cher, avec de la dentelle, pour que les infirmières défaillent de jalousie et chuchotent : « C'est La Perla ! »...

Aujourd'hui cette « la perla » devait être pratique et ne pas gêner les mouvements, au cas où il faudrait ramper, courir ou sauter par-dessus les tranchées, mais aussi au cas auquel elle ne voulait pas penser. La dentelle, comme tout ce qui venait de la vie en temps de paix, restait dans la barque dorée du passé, dans les brumes du café.

Maintenant elle comprenait pourquoi Andriy ne partageait jamais ses « souvenirs héroïques ».

Car les premiers tirs, nonobstant l'accord mythique de cessez-le feu, s'étaient avérés pour elle un choc, un fait et un point final tout à la fois.

Il fallait travailler. Mais aussi trouver les bons arguments pour convaincre les jeunes soldats qui avaient toujours peur du fauteuil du dentiste.

Les locaux venaient volontiers se soigner. On leur avait alloué les vendredis. Une queue s'étirait devant le cabinet. Et elle plongeait dans ce dont Andriy avait toujours voulu la préserver : une multitude de cavités au nombre infini de caries. Et elle était contente que la spécificité de son métier rendît impossibles les conversations.

Ce n'est que le samedi qu'elle pouvait se reposer dans sa chambrette, louée non loin de l'hôpital.

Elle s'écroulait sur le lit, après avoir verrouillé la porte.

La propriétaire, Jenia, une femme d'un âge indéfini au visage épuisé, avait dit que le verrou était là pour se protéger de son mari : il « aimait boire... »

Maintenant, plus de mari, mais le verrou était resté.

Elmira était contente de le savoir. Car Jenia l'avait d'abord accueillie avec hostilité : « Sans vous, j'aurais un salaire russe. Et un mari en vie. »

Donc, pas vraiment de « langue commune ».

Mais petit à petit, lorsque Elmira s'était habituée à la ville et s'y promenait en saluant les passants, la plupart du temps, les mêmes visages familiers, elle avait décidé qu'il fallait faire un effort de communication.

Et que le verrou était moins une protection qu'un symbole de désunion, ce qui n'augurait rien de bien. Mais comment communiquer ? Convaincre avec acharnement des choses simples qui auraient dû être enseignées à l'école ? Et si on ne les a pas enseignées, comment faire ?

Elle avait déverrouillé la porte.

Elle avait commencé à sortir dans la cuisine, à apporter du chocolat et à poser innocemment des questions que Jenia ne boudait pas, privée qu'elle était de communication.

- Comment votre mari est-il mort ?
 - Il a défendu la mine.
 - De qui ?
 - Bah, on disait que les bendery allaient descendre des Carpates et prendre nos places ! Quarante wagons ! Alors, il est allé avec les gars défendre la mine ! Dieu merci les militaires avaient distribué des armes.
 - Quels militaires ?
 - Comment ça, quels militaires ? Soviétiques.
 - Et on est venu chez vous depuis les Carpates ?
- Ont-ils pris vos emplois ?
- Bah, non... On a eu le temps d'emporter les équipements !
 - Qui ? Emporter où ?
 - Comment ça, où... Quelque part en Russie.
 - Et c'est ainsi qu'on a protégé vos emplois ?

Jenia fronçait le front :

- Mais non... Comment travailler sans équipements ? Il a fallu aller dans la défense populaire...
- Mais alors, qui a pris vos emplois ?
- Et..., - Jenia la regardait comme une mauvaise élève. - Qui, qui ! C'est quiqui !

Et puis elle répétait son mantra :

- Les bendery !
- Mais vous dites que tout a été acheminé en Russie.

- Ne me fais pas tourner en bourrique ! criait-elle hystériquement. – Vous êtes de Kyiv, vous ne pouvez pas comprendre ! Tout ça, c'est à cause de vous ! Un soulèvement ! Qu'est-ce que ça veut dire, aller contre le pouvoir ? Nous, on travaille comme des damnés, et on ne pense à rien ! Et vous venez chez nous en chars ! Nous mettre à genoux ? Il y a eu cinq chars par ici – on les a arrêtés à grande peine... Des femmes et des enfants se sont couchés pour les empêcher d'avancer.

- Et si vous ne les aviez pas arrêtés, peut-être que les autres chars ne seraient pas venus ici ?

- Comment ça, les autres ? Ils étaient venus nous défendre...

- Parce que vous étiez maltraités ?

- Bah non. Pas facile de nous maltraiter, on sait se défendre nous...

- Bon, buvons le thé, souriait Elmira qui se taisait jusqu'au thé suivant, et démarrait sur le même mini interrogatoire, lequel devenait pour la taciturne Jenia une lourde épreuve intellectuelle.

La « kyivienne » n'insistait jamais, mais elle lui demandait son avis. Et elle parvenait toujours à la décontenancer.

C'était même intéressant : Jenia n'avait jamais eu l'occasion de bavarder avec les gens de la capitale. Elle n'était jamais allée dans aucune capitale. Juste une fois on avait emmené leur classe, les enfants des oudarniks, sur la place Rouge, où elle avait vu un cadavre dans un cercueil, qui était comme vivant.

- Et qui tire maintenant ? avait demandé la kyivienne.

- Mais c'est vous qui tirez... disait Jenia, s'empressant d'ajouter – C'est-à-dire, les nôtres...

- C'est qui « les nôtres » ?

- Mais ceux que vous soignez. La Garde nationale.
- Et pourquoi les obus tombent par ici ? Ils tirent sur eux-mêmes ? Sur notre hôpital ? Sur le magasin où ils achètent les cigarettes et les conserves ? Sur votre immeuble ? Pour quelle raison ? Ici, comme vous dites, ce sont « les nôtres » partout. Ils combattent eux-mêmes ?

- Je l'ai vu de mes propres yeux ! A l'époque. Ils sont accourus dans notre cour et ont tiré sur le quartier !

- Mais vous dites vous-mêmes, « à l'époque » : à l'époque la ville était occupée par les Russes. D'où sont-ils tombés ici, « les nôtres », devant votre immeuble, en plein centre ?

- Mais ils avaient tous des bandeaux jaunes sur l'avant-bras ! Je l'ai vu moi-même !

- Ils ont tiré et puis ?

- Et puis, la riposte est venue. Droit sur les enfants, Jenia avait laissé échapper une larme.

- Et ces « nôtres », que leur est-il arrivé ?

Jenia fronçait le front, avant de répondre :

- Et bah, ils avaient enlevé leurs bandeaux et ont pris leurs jambes à leur cou ! Je les ai vus après tous les cinq dans la ville. Ils buvaient au « Pissenlit ».

- Ah, je comprends, fait Eléonore avec gravité. – Ils ont tiré depuis votre cour, puis ont enlevé leurs bandeaux et sont allés festoyer au café ? Ils devaient fêter un tir réussi...

Jenia ne se départissait pas de son air grave, les yeux levés au ciel dans un effort de réflexion qui l'amenait vers une pensée qu'elle chassait de toutes ses forces.

Mais elle n'en démordait pas :

- Quelques chose comme ça...

Ayant suffisamment entendu parler des « petits garçons crucifiés¹ », des organes prélevés pour être transplantés dans les corps des riches américains et autres horreurs qui se déversaient encore hier de toutes les sources d'information, Elvira laissait un peu de marge et de repos, aussi bien à Jenia qu'à elle-même.

À elle-même, de toutes les bêtises qu'il fallait écouter, à Jenia – de la terrible désorientation qu'elle exprimait de temps à autre à l'aide de jurons bien élaborés.

Il arrivait que Jenia attendît son retour jusque tard dans la nuit, elle dressait la table dans le seul but de bavarder un peu.

Elle chauffait même de l'eau pour qu'Elmira puisse se laver après son « travail ».

La tête appuyée sur son poing, elle attendait d'autres « rébus ».

Par exemple, au sujet de la langue.

Elmira demandait ce qu'on chantait aux grandes fêtes.

- « La montagne haute se dresse... », chantonnait Jenia. Père l'aimait beaucoup. Et puis celle-là : « A qui il est, ce cheval », « Le prunellier en fleur ».² On chantait beaucoup avant d'être complètement ivre. La tante avec l'oncle poussaient aussi « Les soirées de Moscou » à deux voix.

¹ En référence à un reportage fictif de la télévision russe, dans lequel les journalistes recueillaient le pseudo témoignage d'une femme dont le récit hallucinant d'exactions qui auraient été commises par l'armée ukrainienne, est devenu un archétype de la propagande diffusée par les media russes.

² Il s'agit des titres des chansons populaires ukrainiennes.

- On se disputait ?
- Pourquoi ? A cause des chansons ? Bien sûr que non.
- Autrement dit, personne n'interdisait « Les soirées de Moscou » ?
- Mais vous n'êtes pas bien ? Au contraire, maman me disait toujours « parle comme en ville ³».
- Alors, de qui est-on venu vous défendre de l'autre côté de la frontière ? Si vous viviez tous en paix ici et vous parliez « comme en ville » ?
- Mais des fascistes de Kyiv, bien évidemment !
- Et pourquoi les « fascistes » viendraient-ils ici ?
- Comment ça, pourquoi ? Mais pour occuper...
- Occuper quoi ?
- Comment ça quoi ? Mais tout !
- Mais pour quelle raison viendraient-ils occuper, alors que c'était déjà à nous ?
- A qui ça, à nous ? Jenia était décontenancée.
- Bon, qu'est-ce qui est marqué dans ton passeport ? Quel pays de naissance ?
- Comment ça, quel pays ? L'Ukraine.
- Tu es donc née ici ?
- Mais c'est clair ! Je ne suis jamais allée nulle part.
- Et comment appelles-tu les gens qui se jettent sous les chars de leur propre Etat et invitent dans leur patrie l'armée d'un autre pays, en lui ouvrant la porte et en la servant pour les promesses d'un morceau de pain ?
- C'est de moi que tu parles ?? Jenia a crié, vexée.

³ Autrement dit, en russe. L'urbanisation était un des vecteurs de russification, poussant les campagnards ukrainophones à adopter la langue dominante et présentée comme supérieure.

- Non, non, la rassurait Elmira. – C'est une question rhétorique. Alors ?

- Eeee... Des traîtres, qu'est-ce que j'en sais...

La fumée semblait sortir de la tête de Jenia.

Elmira se taisait de nouveau et souriait intérieurement, en imaginant la pauvre Jenia prendre feu et se casser comme un robot d'un dessin animé.

Mais elle prit feu lorsque Elmira eut décidé qu'il était venu le temps des vidéos. Sans commentaires.

Elle sortit son portable dans la cuisine et trouva une vidéo.

Les images des « streams » du Maïdan de février 2014...

La sortie de Mamtchour avec hymne et drapeaux sur les militaires russes armés.⁴

« L'Hiver en feu »⁵...

Elle regardait de nouveau ces images en observant Jenia et se disait que...

Les voilà assises côte à côte - Jenia, avec deux couronnes jaunes (il faudrait penser à les remplacer par des céramiques !) sur les dents de devant, portant à ses « défenseurs » de la gnôle et des cornichons sur les barrages et se couchant sous les chenilles des chars de la Garde nationale, et elle, Elmira, une Tatare de Crimée et kyivienne, qui haïssait profondément tous

⁴ Youliy Mamtchour, colonel de l'Armée de l'Air ukrainienne. En mars 2014, alors que son unité de l'aéroport de Belbec, en Crimée, était bloquée par les hommes armés sans signes distinctifs exigeant son reddition, il a tenté une sortie, sans armes, arborant uniquement le drapeau ukrainien et le drapeau soviétique de l'unité datant de la Seconde Guerre mondiale.

⁵ *Winter on fire* (2015) est un film documentaire d'E. Afineevsky consacré aux événements du Maïdan.

ces « dents de cuivre » ignares, la femme de celui dont ils souhaitaient la mort.

Elles sont assises et visionnent les chroniques.

Et chacune apprécie à sa manière.

Elle se dit : dès que Jenia profère une nouvelle bêtise, elle lui dira tout sans ménagement, tout ce qui est resté hors du cadre de leurs « sincères conversations prophylactiques ». Et – Seigneur et Allah en sont témoins -, elle rapportera à qui de droit !

Et pourquoi avoir pitié d’eux ?

Est-ce qu’ils ont eu pitié de leurs compatriotes qui avaient des idées contraires ? Ils les ont dénoncés sans état d’âme. Ils ont servi les bandits ! Ils ont porté de la gnôle aux envahisseurs déjà passablement enflés d’alcool et de butin facile !

Oh, Jenia, regarde bien l’écran et sache qu’à tes côtés il y a un ennemi qui ne te pardonnera jamais !

Elmira en avait eu le souffle coupé et elle avait serré les poings : à quoi pensait-t-elle ? Est-ce que cette confrontation est indépassable : on n’oublierait pas, on ne pardonnerait pas. D’où était venue cette colère noire ?

Comment la vaincre ? Comment surpasser et continuer et vivre ensemble ?

Dans cette cuisine, devant l’écran où Mamtchour conduisait ses garçons sous les balles ennemies, avec drapeaux et hymne.

Ou un jeune du Maïdan, se cachant derrière un bouclier en bois, disant à sa maman à l’autre bout de fil : « Ma, je t’aime... ».

Oh, dis un seul mot de travers, chère amie ! Mais avant cela, regarde. Ne détourne pas les yeux.

C'est avec ta bénédiction que la guerre est venue sur notre terre !

Et elle ne t'a donné aucun des trente deniers promis...

L'écran s'était éteint.

Elmira avait refermé l'ordinateur.

Non, ne dis rien, amie Jenia ! Cela m'est égal ce que tu as à dire. Nous sommes des deux côtés de la barricade. Je ne te pardonnerai jamais, t'entends, jamais !

Déjà en s'endormant, Elmira avait entendu des pleurs étouffés qui parvenaient de la chambre.

Un hurlement prolongé, étouffé par l'oreiller.

Elle s'était endormie à cet accompagnement.

Elle s'était réveillée aux mêmes sons.

Elle est rentrée seulement deux mois plus tard. Pour aller chercher des médicaments et de nouveaux instruments.

Et puis Semenovytsch, le chauffeur, avait besoin d'être relevé : son cœur avait commencé à lâcher. Vadyk, lui, avait l'intention de se marier. Il fallait donc faire une rotation des cadres.

Elle s'est rendue à la clinique directement de la gare, a fait son rapport et donné ses factures.

Elle a été accueillie en héroïne. On a failli l'étouffer sous les embrassades. Alors qu'elle ne pensait qu'à une chose : est-ce qu'elle n'empestait pas trop, et elle rêvait d'un bain. Bien

évidemment, après avoir serré Chachounia, l'unique chose qu'elle avait désirée tous ces mois.

Il lui avait annoncé par Skype avoir préparé de véritables dolma et un gâteau d'après sa recette.

Elle a pris le taxi depuis la clinique et roulait, serrant dans sa poche le trousseau de clefs, jusqu'à en imprimer l'empreinte dans sa paume.

- De là-bas ? a demandé le chauffeur de taxi en observant ses habits.

Elle a hoché la tête.

- Comment ça va là-bas ?

- Ça va.

Elle s'est tournée vers la fenêtre, absorbant comme une éponge les paysages familiers de la grande ville paisible, déjà livrée à la verdure, qui respirait l'espace et la pureté.

Si seulement elle pouvait emmener Jenia ici, lui montrer les musées, les théâtres, arpenter avec elle le Maïdan pas à pas. Et pas seulement Jenia, mais aussi tous les autres. Malheureux, harcelés, dents de cuivre. Et le petit Yourko de la première ligne, et l'oncle Choura, et Liokha-mer Noire, qui n'ont jamais mis les pieds ici, mais qui se dressent là-bas. Pour cette ville. Et pour tant d'autres, qu'ils n'ont jamais vues.

Seigneur-Dieu-Allah ! Ses pensées seraient-elles toujours là-bas ? Avec chaque pas sur la terre en paix, avec chaque gorgée de café, avec chaque grain de raisin mangé ici ?

Elle a introduit la clef d'une main tremblante.

Elle a de nouveau pensé à « ici » et « là-bas ». Elle a constaté avec étonnement que LÀ-BAS ses problèmes non résolus

s'éloignent et que tout est parfaitement clair : levée à cinq heures, couchée à minuit, les conversations dans la cuisine.

Tout est important, tout est vrai.

Elle a ouvert la porte, comme si elle pénétrait dans l'abîme et a entendu :

- Lamila !

Et, qui l'eut cru, comme elle s'est réjouie de voir l'enfant !

Elle a soulevé le petit corps.

Sachko a bondi et failli les renverser. Il a grandi, est devenu plus viril. Il a néanmoins renflé et meuglé d'une basse inhabituelle, comme un jeune taureau :

- Ma...

Olha est sortie de la cuisine, reprenant doucement la petite :

- Excusez-moi, on est venu faire un peu le ménage... On va partir. Tout est prêt sur la table.

- Mais non, dînons ensemble, a souri Elmira. – Mais d'abord je vais prendre un bain...

Pendant qu'elle se lavait, Andriy est rentré.

Elle a entendu sa voix. Ses pas près de la porte.

Elle s'est souvenue comment elle-même tournait autour, comme une chatte, lorsqu'il était rentré.

Etranges sont tes voies, Seigneur-Dieu-Allah !...

Elle a coupé l'eau, s'est figée. Elle a senti que de l'autre côté, lui aussi s'était immobilisé.

Elle restait sans bouger, dans l'habit des gouttes, captant la respiration derrière la porte, jusqu'à frissonner de froid.

...j'ai enlevé mes habits, comment les remettrai-je ?

J'ai lavé mes petits pieds, comment les salirai-je ?

Mon bien-aimé a tendu sa main à travers l'interstice,

Et mes entrailles s'en sont affolées !...

*Je me suis levée pour ouvrir à mon bien aimé, et de mes mains
gouttait la myrrhe, s'écoulant sur le cadenas de mes doigts...*

*J'ai ouvert la porte à mon bien-aimé, mais il a disparu, il s'en
est allé !*

Mon âme s'envolait quand il parlait...

Je le cherchais, mais je ne l'ai pas trouvé...

Je l'ai appelé, mais il ne m'a pas répondu...

Lubov Yakymtchouk

Née en 1985 dans la région de Louhansk que sa famille a quittée avec le début du conflit, Lubov Yakymtchouk intitule son recueil consacré à l'Est de l'Ukraine *Les Abricots du Donbas*, car « là où s'arrêtent les abricotiers, commence la Russie ».

Passionnée du futurisme ukrainien et de son maître Mykhail Semenko, elle œuvre à la modernisation de la culture ukrainienne.

Les poèmes sont tirés du recueil *Любов Якимчук, Абрикоси Донбасу*, Видавництво Старого Лева, 2015.

Nous nous cachons à deux

La musique teintée de gris
Fleurit sur les arbres ronds
Nous attendons au milieu de la rue
Qu'il arrive, Lui,
Voit les avions
Et ordonne de nous cacher
*Ce n'est pas nous qu'ils viennent bombarder,
Ils ne sont pas là pour nous !*
Mais nous nous cachons
A la place de ces autres
Une cuillère pour maman
Une cuillère pour papa
Comme dans un conte
Manger une kacha
Pour faire passer un cachet amer
Nous courons, les mains entrelacées
Nous crions l'injustice
Nous nous refugions sous la couverture
Juste toi et moi
Rien que nous deux
Et là, vient la révélation

La chenille

Ses doigts sont fins et gelés
Son alliance tombe et
Cogne contre le bitume
Ses doigts tremblent au vent
Tels les feuilles d'automne
Lorsque la chenille rampe à ses pieds
La chenille d'un char
Aux pieds de sa fille

Deux types s'approchent et lui ordonnent
D'ouvrir ses mains comme pour applaudir
Scrutent son passeport une fois, deux fois
Auscultent ses doigts calleux
Décèlent des brûlures, juste des brûlures
Au lieu de l'ampoule à l'index
Qui dénonce la carabine de sniper
Ils prononcent son nom de soldat
A moins que ce ne soit pas le sien
Femme Salope

Ils la déshabillent
Ils la dévisagent
Ils s'allongent
L'outragent
Enragent
Ils sont neuf
(son chiffre préféré)
en tenue bleue
(sa couleur préférée)
en baskets trouées

(ses chaussures préférées)

Neuf

pour une échevelée

Une femme et non une salope

Et la petite fille s'est roulée en boule

Elle regarde sans pleurer

Elle ramasse l'alliance de maman

La met dans sa bouche comme un chien un os

Et regarde la chenille dévorer leur verte ville

19 septembre 2014, Kyiv

Les sourcils

Non-non, je ne mettrai pas de robe noire
De souliers noirs, de foulard noir
Je viendrai te voir toute de blanc vêtue
S'il le faut, avec neuf jupes blanches
L'une par-dessus l'autre
Je m'installerai devant le miroir
(qui sera recouvert d'un drap blanc)
Je craquerai une allumette
Qui se consumera
Et que je mouillerais de ma salive
Pour dessiner des sourcils noirs
Au-dessus de mes sourcils noirs
Ainsi j'aurai deux paires de sourcils
Les miens et les tiens par-dessus
Non-non, je ne mettrai pas de robe noire
Je mettrai des sourcils noirs
Les tiens sur moi

30 septembre 2014, Kyiv

Une prière

Notre père qui êtes aux cieux
Dans la Lune pleine
Et le Soleil vide
Epargnez la vie de mes parents
Dont la maison est sur la ligne du front
Et qu'ils ne veulent pas quitter
Tel un cercueil
Protégez mon mari
Qui est de l'autre côté de cette guerre
Comme de l'autre côté de la rivière
Et vise de sa carabine le cou
Qu'il embrassait autrefois

Je porte sur moi ce gilet par balles
Et je n'arrive pas à m'en débarrasser
Il est comme ma peau
Je porte en moi son enfant
Et je n'arrive pas à le chasser
Il s'est emparé de mon corps
Je porte en moi cette Patrie
Et je n'arrive pas à la vomir
Car comme le sang
Elle coule dans mes veines

Donnez aux affamés notre pain quotidien
Qu'ils cessent de se manger les uns les autres
Donnez notre lumière aux incultes
Que la lumière leur soit faite
Pardonnez-nous nos villes détruites
Bien que nous ne le pardonnions pas à nos ennemis

Et ne nous soumettez pas à la tentation
De détruire ce monde corrompu
Mais délivrez-nous du mal
Soulagez le fardeau de notre Patrie
Piètre gilet pare-balles
Pesant et inutile

Protégez de moi
Mon mari, mes parents
Mon enfant et ma Patrie

Pour Macha, Mariana et Maroussia
4 novembre 2014, Kyiv

Il dit que tout ira bien

Il dit : les bombes ont détruit ton école

Il dit : la nourriture disparaît, l'argent manque

Il dit : l'aide humanitaire dans les camions blancs est notre unique salut

Il dit : l'aide humanitaire vient de voler en éclats

Il n'y a plus d'école

Comment ça, plus d'école ?

Elle est vide, trouée ou il n'en reste plus rien ?

Qu'est devenue ma photo, accrochée au tableau d'honneur ?

Qu'est devenue ma maîtresse, qui faisait la classe ?

Il dit : ta photo ? qui a besoin de ta photo ?

Il dit : ton école a fondu, cet hiver est trop brûlant

Il dit : je n'ai pas vu ta maîtresse et ne me demande pas d'aller voir

Il dit : j'ai vu ta marraine, elle n'est plus de ce monde

Fuyez

Laissez tout tomber et fuyez

Abandonnez la maison, la cave et les confitures d'abricot

Les chrysanthèmes roses dans la véranda

Abattez les chiens, pour leur éviter de souffrir

Abandonnez cette terre, quittez là

Il dit : arrête tes bêtises, tous les jours nous en jetons de la terre sur les cercueils

Il dit : tout ira bien, le salut est proche

Il dit : l'aide humanitaire est déjà en route

2 décembre 2014, Kyiv

Olena Stepova

Originnaire de la région de Louhansk, Olena Stepova commence à écrire lorsque la guerre vient frapper sa région, livrant à travers Facebook et sous pseudonyme des récits empreints de douleur et d'effroi, pleins d'ironie mordante et de courage. Son regard malicieux sur les événements n'est pas sans rappeler l'esprit facétieux de Gogol.

Aujourd'hui, à travers sa page FB et depuis un endroit éloigné de la zone du conflit, elle continue à délivrer, jour après jour, ses messages d'espoir et d'amertume, la main toujours sur le pouls de sa région.

Les extraits proposés sont tirés de Елена Степная (Олена Степова), *Все будет Украина ! Дух і Літера*, 2014

TOUT SERA UKRAINE

Une histoire de miel et de guerre

J'ai un ami qui possède des ruches près d'Anthracite¹. Il a eu la visite de militaires en treillis avec des rubans orange-noir² et tricolores³ sur les manches. Ils ont exigé qu'on leur donne du miel. Les gardiens leur ont répondu – nous ne l'avons pas encore récolté, alors allez vous servir dans les ruches.

Les militaires ont ouvert cinq ruches et ont commencé à retirer les rayons sans prendre de précautions. Les abeilles n'ont pas apprécié. Résultat : les militaires se sont enfuis en courant à travers le champ tout en tirant des rafales de mitraillettes dans l'essaim d'abeilles qui les poursuivait. En entendant les tirs, d'autres militaires, qui ne comprenaient pas ce qui se passait sont accourus depuis le bosquet voisin pour secourir les premiers.

Les abeilles se fichaient royalement de savoir combien de militaires elles devaient piquer. Ceux qu'elles avaient déjà piqués ne voyaient pas vraiment où ils tiraient, aussi, après

¹ Ville de la région de Louhansk.

² Le ruban orange et noir, qui était à l'origine celui de l'ordre impérial de Saint-Georges fondé en 1789, a été restauré par Staline pour l'ordre de la Gloire (1943) et la médaille de la Victoire sur l'Allemagne (1945). Depuis 2005, c'est un instrument de propagande mémorielle russe sur les thèmes de la "Grande guerre patriotique" et de l'"anti-fascisme". Son adoption par les séparatistes du Donbas manifeste leur adhésion à cette mythologie russo-soviétique.

³ Ruban aux trois couleurs blanc bleu rouge du drapeau russe.

avoir renversé encore quelques ruches, ils ont tué et blessé ceux qui étaient accourus pour les sauver.

A la suite de ça, les ruches ont vite été déplacées dans un autre lieu. Aucun des gardiens n'avait été blessé. Voilà, et mon ami a encore précisé que les abeilles, ironie du sort, s'avéraient être de la race « carpatique ». Autrement dit, des « banderistes » de l'Ouest ont conduit une opération antiterroriste⁴ dans le Donbas. On n'a pas retrouvé de cartes de visite de Yaroche⁵, mais les ruches étaient de couleur jaune et bleue⁶. Aussi, si Kiseliou⁷ annonce à la rachatélé la découverte d'une nouvelle arme secrète des praviysectes, on pourra dire que nous nous sommes faits prendre avec nos abeilles bandéristes.

Faisons la cuisine

D'abord les bonnes nouvelles. Ici c'est calme. En comparaison des escarmouches qui duraient des heures

⁴ Opération Anti-Terroriste ou ATO en ukrainien, du nom de l'opération menée par l'armée ukrainienne contre les séparatistes pro-russes dans le Donbas.

⁵ Dmytro Yaroche, leader du mouvement radical Pravy Sektor (Secteur Droit), depuis sa formation en novembre 2013, lors du Maïdan, jusqu'en 2015. Un des nombreux « reportages » présentés aux informations télévisées russes relatait un incident, au cours duquel au printemps 2014 les séparatistes pro-russes mitraillèrent une voiture qui avait foncé sur leur barrage, puis avait brûlé suite à la fusillade, mais dans laquelle les journalistes russes avaient trouvé, intactes, des cartes de visite de Dmytro Yaroche.

⁶ Les couleurs du drapeau ukrainien.

⁷ Dmitri Kiseliou, animateur vedette d'une émission diffusée le dimanche soir sur la première chaîne nationale russe, célèbre pour ses reportages manipulateurs.

entières, et de la situation à Louhansk, chez nous c'est vraiment calme. Pas de tirs à proximité, et quant aux explosions dans le lointain, plus personne n'y fait attention.

Il y a même du monde dans les rues, des bouchons, des mamans avec des poussettes, des hommes la bouteille de bière à la main, des bandes de jeunes (c'est devenu plutôt rare). Et ma gamine, elle, se morfond à la maison. Interdiction d'aller dans la rue. Pas possible d'aller voir ses copines, et puis les copines, il n'y en a plus beaucoup, elles sont toutes parties. Un tir proche, et tout le monde se précipite aux abris. C'est réglé comme en mode automatique. Bref, il ne faut pas s'éloigner de la maison.

Les enfants qui sont habitués à la liberté, aux champs, à la steppe, aux balades dans la campagne et aux voyages, qui adorent respirer le vent frais et faire voler leurs cerfs-volants, ont l'impression d'être prisonniers. Comme se le demandent de manière sarcastique mes collègues de travail et du bureau d'avocats, est-ce qu'ils auront droit à un statut « d'enfants de la guerre », et est-ce qu'on leur donnera une médaille pour avoir repéré un avion qui volait depuis cet Etat qui nous menace sans cesse de son amitié.

Pour s'occuper, notre benjamine a choisi d'apprendre à faire la cuisine. Maintenant c'est le foutoir à la maison. Partout traînent des journaux de recettes, de la farine, on se colle sans arrêt à quelque chose de poisseux et on risque d'être nourri de quelque chose de bizarre, quelque chose de bouillonnant, ou bien de fouetté, ou de brûlé. Quoique la plupart du temps ça sente tout de même bon, et ça change les idées en rentrant du travail. Mais comme elle ne laisse personne s'immiscer dans le processus, ça peut devenir assez dangereux.

J'ai tenté de m'introduire dans la cuisine, et aussitôt ça s'est mis à crier : « Quittez immédiatement la zone ATO! » ... L'humour martial des « enfants de la guerre », c'est du sérieux... Et la petite est terrible... elle peut avoir recours à la torture et à l'arme lourde que constitue un livre de cuisine... on s'assied et on attend de se faire évacuer...

Batman

Le 21 juillet 2014 nous avons reçu la visite de Batman⁸ dans notre ville. Il est arrivé en grande pompe. Directement au centre-ville. C'est l'armée de Batman (à en juger par le drapeau) qui est venue bénéficier d'un « approvisionnement » humanitaire (pour cause de déficit de carburant dans les villes voisines). A l'occasion, ils ont confisqué une dizaine de voitures aux habitants. On ne sait pourquoi sur le site officiel du pouvoir ils écrivent « exproprié », je pense que les journalistes locaux ont abusé de la lecture des œuvres de jeunesse de Marx et Lénine. Exproprier des mineurs, des retraités et des entrepreneurs, des conducteurs de minibus et même deux femmes, en les tirant de derrière leur volant, ça ne colle pas trop avec la doctrine qui consiste à « prendre aux riches pour donner aux pauvres ».

Je vous demande pardon si je n'ai pas tout compris de la bonne manière, vu que je ne suis pas très calée en abréviations militaires. Mais le drapeau rouge et noir avec un cercle et une chauve-souris au milieu, ça nous a plutôt évoqué une impasse...

⁸ Batman, nom de guerre d'Alexandre Bednov (1969-2015), commandant de bataillon séparatiste Batman, ministre de la défense de la LNR – République Populaire de Louhansk.

Si Batman existe vraiment, il serait bon de lui demander d'utiliser son cerveau : au tribunal ce sont des femmes désarmées qui travaillent et leur tirer dessus à coup de tanks et de mitraillettes ce n'est pas très galant. Heureusement, elles sont toutes restées en vie, elles ont juste été très effrayées, ont bloqué les portes avec abnégation, en observant par la fente du portique noir les émissaires des chauves-souris. Mais avant d'attaquer le bâtiment du SBU inoccupé depuis deux mois, ils auraient pu s'enquérir auprès des autorités de la ville, qui leur auraient appris qu'il n'y avait plus personne à l'intérieur.

Un « merci » spécial pour la police. Nous renvoyer vers l'état-major de l'armée du Sud-Est et aux forces d'insurrection de la ville pour adresser notre plainte concernant l'assaut de notre tribunal, voilà bien tout le talent de la police. En ville, c'est la cata. Le pain, terminé ! Le tribunal, terminé ! La nourriture, terminé ! L'eau, terminé ! Les retraites, terminé ! Les distributeurs de billets, terminé ! Les camions de ravitaillement ne viennent plus en ville, tout comme ils ne vont plus à Louhansk. Je pense qu'une catastrophe humanitaire est en gestation dans la région. Je ne vois pas comment on peut appeler ça une opération anti-terroriste, alors que c'est une guerre.

De nouveau il y a eu des échanges de tirs depuis deux terrils, alors qu'il n'y a ni garde nationale, ni armée ukrainienne dans la ville. La frontière continue de mener sa vie à elle : il y en a qui arrivent (en général en voiture ou en 4x4), il y en a qui partent (en général en arrosant les champs et les routes de sang et en les parsemant de quelque chose de lourd et de gros), il y en a qui tirent sur d'autres. Et les ténèbres, on dirait, se déplacent vers Goukovo, où elles se reposent, mangent, dépensent leurs roubles russes gagnés sur le champ de bataille,

passent un peu de temps en famille, et ici, reviennent pour tirer, tuer, piller et combattre. Auparavant on avait peur des invasions mongoles, maintenant ce sont les russes. Le monde est décidément sens dessus dessous.

Une histoire d'oie américaine

Des parents m'ont appelée alors que j'étais dans le potager. Vu qu'en ce moment je n'ai pas du tout de travail, j'ai plus de temps à passer au soleil, au grand air, sous les abricotiers et les pommiers, surtout que dans l'attente d'un hiver qui s'annonce rude à tous points de vue, nous pensons à la victoire, à la paix, et nous faisons des provisions pendant les heures de calme. La mode, désormais, c'est de se remettre à tirer dans la soirée.

Ces parents habitent à côté de Moscou. Ayant dit ça j'ai tout dit et on pourrait en rester là. D'autant que mes nerfs arrivent à supporter à peu près tout, hormis ces conversations avec ma chère (et elle reste, malgré tout, chère) tante... C'est la sœur de maman et depuis qu'elle s'est mariée autour de la trentaine, elle vit dans la banlieue de Moscou. Elle est née en Ukraine et possède des racines tant dans le Donbas que dans la région de Poltava. Il fut même un temps où elle connaissait des dizaines de façons de broder au point de croix. C'est une ancienne mineuse de fond (elle a travaillé dans une mine au roulage des wagons, aux approvisionnements, à la sélection du minerai de charbon et elle a eu les jambes abîmées par son travail à la mine). Tante Valia est foncièrement bonne, d'un certain âge déjà, et elle prie pour nous depuis là-bas, mais... Et ce « mais » est un trait de ponctuation dans nos échanges. Au bout du fil, ce

sont de nouveau des sanglots, avec toujours le même refrain – « ils ont tué tout le monde, dépêchez-vous de vous réfugier chez nous, je prie sans arrêt pour vous, afin que la Russie vous récupère au plus vite ».

Je l'arrête...

- Tante Valia, tout va bien ici. Oui c'est la guerre, oui, il y a des tirs, mais ils n'ont tué personne. Je suis à la maison, maman va bien, les enfants aussi. Nous vivons en Ukraine, nous ne voulons pas aller en Russie.

J'essaie de changer de sujet en basculant sur la récolte des champignons, les problèmes de santé et la question de savoir si le neveu va se marier ou pas. Autrement dit j'essaie de nous éloigner autant que possible de la politique, telle qu'elle se conçoit là-bas :

- Lena, mais il y a des fascistes là-bas, ils tuent tout le monde. Tenez-bon, nous allons bientôt vous sauver...

- Nous n'avons pas de fascistes, ce sont des soldats russes qui nous tuent, ils tirent depuis la Russie, vous feriez mieux de calmer Poutine.

- Non, chez vous il y a des mercenaires américains, des fascistes, qui sont venus pour vous tuer. Et nos soldats sont là pour vous sauver.

- Tante Valia, ce sont des mensonges, nous n'avons pas d'Américains ici.

- Non, vous ne les voyez pas, mais vous avez des fascistes et des Américains qui vous envahissent...

C'est alors que des oies se sont immiscées dans la conversation. Je me suis approchée de l'enclos, et elles ont aussitôt donné l'alerte : soit tu nous donnes de l'herbe, soit du

dégages de notre territoire. La tante a semble-t-il entendu une sorte de hurlement sauvage à travers son combiné.

- Qu'est-ce que c'est, les Américains ? Léna, va-t-en, cache-toi, ils vont te tuer, - retentit un cri terrible avec des larmes hystériques à l'autre bout de la ligne.

Je m'efforce de ne pas éclater de rire et de lui crier :

- Stop, stop, tante Valia, c'est juste une oie. Une oie qui crie !

Je pensais que rien ne pouvait me faire plier, mais la poussée d'hystérie à l'autre bout du fil : « Quelle oie ?!! Une oie américaine ?!!!! » a fait, comme on dit, ma journée. En essuyant mes larmes et en contenant mon rire, je me suis réfugiée à l'arrière de la maison, ai donné le téléphone à maman, et suis partie exploser de rire en écoutant leur querelle : « Qu'est-ce que tu as à crier ? Quels organes, découper qui ça pour les organes, l'oie, non, je ne vais pas la découper, ça attendra l'automne, quel rapport avec nos organes, vous n'avez donc rien à manger là-bas en Russie, pour vous intéresser comme ça à nos organes⁹, puisque je te dis, que je n'ai pas l'intention de la découper cette oie, pour l'instant » ...

Histoire de la bouillie dans les têtes de nos amis

Au tout de début de l'Armageddon-LNR, j'ai étudié l'opinion de ceux, mécontents, qui couraient en rouspétant et en criant

⁹ Allusion au fait que l'une des histoires véhiculées par la propagande anti-ukrainienne prétendait que les bataillons ukrainiens, ainsi que les mercenaires américains, venaient tuer les habitants du Donbas pour leur prélever leurs organes et les revendre à l'étranger.

« la Russie va nous sauver » pour se rendre au referendum. Mais voilà, ça ne me suffit pas. Je veux mesurer toute la profondeur de leur stupidité et de la grisaille de leur intellect: comment est-ce qu'un mineur qui jouit d'une bonne retraite et d'un bon salaire peut avoir envie de se retrouver en Russie avec ses mines fermées, pourquoi est-ce qu'une femme de cinquante ans, qui a pourtant l'air encore pas mal du tout, veut MOURIR en Russie, alors que moi, avec ma petite quarantaine, je veux VIVRE en Ukraine ; pourquoi est-ce que ceux qui ont volé plus que quiconque pendant qu'ils étaient au pouvoir, se déchaînent maintenant contre ce même pouvoir ; pourquoi est-ce qu'ici, dans le Donbas, beaucoup de ceux qui étaient contre Yanoukovytch, lorsque le Maïdan a débuté, se sont soudain déclarés ses supporters les plus fervents et les régionalistes¹⁰ les plus exemplaires ; pourquoi nos villages, qui parlent ukrainien, sont tout d'un coup devenus antibanderistes.

J'ai eu vraiment envie de creuser cet abcès qui a poussé sur le corps de ma terre, d'en dévoiler les causes et les conséquences. L'absurdité des évènements, et aussi de ce que racontaient les gens, abreuvés de la propagande des feuilles de chou régionalistes locales et de la rashatéle, m'ont littéralement subjuguée : ils ont voté sans lire ni chercher à comprendre, chacun avec son idée dans la tête, ils ont voté « contre le Maïdan » et « contre les *banders* », ou bien pour ne pas parler ukrainien et pour avoir une retraite plus élevée, pour vivre en Russie, pour qu'il n'y ait pas de gays¹¹...

¹⁰ Du Parti des Régions, parti qui était dirigé par l'ancien président Yanoukovytch et était majoritaire dans l'Est de l'Ukraine.

¹¹ Ici on retrouve une courte énumération des mythes véhiculés par la propagande anti-ukrainienne.

A cause du blocus de l'information, de l'absence d'une politique d'information au niveau régional et aussi du pouvoir anti-ukrainien en place, on a bourré le mou à la population, qui a même été jusqu'à voter pour une « nouvelle république ukrainienne dans le giron de la Russie ». Pour faire court, appelons-ça une capitulation complète du cerveau. Puis j'ai éprouvé un désir de nouvelles sensations politico-masochistes. Visiblement, l'adrénaline des bombardements ne me suffit plus, alors je me suis entichée de l'étude de l'opinion – alors comment ça va aujourd'hui au Louganda¹², est-ce que tout est conforme aux attentes des, disons, gourmets politiques du lieu ?

J'ai décidé de faire une expérience. Genre de décision, qui, comme les autres bêtises qui se manifestent dans la petite tête des femmes de manière impromptue, ne sont pas vraiment filtrées par le cerveau. Je suis dans une navette. Ce n'est pas mon itinéraire habituel, car je vais rarement de ce côté-ci, et les gens dans le bus me sont plutôt peu familiers.

Les bonnes femmes commentent avec animation le chaos qui a surgi dans notre monde : les tirs, les potagers fouillés par les insurgés sans l'autorisation de leurs propriétaires, les barrières découpées dans les cimetières pour la ferraille, les champs et les routes minés, le déficit de produits alimentaires, de pain, de cigarettes, le bétail embarqué par nos voisins de l'étranger si aimants et attentionnés et autres bienfaits du LNRisme, y compris la pénurie d'essence et l'augmentation du prix des tickets de transport.

¹² Terme péjoratif pour désigner la LNR, République Populaire de Louhansk, comparée à une république bananière.

Les bonshommes se taisent. Le chauffeur énervé s'exclame qu'il a gentiment demandé « qu'on lui apporte un drap blanc pour étendre sur la voiture, parce qu'il n'a pas l'intention d'en apporter un de chez lui, mais puisque qu'il n'y en a pas, adienne que pourra, ils n'ont qu'à tirer, et si vous ne voulez pas que l'on vous tire dessus, alors vous n'avez qu'à battre des bras et agiter vos sous-vêtements, moi j'en ai par-dessus la tête ».

Bref, ils sont tous chargés à bloc, comme des obus de mortier à Vasetsky¹³. C'est alors que mon organisme, ayant au préalable désactivé mon cerveau et mon intuition, émet, avec un regard absolument radieux et d'une voix triomphale :

- Ce n'est pas grave, camarades, au moins nous n'avons pas les *banders*, nous sommes indépendants de l'Ukraine fasciste, nous tiendrons le coup, nous donnerons, pour ainsi dire, pour le bien de notre mère-Rassie la dernière de nos vaches, nous confierons nos maris aux troupes d'insurrection, mais au moins, elle est là la liberté, l'indépendance, la vie dans notre jeune et bienaimée république, du nom de LNR...

Tous se sont retournés vers moi. Avec un temps de retard, ma cochonnerie de raison a rebranché mon cerveau, mon honneur, ma conscience, mon intuition alors que mon organisme, ricanant avec une joie mauvaise, se gorge d'adrénaline, me fouettant le sang.

Un jeune homme assis dans le coin me regarde d'une telle façon, qu'on dirait qu'il vient de m'administrer une sentence de condamnation à mort. Mais je n'ai nulle part où me retrancher.

¹³ Village russe de la région de Rostov, derrière la frontière ukrainienne, d'où proviendraient les tirs de roquettes.

Je raconte d'un air ravi les avantages de la vie en dehors de l'Ukraine : les retraites – terminé ! Les mines – terminé ! La nourriture – terminé ! L'électricité, le gaz – terminé ! Par contre, beaucoup de militaires inconnus qui mitraillent amicalement et une poutinisation totale.

Dans l'espoir de trouver du secours, d'un air suppliant même, je regarde dans les yeux du jeune homme qui, grâce à Dieu, m'observe déjà les yeux plissés, comme s'il m'étudiait et souriait de la commissure des lèvres. Seigneur, merci pour ces gens qui comprennent l'humour noir et la plaisanterie, qui savent se contrôler, bref, qui ont de l'éducation. Alors que tous les autres hurlent. Je ne vais pas vous traduire les cris et le bruit. Ici les gens sont nerveux, ils vous expédient chez Poutine, comme ils cracheraient par terre. Je vous expose les conclusions de mon enquête :

1. Il y a bien eu referendum, mais en faveur de l'Ukraine, seulement sans Tourtchinov et Youlka¹⁴. C'est pour ça qu'ont voté ceux qui voyageaient dans notre véhicule à roues et à moteur.

2. Personne n'a l'intention de rejoindre cette satanée Russie, quant à ceux qui en avaient l'intention on leur a tiré dessus, pour qu'ils y crèvent une bonne fois pour toutes.

3. Alors qu'ils ont voté au referendum, donc en faveur de l'Ukraine, ce vendu de Bolotov¹⁵, espion du Pravy Sektor, a planté tout le monde et créé sa LNR, dans laquelle personne ne veut vivre et bien sûr, personne n'a voté pour cette saloperie.

¹⁴ Olexandre Tourtchynov était le président par interim suite à la fuite du président Yanoukovytch. Youlka est le surnom de Youlia Tymochenko, ancienne première ministre d'Ukraine au discours populiste.

¹⁵ Premier dirigeant de la République Populaire de Louhansk (LNR).

C'est alors que Bolotov a appelé les Américains, pour qu'ils nous envahissent et nous livrent de force à la LNR. Et la Russie (ici les opinions divergent, allant jusqu'à recourir à l'emploi de gros mots) selon une version – nous protège des Américains, selon une autre – de Bolotov et du Pravy Sektor, selon une troisième, ne fait que tout piller, tant qu'il n'y a plus d'autorité à la frontière (les cosaques, qui volent le bétail, sont de Russie, ça tu ne peux pas ne pas le voir).

On m'a traitée de séparatiste et c'est tout juste si on ne m'a pas emmenée chez Kolomoïsky¹⁶. Ce qui m'a sans doute sauvée, c'est que Privat n'est pas présente dans notre ville et aussi que le jeune homme a dit pour les calmer :

- Nous vérifierons plus tard avec les listes qui a voté pour quoi, et alors nous verrons bien qui est séparatiste, qui est pour la LNR, et qui est pour la Russie.

Trois personnes sont allées jusqu'à notre point de destination. Les autres, pour une raison ou pour une autre, sont sortis avant leur arrêt.

P.S. Mieux vaut ne pas répéter cette expérience dans les conditions du Donbas.

¹⁶ Ihor Kolomoïsky, oligarque de Dnipro, dont il est provisoirement devenu le gouverneur, ayant financé des bataillons de volontaires au printemps 2014 et supposé bailleur de fonds du Pravy Sektor. Il était aussi le fondateur et principal actionnaire de la banque Privat, nationalisée par l'État ukrainien en 2016.

Ma Muse

Elle m'a rendu visite pendant cette période trouble, incompréhensible pour beaucoup, de l'ATO et de la LNR. Je crains que ces abréviations bizarres et effrayantes ne me hantent encore longtemps dans mes cauchemars nocturnes mais, comme on dit, c'est un mal pour un bien. C'est pourquoi ma Muse est la seule chose pour laquelle je pourrais être reconnaissante aux mortiers russes et aux ténèbres de la LNR.

En fait elle n'est pas vraiment venue me voir, elle s'est incrustée, visiblement projetée du haut des nuages par l'onde de choc de l'explosion. Elle était assise sous un buisson de lys jaunes, tremblante de peur à chaque nouvelle explosion. Ma Muse était un peu chiffonnée, avec ses petites ailes roussies par la poudre, mais avec son petit nez fièrement dressé et ses lèvres tremblantes d'incompréhension. Bien sûr, ce n'est pas une Muse guerrière, elle est paisible et lyrique, avec une couronne d'épis de blé sur la tête, et puis soudain... la voici dans sa robe, sans casque ni gilet pare-balles.

Et elle et moi, nous étions effrayées toutes les deux. Nous nous sommes regardées et avons décidé d'avoir peur ensemble. Nous sommes restées assises en boudant et nous avons peur. Autour sévissait le monde russe, le printemps russe refroidissait l'âme et les nerfs, Mordor¹⁷ faisait valoir ses droits, envoyant sur notre terre son armée des ténèbres, et il y

¹⁷ Les Ukrainiens, depuis l'agression, appellent la Russie « Mordor ». Le « monde russe », le « printemps russe » sont des expressions employées par les idéologues russes pour justifier leur intervention en Ukraine, censée soi-disant protéger les populations russophones sur le territoire ukrainien.

avait des explosions, du bruit, quelque chose se détachait, ou même se glissait furtivement, agitait bruyamment des drapeaux tricolores, bref, nous abîmait la vie et les nerfs pour de bon.

Elle m'a regardée et s'est approchée. Dans la cave c'était humide et il y avait une toile d'araignée, c'était sinistre.

- Oui, nous n'avions pas vraiment prévu de recevoir des invités dans la cave, lui ai-je dit, embarrassée, - je ferai le ménage demain.

- Je vais vous aider, je peux? - a-t-elle demandé timidement.

- Ça marche! - l'ai-je assurée, et je lui ai mis un plaid sur les épaules.

Tous les jours nous avons peur de perdre quelque chose à soi, nous ne nous faisons pas particulièrement de confidences, nous avons juste peur des explosions, de la stupidité humaine et de la haine. Nous restions simplement assis dans la cave pendant les tirs et nous emmitouillions dans les plaids: moi, Muse, les enfants, les chiens, les chats et même un écureuil des sables dans sa cage.

Ensuite il est apparu que nous avons peur, finalement, des mêmes choses: perdre nos chères steppes, notre maison, les lys jaunes et les capucines bleues, les champs dorés sous le ciel pur, paisible et bleu, la chaude mer bleue et les sables jaunes avec leurs coquillages, l'amour, le rire des enfants... Nous nous sommes découvert tellement de points communs, le même caractère, les mêmes expressions du visage, les mêmes sarcasmes.

Ensuite nous avons commencé à parler, discuter, réfléchir comment nous sortir de cette stupide situation de l'occupation

de notre terre, puis nous avons commencé à chanter pendant les bombardements, puis à en rire, et puis elle a dit :

- Tu te rends compte, quelque part là-bas, les gens ont peur comme nous, ils ne comprennent pas non plus ce qui se passe ici, peut-être bien qu'ils sont tout aussi effrayés, esseulés, et peut-être que si nous arrivions à nous parler, tous ensemble, autour d'un thé avec du miel et de la confiture, alors ça irait mieux pour tout le monde.

Je n'ai pas beaucoup d'expérience des pourparlers, mais avoir peur collectivement, ça me convenait. Et nous avons commencé à écrire des lettres, à parler de nous, des lys, du village, en pleurant de peur, furieuses contre ceux qui avaient amené ici cette folie, à montrer que ce n'est pas à la langue que l'on reconnaît un patriote, ni même aux couronnes de fleurs, il en faut plus que ça.

Au début, c'était comme un tout petit rayon de lumière à travers les ténèbres, mais peu à peu se sont ajoutés d'autres petits rayons, dont la lumière allait croissante, était plus vive et puis voilà, Mordor s'est mué en un petit Mordoret, les mortiers et les missiles sont devenus des petits mortiers et des petits missiles, le crépuscule commençait à suffoquer et à se désagréger. Et ainsi nous avons décrit jusqu'au bout notre sentiment que nous, ici dans notre cave, dans le Donbas, c'est NOUS, et que NOUS, c'est l'UKRAINE ! Immense, pure, brillante, et nous sommes nombreux, oui, nous sommes effrayés, mais nous agissons, travaillons, pardonnons, nous trompons, nous repentons, prions, AIMONS ! Et cette lumière m'a envahie, réchauffée et apaisée, elle me disait nettement : TOUT SERA UKRAINE !

C'est comme ça que nous sommes devenues écrivaines ! Voilà ! Ne nous jugez pas trop sévèrement, ma Muse et moi,

nous ne sommes pas encore des personnalités publiques, nous n'en sommes qu'à l'apprentissage !

Le pire à la guerre, c'est la guerre

J'ai toujours pensé qu'à la guerre, le plus terrible, ce sont les explosions, les tirs, les combats. En fait, non. Le pire à la guerre, c'est la guerre. Elle possède de nombreuses facettes, acérées comme les bords d'un bloc de granit, qui coupent, vite, parfois sans qu'on s'en rende compte, mais toujours très profondément et très douloureusement. Elle est munie de griffes aiguisées avec lesquelles elle déchire ses victimes.

La guerre peut avoir plusieurs visages, mais elle laisse toujours des cicatrices à l'âme, au cœur, au destin, aux villes, à la terre, aux gens, au pays.

La guerre, ce n'est pas toujours des armes ou des balles. La guerre, ce n'est pas toujours un champ de bataille. Avant de venir faire son nid dans ton pays, elle réfléchit bien à l'avance au choix du lieu, de préférence un quartier prospère, protégé et tranquille, et aussi à l'armée de serviteurs qui devront lui nourrir ses oisillons. Elle enrôle des soldats de la mort, une armée de traîtres, de mouchards, elle distribue des paquets d'indifférence et des médailles de cruauté, tend des mailles de bureaucratie et de petits arrangements pécuniaires. C'est la guerre de l'arrière, et la trahison, et l'indifférence, la stupidité, et même la panique, ça aussi c'est la guerre. Et voilà, la haine et la corruption, le laisser-aller, la trahison, ce sont aussi des facettes de la guerre. Qui, elles aussi, tranchent dans le vif.

A la guerre on se lasse rapidement de la peur. Quoique, on a peur, mais à travers la fatigue. Il y a trop de choses qui font peur ; les explosions, les hurlements des obus, la mort, les blessures, les pertes. On a peur pour ses proches, ses enfants, pour les soldats qui s'infiltrèrent dans notre ville, on redoute que les traîtres et les meurtriers échappent à leurs responsabilités, on a peur des gens que l'on ne connaît pas très bien, quant à ceux que l'on connaît et qui ont montré leur vrai visage, on en a encore plus peur.

A la guerre, même une lueur dans la nuit nous effraie. On comprend qu'il ne s'agit pas d'un coucher de soleil, mais de la guerre qui se réchauffe sur les braises de la maison des voisins. Il y a tellement de peur, que l'on est fatigué de la porter, on avance plein de lassitude à travers la guerre, les épaules courbées et les traits vieillissent et, parfois, on ne comprend même pas d'où nous viennent nos larmes, alors que tout est calme et que personne ne nous tire dessus, et on pleure. C'est l'âme qui pleure, en prenant congé de quelqu'un qu'on ne connaît pas.

La guerre, c'est un voisin qui revient du front sans ses jambes et dont plus personne n'a besoin, mais qui conserve dans son armoire sa tenue de camouflage bardée de rubans aux couleurs d'idées, d'illusions, de stéréotypes inventés par d'autres.

La guerre, c'est un ami, qu'on ne connaît que par l'intermédiaire d'Internet et qu'on n'a jamais vu, mais pour lequel on prie parce qu'on a perdu contact avec lui.

La guerre, ce sont des larmes causées non par une perte, mais par l'espoir et l'amour que te donnent des inconnus qui prient pour toi et pour ta ville.

La guerre, c'est quand c'est important de pouvoir s'approcher en silence de l'écran d'un ordinateur, sachant que notre dernier lien avec le monde, c'est cet Internet qui vacille, et qu'on a peur que ce fil ne se rompe, et c'est important, devant son écran, de sentir des milliers de mains, de doigts, d'yeux, d'âmes et de cœurs brûlants qui nous portent.

La guerre, c'est se mordre non pas les lèvres, mais l'âme, quand il faut passer auprès de soldats qui rient en buvant de la bière, venus nous protéger, ou plus exactement, nettoyer notre terre, ils ne nous feront aucun mal, non, ils ne nous remarqueront même pas, mais il nous semblera que sur nos épaules se dépose cette poussière de mort, qu'ils rapportent des champs.

La guerre, c'est quand ça n'a plus d'importance d'avoir des mains soignées, des cheveux propres, d'être correctement vêtue, d'avoir un emploi, les priorités sont tout autres – avoir de l'eau, de l'électricité, du réseau, avoir chaud, et une cave profonde et solide.

La guerre, c'est quand celui que tu prenais pour un égoïste indépendant et indifférent se révèle être un frère, proche et attentionné, qui lâche tout pour te cacher parce que ton prochain, celui avec lequel tu partageais ton dernier bout de pain, t'a livrée aux autorités.

La guerre, c'est quand une jeune mère avec son petit âgé de dix-huit mois ne sort pas de la zone de guerre uniquement parce qu'elle est le seul agent de liaison dans la région.

La guerre, c'est quand ton ami te dit « je pars me battre pour notre liberté », mais que tu le retrouves dans le camp de ceux luttant pour ton asservissement.

La guerre, c'est regarder vers l'horizon en sachant que là-bas, à un point de contrôle dans la steppe, ceux qui venaient te sauver ont mordu la poussière, tu leur tends la main, comme si tu les regardais et pouvais les toucher, mais ton regard se heurte à la lueur d'un incendie, là-bas, où pouvaient se trouver des gens que tu ne connais pas mais qui te sont pourtant proches et que tu ne verras jamais.

Lorsque la guerre commence, elle frappe partout, porte ses coups dans la région de l'âme, du cœur, de ta maison, de la terre. Même les champs de marguerites, c'est la guerre. Et les champs de blé, c'est aussi la guerre. Et la steppe...

Le plus terrible à la guerre, c'est la steppe et le silence.

Lorsque les combats s'arrêtent, pendant longtemps encore arrivent de la steppe les cris horribles de ceux qui sont mortellement blessés, sans cesse interrompus par des coups de feu isolés ou des rafales de mitraillettes.

Tu ne sais pas qui crie, un des tiens ou un des leurs. Pour toi, il s'agit de gens qui crient en disant adieu à la vie, laissant derrière eux une mémoire, c'est l'écho d'un coup de feu venu interrompre ce cri qui te casse les genoux, et bien que tu sois loin, tu t'effondres sur le sol, te bouches les oreilles, étouffant ton propre cri, pour ne pas effrayer les enfants.

Et quand s'arrêtent les combats, le silence tant espéré n'intervient pas, car les steppes se mettent à résonner d'appels. Sous l'immense lune qui se lève, dans le chant des grillons qui te berce, dans la poussière et la fumée qui retombent, scintillant dans la steppe, comme des étoiles, sonnent les téléphones. Ce sont les vivants qui s'efforcent d'appeler les morts.

La guerre est envahissante. Terriblement envahissante. Et plus terrible que la guerre il n'y a que la guerre. Souvenez-vous en.

J'ai toujours redouté d'écrire sur la guerre. Dès que tu prononces le mot « guerre », « on nous a bombardés », immédiatement ce sont des attaques sauvages de la part de citoyens russes : « tu es bidon¹⁸ », « une invention pour que tout le monde croit que la Russie est un agresseur », « tu es un héros imaginaire ».

Et c'est encore plus terrifiant et douloureux pour tes enfants, qui ne remarquent pas ceux qui t'envoient leurs lance-roquettes, pour la marraine de ta fille et ses enfants, pour tes voisins, pour ta ville, pour le monde...

En fin de compte nous, qui voyons la guerre, pleurons de terreur, nous cachons dans les caves, nous n'existons plus depuis longtemps pour ceux qui soutiennent leur tsar, qui a décidé de nous rayer de la surface de la terre. Aux yeux des Russes nous sommes des fakes ?!

En résulte que tout un pays bidon se défend depuis déjà six mois d'une menace véritable, qui s'appelle la Russie, enchaîne les enterrements, démine ses champs, sanglote sur ses villes détruites ?

¹⁸ Le mot utilisé est « fake », qui veut dire « faux » en anglais.

Cette nuit (le 17 août) j'ai été appelée (et pas que moi) par des parents de Russie en larmes à qui leur télévision impartiale, qui a le goût des détails sanglants, avait raconté que notre ville n'existait plus, ni moi non plus. Nous avons été, selon l'honnête avis des journalistes, mitraillés par des envahisseurs afro-américains se déplaçant en avions fantômes. Ce pays qui me considère comme bidon crée des informations bidon au sujet de mon anéantissement, après avoir installé à la lisière de ma ville des lance-roquettes qui sont rien moins que bidon.

Nous avons attendu toute la nuit qu'on nous tire dessus. Puisque la Russie avait dit « ils ont été tués », ça ne leur aurait désormais plus rien coûté de nous tuer pour de bon.

Je ne suis pas bidon, et mes enfants ne sont pas bidon. Et nous survivrons pour témoigner contre ceux qui organisent cette folie. Nous survivrons, parce que nous sommes plus forts que les Russes. Seul un peuple absolument veule et servile peut ne pas se faire sa propre idée, croire que de paisibles insurgés achètent les tanks et les lance-roquettes qui déchirent ma terre dans un paisible « Epicentre¹⁹ ». (...)

J'ai beaucoup aimé le commentaire d'un des habitants de l'Etat ami : « Je ne comprends pas ces hystéries venues des steppes, je ne comprends pas ce qu'elle raconte, son style est éclatant et haut en couleurs, elle écrit avec beaucoup de talents, sur un ton joyeux, mais qu'est-ce que la guerre a à voir là-dedans ? »

Pour eux, les Russes, ici il n'y a pas de guerre, pas de soldats, pas de tanks. Comme c'est étonnant : ils ont réussi à

¹⁹ Epicentre est une chaîne de magasins de bricolage, concurrent de Leroy Merlin en Ukraine.

faire abstraction non seulement de moi, de ma ville, mais aussi de leurs propres citoyens, qui meurent pour les idées absurdes de leur tsar et les règles stupides que quelqu'un leur a imposées.

Je ne sais pas comment ça s'est fait qu'il m'est plus facile d'écrire sur la guerre non avec les faits (« tel jour, à tel endroit... »), mais avec les images, les sentiments, les faisant passer à travers mon âme, parfois en riant des bêtises des autres et les miennes propres, parfois en criant de douleur, bien que cette dernière, peut-être, ne me touche pas personnellement.

Peut-être il y va de ma perception personnelle de la guerre.

J'essaie inlassablement de comprendre pourquoi tout cela est arrivé à moi, à ma région, au Donbas, d'analyser afin d'arrêter, de comprendre les erreurs et les causes, afin de justifier ou d'accuser.

Cela me faisait mal que les Russes me traite de *fake* et nient leur agression, alors que quelque part en Ukraine, quelqu'un de proche d'esprit et de sang, sans connaître la situation du Donbas, me considère moi et tous les habitants de ma ville coupables de cette guerre et même voit en nous des séparatistes. C'est pourquoi j'ai commencé à raconter notre vie ici, simple et compliqué, drôle et bête.

J'ai vu, j'ai senti, j'ai passé à travers moi mille et une histoires des gens qui ont vécu ou même provoqué la guerre, pour comprendre l'origine de la maladie et créer un vaccin.

Un de mes amis m'a écrit que j'étais comme un médecin qui étudie et autopsie le corps de la guerre, la LNR, le référendum, les combattants. Parfois c'était bien mon sentiment, mais je me sentais aussi comme un archéologue qui essaye de trouver

l'origine du mal. J'ignore si je menais les fouilles à l'intérieur de moi, dans les événements, d'autres destins, mais je n'ai jamais écrit et je n'écris que des choses qui ont passé à travers moi, comme une douleur, comme une information, comme une baïonnette.

Chacun de nous a sa propre perception de la guerre. Il ne pourrait en être autrement. Moi aussi au début je ne percevais pas l'essentiel et j'écrivais « ATO ». Mais le terrorisme, c'est quand un petit groupe de personnes se saisit de quelque chose ou le fait exploser, et non quand une armée étrangère, ayant envoyé ici ses reconSTRUCTEURS, s'appuyant sur les voleurs et les traîtres à l'intérieur du pays, fournit des mercenaires en argent et en armes et mène une guerre non déclarée.

Il y a plusieurs formes de guerre. Ce sont aussi bien des soldats de métier, que des mercenaires venus d'autres pays. Ce sont aussi des insurgés locaux, masqués, et tes voisins, maudissant l'Ukraine, tout en exigeant ses retraites et ses subventions ; ce sont les pilleurs qui se vantent de l'or qu'ils ont dérobé ; ce sont les gens qui se donnent du courage, ne sachant pas se battre, mais tellement fatigués d'avoir peur, qu'ils préfèrent se moquer de leurs propres terreurs. C'est pourquoi mes histoires sont si différentes : drôles, parce que nous nous moquons de nous-mêmes, de nos peurs, de la bêtise des autres ; elles sont tristes, car notre tristesse est sincère ; terrifiantes, parce qu'ici il y a la douleur et la mort.

Kateryna Babkina

Originnaire de l'Ouest de l'Ukraine, où elle a vu le jour en 1985, Kateryna Babkina crée en vers et en prose, écrit pour la presse et pour le théâtre, pour adultes et pour enfants, tourne des films et fait des traductions, quand elle ne se lance pas dans le défi de *bookchallenge* consistant à lire 200 livres en une année.

Les poèmes sont tirés du recueil Катерина Бабкіна, *Заговорено на любов*, КСД, 2017

...

Couche-toi et dors, je t'en prie, dors.
Comme s'il n'y avait pas de guerre, encore,
Comme si au fond, au-dessus, d'eau tout était rempli,
Comme si personne jamais n'était parti.

Couche-toi et dors, je t'en prie, oublie
De l'été l'ébauche dans le soleil qui luit.
Ferme les yeux, comme si tout était fini,
Ecoute comment l'aubépine rougit,
Comment mûrit l'églantier, l'épine noire bruit,
Comment tombe dans l'herbe le millepertuis.

Comme si tu étais un champignon précieux dans la
terre humide,
Couche-toi et ne pense à rien, fais le vide,
Comme si tu étais une brume sur l'onde nocturne d'un
étang,
Comme si tu tenais quelqu'un par la main, à l'instant.
Couche-toi et dors, au-dessus de toi le rideau céleste se
fermera.
Tout ce que tu crois, sois en sûr, arrivera.

Dans la tête de la fille, des éclats dorés.
Sur les poignets – des clochettes, dans le ventre – des papillons,
Dans la cour – des fleurs, grandes et mordorées
Dans ses rêves chaque nuit les combats s'en vont
Et lorsque s'éloigne l'écho des tirs et des cris,
Tout le monde revient, tout le monde est en vie.
Derrière la fenêtre de la fille, un magasin anéanti,
La brume matinale, l'aube qui luit
Sur les balançoires arrachées et les parkings détruits.
Elle a dans sa poche les clefs des voisins et amis,
Et les petites pièces qui sonnent en pluie
Lorsqu'elle descend dans la cave pour la nuit.
Qu'est-ce qui la retient – les chaînettes et les nœuds,
Les photographies où ses parents ne sont pas encore vieux,
Les racines de la mémoire, la peau chaude du passé,
Et les colombes comme les anges qui arrivent de temps en
temps.
Elle est protégée par les choses qu'elle protège précieusement
Tout ce en quoi elle croit désespérément.

Oleksiy Tchoupa

Né en 1986 dans les environs de Donetsk, poète et écrivain, Oleksiy Tchoupa est aussi créateur du slam du Donbas, région qu'il a quittée en 2014 mais dont il reste profondément imprégné.

L'extrait est tiré de l'Anthologie des écrivains ukrainiens du Donbas : *Порода*, Антологія українських письменників Донбасу, упорядкування В. Білявського і М. Григорова, Легенда, 2017, p. 332-336.

LES ROUTES DE SAINT JACOB

Je suis revenu au bout d'un an environ. Dans la ville le désordre régnait, comme c'est en général le cas dans les lieux qu'on a dû abandonner de manière impromptue, en urgence et contre son gré.

Cela faisait déjà un bon moment que tous ceux qui en avaient les moyens et l'envie étaient rentrés, pour certains, avant les fêtes de nouvel an, pourtant rien n'indiquait que quiconque se préparât un jour à mettre de l'ordre dans ce foutoir.

Pendant les mois de guerre, nous avons tous été comme plaqués au sol par une overdose d'information. Le flux des nouvelles qui nous déferlaient dessus depuis les écrans de télévision, et aussi par Internet, altéraient nos facultés mentales. Même ceux d'entre nous qui pendant tous ces mois n'avions pas tenu d'armes entre les mains, qui ne comptions pas de tués ni de blessés parmi nos connaissances ou bien qui nous trouvions à bonne distance de la zone de conflit, nous avons tous connu au moins une dépression et étions au bord de la crise de nerfs.

C'était terrible d'observer les gens. Je me rappelle parfaitement comme la quantité d'information a soudain explosé et j'ai remarqué comment se sont succédées l'une à l'autre les différentes phases d'interprétation, liées à l'instinct de préservation inhérent à notre psychologie humaine. Au début nous croyons tout ce que nous voyions et entendions. Un mot au hasard entendu dans les transports en commun, le

moindre message posté sur les réseaux sociaux, un morceau de phrase sorti de son contexte, saisi dans une conversation entre des collègues de bureau, nous prenions tout pour argent comptant. Nous avalions tout avec confiance et empressement, puis ça macérait dans notre tête comme une sorte de bouillie radioactive, aussi nous réveillions-nous tous les matins la tête lourde et comme qui dirait avec la gueule de bois.

Ensuite est venu le stade de la filtration préventive, plutôt inconsciente. Le cerveau, déjà un peu saturé par tout ce qu'on y avait fourré, définissait lui-même un certain nombre de sources d'information auxquelles on pouvait faire confiance sans se poser de questions, à peu près le même nombre de sources auxquelles il ne fallait en aucun cas faire confiance, et aussi quelques-unes de réserve et soi-disant neutres, pour se faire une idée objective, pour autant que ce fût possible. Voilà, c'était le dernier stade où nous avions soif d'objectivité, où nous voulions véritablement nous sentir dignes et intelligents et, à tout le moins, tenter de comprendre ce qui pouvait se passer dans la tête de nos adversaires. Puis cette phase là aussi passait.

Il venait alors un moment, coïncidant en général avec un premier pic d'émotions négatives, lorsque la quantité de nouvelles négatives devenait trop lourde à porter pour une seule et même personne, et que le cerveau se mettait alors à bloquer toute information, quelle qu'elle fût, pour éviter de sombrer dans la folie. Le cerveau se contentait de prélever l'information et l'empêchait de parvenir jusqu'aux centres qui régissent nos émotions.

Puis survint la fatigue. La ville se remplit alors de zombies indifférents. Personne ne se souvenait déjà plus comment tout ça avait démarré. Personne ne savait quand ça se terminerait. Personne ne comprenait même plus qui se battait et pour quoi. Et encore moins qui était de notre côté et qui était du côté de l'ennemi.

La dernière phase était la synthèse des précédentes. Lorsque nous fûmes envahis, encerclés de toutes parts par les blindés et les armes, et leurs indispensables compagnons que sont la peur et la mort, nous nous retrouvâmes sous l'emprise d'une défiance absolue à l'égard de tout. Une folie douce et solitaire. Une sorte de paranoïa. Lorsque la mort te chuchote à l'oreille cette prière : tout le monde te ment, tu n'existes déjà plus et tu n'existeras plus jamais, amen. N'importe quelle nouvelle concernant ta ville, qui s'est soudainement retrouvée à l'épicentre d'un conflit armé et de la profonde préoccupation de la communauté mondiale, apparaît au premier abord comme une fausse nouvelle, un fake. Surtout les nouvelles qui relatent des épisodes paisibles car tous ceux qui vivent sous un ciel traversé par des obus savent parfaitement que cette vie paisible n'existe pas, que c'est une pure invention. Dans cette phase la situation fait penser à l'écorce qui recouvre les ponts au-dessus du Styx : il n'y a plus d'espoir de vie heureuse ni ici-bas, ni de l'autre côté, ni passé, ni avenir. Tous nos plans et toutes nos aspirations sont bons à jeter au panier, notre quotidien s'est déprécié, aussi sommes-nous désormais enclins à commettre des actes si stupides que si nous étions dans notre état normal nous nous en arracherions les cheveux.

Je mentirais cependant si je disais que quelque chose de fondamental a changé dans la ville au cours de cette année. Si on n'y fait pas attention, les changements sont presque

imperceptibles. Pour quelqu'un qui viendrait pour la première fois dans cette ville, il n'y a vraiment rien de si singulier qui puisse lui sauter aux yeux.

Pour donner un exemple : du côté du stade il y a le magasin « Verseau », où les poivrots du coin s'approvisionnent en vin bon marché. Il est dans un état épouvantable. Dès les premiers jours de bombardements un obus est tombé sur le magasin. Il n'est pas vraiment tombé dessus, mais il a frôlé le toit et l'a arraché. Depuis lors, les poutres desséchées et mutilées de la carcasse de l'auvent pointent dans tous les sens, affûtées par les pluies de novembre et complètement rouillées sous la lourde neige du Donbas. Les murs de briques portent aussi les stigmates du bombardement. Il est vrai que les fenêtres et la porte, elles, sont neuves. Et donc, devant tout ça défile, tout comme l'an dernier, comme toutes les années qui ont précédé, la queue de ceux qui ont envie de boire un coup après le travail. Ou bien avant d'aller travailler. Les visages sont marqués par la fatigue, noircis, les mains elles-aussi sont noires, et les regards méfiants. Quant aux bavardages dans la queue, et à côté de la queue, toujours les mêmes. Toujours le même sujet. Avec les mêmes intonations, les mêmes gestes et le même rire. Pas aussi animés ni aussi bruyants, peut-être, mais tout de même. On dirait que rien ne pourra les forcer à se séparer de leurs jardins, de leurs habitudes et de leurs besoins forgés par la vie. Rien.

N'importe quel étranger, touriste de passage, à la vue de cette file de fantômes près du magasin de liqueurs et spiritueux défigurés par la guerre devrait être perturbé, saisi d'étonnement, d'incompréhension ou même de dégoût. Cette image devrait immédiatement soulever un tas de questions, mais non. Le stade, au bord duquel on a installé en toute

confiance une buvette, apparaît tout aussi dévasté. Mais ici il y a une autre raison. Ils ont commencé les travaux de réparation, ils devaient se débrouiller pour terminer avant le Jour des Mineurs, en six mois et quelques. Puis, suivant la bonne vieille tradition, ils ont commencé à piquer dans la caisse. Ils ont tellement piqué que non seulement ils n'ont pas terminé le chantier au bout des six mois, mais ils l'ont gelé pour cause de non rentabilité.

Le stade a donc rendu l'âme, et avec lui le grand élan du football dans son ensemble. C'est arrivé juste avant la guerre. Nombreux sont ceux qui n'ont même pas remarqué la mort lente du football de Makiïvka¹. Mais moi j'ai vécu ça comme une véritable tragédie.

Il m'a toujours semblé que le patriotisme, c'est-à-dire l'amour de sa Patrie, peut s'imposer de plusieurs manières. Je veux parler non pas du folklore, ni du chauvinisme, qu'il soit russe ou ukrainien. Ni d'aucune de ces variétés de patriotisme qui évitent de faire appel à notre cerveau. Je veux parler d'un patriotisme normal, sensé, adulte, mûr, ou bien si on veut de l'amour de la communauté qui nous a élevés. A commencer par l'amour de tous ses défauts.

Un patriotisme sans excès, calme, pas de ceux qui percent tous les dix ans sous forme d'émeutes violentes dans les rues ou de confrontations musclées avec un régime sanglant, mais un travail minutieux et quotidien visant à empêcher que l'installation et le fonctionnement d'un régime tel que celui mentionné plus haut soit possible.

¹ Makiïvka, ville natale de l'auteur est une ville du Donbas à la périphérie de Donetsk, aujourd'hui en zone occupée par la DNR.

Il se trouvera toujours quelqu'un pour opposer que le patriotisme se transmet par le sang et le lait maternel, les chants de rossignol et les contes de grand'mère. A mon avis, c'est n'importe quoi, de la poudre aux yeux. On a trouvé dans le sang des érythrocytes, des leucocytes, des plaquettes et du plasma, mais même avec les microscopes les plus puissants on n'y a encore jamais découvert de patriotisme. Aussi l'être humain, en tant qu'animal a priori doué de raison, doit-il exercer sur cet amour toute la force de son esprit.

Là où il existe des traditions politiques et spirituelles alimentées par le poids des siècles, l'amour de la terre est facile à concevoir, comme un oiseau blessé. La foi aide à surmonter les heures difficiles, et la culture politique imprimée dans le cerveau aide à faire les bons choix.

Les personnes les plus en phase avec leur époque et les plus cyniques parviennent au patriotisme, attirées par le froissement de billets de banque éternellement verts. On en fera abstraction car leur patriotisme, c'est presque toujours une affaire d'argent, pourvue par un financement large et opportun.

Mais il existe une troisième voie, celle qui m'est la plus proche, car c'est par elle que je me suis créé des liens forts avec ma ville et que je me suis pris d'affection pour ce pays brisé par ses maladies chroniques. Je veux parler du patriotisme des villes, de la « petite Patrie ». Sous nos latitudes, où depuis des siècles on arrache les gens à leur terre et où on les fauche à la racine comme des herbes de la steppe, pour y jeter à leur place d'autres semences, le patriotisme local est d'une importance colossale. Tous ces guerriers nomades qui depuis des milliers d'années – à commencer par les Cimmériens pour finir avec les communistes – meurent sur notre terre après avoir brûlé nos

villages et emmené en captivité nos enfants, ont formé chez les populations locales un syndrome de peur panique dans l'attente de la prochaine attaque. C'est une des raisons qui permet en partie d'expliquer pourquoi les gens de l'Est, jusqu'à un certain moment bien connu de tous, penchaient de manière inconsciente plutôt en faveur de la Russie. De toute évidence, ils voyaient en elle quelque chose de grand et de puissant, capable de les protéger de changements inattendus et douloureux.

Ce « quelque chose de grand et de puissant », ce sont des mots clefs qui soulignent qu'il s'agissait de la forme mais pas forcément du contenu. Car là où l'on espérait voir un protecteur, on a trouvé un maniaque. Quand la Russie a montré son vrai visage, son soutien à l'Est s'est brutalement effondré. Hormis, en fait, dans les régions des steppes, où personne ne s'attarde jamais longtemps, et où la peur est la plus profondément enracinée. Si l'Ukraine avait eu une armée puissante ou bien ne serait-ce qu'une capacité à mener la guerre de l'information, alors la situation dans le pays aurait été tout autre. Mais bon, c'est un autre sujet.

Revenons-en donc à la philosophie des gens de la steppe. Dans l'angoisse continuelle de ces pogroms, qui finissent tôt ou tard par t'atteindre toi ou ta famille, tu ne remarques pas comme ta vision du monde et ton système de valeurs se rétrécissent, et donc deviennent plus focalisés. C'est-à-dire que tu es prêt à mourir pour ton appartement ou pour ta rue, et beaucoup plus rarement pour ta petite ville. Mais quand l'ennemi met le feu au chef-lieu de canton, tu t'en tamponnes. Et si c'est la capitale, encore moins. C'est peut-être formulé de manière primitive, mais ça traduit l'essentiel.

Les derniers nomades à errer sur nos steppes et dont nous sommes incapables de nous débarrasser avec toutes leurs cargaisons, leurs chevaux qui puent et leur cirque ambulante, ces formidables gaillards au marteau et à la faucille, dans leurs meilleures années, avaient parfaitement compris cette philosophie. C'est pourquoi ils se sont préoccupés du patriotisme à l'échelle urbaine tout autant qu'à l'échelle nationale. Pour le cas où l'idéologie dominante viendrait soudain à s'effondrer, à cesser de fonctionner, alors ils pourraient en appeler à ce patriotisme à moindre échelle conçu pour leur permettre de préserver leurs positions. C'est ce que nous avons pu constater dans l'activité des lambeaux du PCUS² à l'échelon régional.

Oh oui, ces gars-là ont bien compris leur affaire et ont su inculquer précipitamment aux gens l'amour de leur petite Patrie, à grand renfort de spectacles et d'exaltation, faisant vibrer la corde sensible de l'épaule fraternelle et de l'expérience commune des défaites comme des victoires. Vous avez deviné ce dont je veux parler ? Bien sûr, de la mode du sport ! Et plus précisément, du roi des sports, le football.

Je ne voudrais pas généraliser, mais j'ai l'impression qu'en URSS la moindre petite ville miteuse avait son équipe de football, sa fierté. Et dans ce contexte peu importe la qualité du jeu. Il s'agit d'unité. Le football continue à ce jour de rassembler les gens en faisant appel à leurs émotions, en activant un système très bien huilé d'adhésion collective qui fait éclater le carcan des opinions politiques.

Le plus ironique des entraîneurs du football ukrainien contemporain, Vitaliy Kvartsiany, a dit plus ou moins qu'une

² PCUS – Parti Communiste de l'Union Soviétique.

ville qui n'a pas d'équipe de football est une ville morte. Il m'est difficile d'être en désaccord avec lui. Ces mots résonnent en moi avec des accès de nostalgie et de deuil.

Dans mon enfance, dans les années 1990, nous avions dans la ville une équipe de football. Nos gars ne décrochaient pas les étoiles du ciel, ils tenaient solidement leur place en milieu de tableau en première division, mais nous les aimions, même quand ils se débrouillaient pour perdre sur des scores désastreux. Ce fut le premier signe de mon patriotisme, l'amour d'une équipe qui à mes yeux (et aussi aux yeux de milliers d'autres, j'en suis persuadé) apparaissait comme le symbole de la ville de ce temps-là. Ce qui nous importait, ce n'était pas les scores qu'ils obtenaient, mais l'humeur avec laquelle ils allaient se battre, comment ils allaient se ruer vers les buts ennemis et avec quelle fureur ils allaient arracher le ballon à l'adversaire sur sa surface. Nous autres petits gamins étions assis sur les rangées en bois du stade « Avantgarde », mais en esprit nous étions sur le terrain avec nos gars. Nous allions au match une semaine sur deux, et pendant la pause hivernale nous enragions que le championnat ne reprît qu'en mars, et il faisait un tel temps que non seulement il n'y avait pas de championnat, mais pour nous aussi c'était presque impossible de jouer. Cependant, nous nous rassemblions parfois le weekend, balayions la neige du terrain et jouions avec un ballon durci par le gel jusqu'à ce que nos jambes nous fissent mal. Il fallait ensuite plusieurs semaines pour que nos bleus disparussent.

Pendant cette période d'agiotage héroïque le football constituait notre vision du monde, notre religion, notre drogue. Et nous plongions la tête la première dans cette drogue. Nous regardions à la télévision Del Piero, Davids et Chevchenko, de

mars à novembre nous allions aux matchs de notre équipe pour admirer Diaka, Barabache et Koloskov. Deux fois par semaine nous nous rendions aux entraînements de foot. Et pendant notre temps libre, surtout l'été, durant les vacances, qu'il faisait chaud et clair du matin au soir, nous jouions à en tomber de fatigue. Mais le matin nous revenions tout de même sur le terrain de jeu, quelque part au plus profond de nos âmes d'enfants nous espérions qu'un jour nous nous rapprocherions de la maîtrise des gars susnommés. Il existait un championnat junior de la ville non-officiel, tout un système ramifié de matches où nous nous affrontions entre cours d'immeubles ou bien quartier contre quartier. Faut-il préciser que nous jouions sans arbitres, chaque fois sur des terrains de tailles différentes et avec des cages de hauteurs variables. Chacun avait ses règles qui différaient ne serait-ce qu'un petit peu de celles des autres, aussi les points douteux se réglaient-ils en général à coups de poing. Just sport, nothing personal.

En un mot, j'ai eu une enfance heureuse et sportive. Juste en 1998 le « Shakhtar » de Makiïvka s'est retiré du championnat par manque de financement et il a cessé d'exister. Je pense que c'est à ce moment-là que je suis devenu adulte. Avec les copains nous avons vécu une vraie rupture, c'était pitoyable et douloureux. Mais avec le temps la douleur s'est estompée, et chacun de nous s'est affairé à sa manière. Chacun s'est trouvé une occupation à son goût.

Mon amour pour cette équipe de football s'est mué en amour pour ma ville, et ensuite, pour mon pays. Je pense qu'il doit en être ainsi. Il m'arrive de revoir ces gars, la plupart sont arrivés à quelque chose. Presque tous ont fait des études supérieures, ont un bon emploi et une vision honnête des choses. Après avoir bu un bon coup, ils admettent ce que je

reconnais en étant à jeun : ils aiment ce pays malgré la façon dont il se comporte avec nous tous. Nous nous souvenons de tous les nôtres et nous constatons que notre bande de gamins pauvres qui tapaient tous les jours dans le ballon a été épargnée par ce qui est arrivé à nos pairs, lesquels ne s'intéressaient pas au football. Aucun d'entre nous n'a été en prison, ni n'est mort des suites d'une cirrhose ou de la drogue. Personne n'est à la rue non plus. Et ça nourrit notre espoir que jusqu'à maintenant nous sommes sur la bonne voie.

Quant aux enfants d'aujourd'hui, ceux qui ont une dizaine d'années, ils ne ressentent rien d'approchant à ce que nous ressentions à leur âge. Ils sont troubles, leurs têtes sont vides, leurs corps rabougris. Tous les matins ils se rendent de leur plein gré dans les chambres d'isolement de leurs comptes dans les réseaux sociaux, ne soupçonnant même pas qu'il existe en vrai un monde jouissif plein d'adrénaline et d'amour. Ils me font même pitié, tellement ils sont ternes. Mais blague et moralisme mis à part, quels enfants peuvent bien grandir dans une ville morte ?

Le dépeçage du dernier stade de la ville digne de ce nom ne peut signifier qu'une seule chose : il est vain de nourrir le moindre espoir quant au retour de la fête du sport, et avec elle, du patriotisme, dans notre ville.

Aussi notre stade est resté comme ça, éventré par les bulldozers, couvert de blocs en béton et parcouru par les herbes, comme une plaie à vif.

Puis deux armées se sont plantées de part et d'autre de la ville et plus personne n'a plus eu grand-chose à faire d'un stade en ruines. Il reste juste cette immense grue, cachette des pigeons et des snipers, qui se dresse encore au milieu du

terrain de football, grinçant à peine sous l'action des fortes rafales du vent.

Alors tu regardes ce stade, le magasin à côté, les gens devant le magasin, et plus rien ne t'étonne. Le puzzle s'assemble, tout s'articule dans ta tête en une chaîne bien solide, en une phrase : « Peut-être que c'est ça qui était prévu ? »

En guise de postface

« Je suis fatiguée de me sentir coupable, - dis-tu.
– Chez vous il y a la guerre, et moi je vis en Suisse.
Alors, tu comprends, oui ? »

Un marché de Noël quelque part au centre de l'Europe.
Nous pelons des marrons chauds, et soufflons sur nos doigts.
Temps douillet de l'Avent.
Quelqu'un chantonne un Alléluia,
Quelqu'un découpe du gui en brindilles,
et d'autres se régalent de saucisses.

« Mais vraiment ! »
– Tu rougis jusqu'à la racine des cheveux,
à tel point qu'on dirait que le soleil du soir a inondé la sombre
forêt de sa rousse chaleur ?

Tu as mon âge, chère, et je te connais à peine.
Tu me ressembles, mais tu es si différente.
Depuis quelques jours à ce festival de poésie
nous tissons ensemble de nobles étoffes, démêlons des touffes
de mots, cherchant la sortie du labyrinthe de nos
interrogations, alors qu'il n'y en a pas.

« Tu sais, nous sommes coupables en tout et envers tous,
– poursuis-tu
et à présent tu es vraiment lasse.
– En rentrant à la maison, n'oublie pas d'enlever ton bonnet, de
te laver les mains, de demander pardon pour le passé colonial
ou pour la guerre des autres... Pardon ».

Tu dis - pardon, et je dis – pardon.

Un éléphant dans un magasin de porcelaine,
un soudard dans un carnaval breughélien,
moi aussi je suis fatiguée de me sentir coupable.

Mais le soleil brille, et nous allons parmi les gens,
et le vin chaud tressaute dangereusement dans nos petits
verres,
nous éclaboussant de rouge et de poisseux.

Nous ignorons,
que dans quelques jours
de nouveaux bombardements à Alep, des attentats à Istamboul
et à Berlin, sur le marché de Noël,
emporteront des dizaines de vies.

Tu diras – oh mon dieu, et je dirai – oh mon dieu,
en lisant les nouvelles à l'écran.

La ligne de front est toujours plus proche qu'il ne paraît.
Mais non, toi et moi nous n'en sommes pas coupables.
Alors, tu comprends, oui ?

Iryna Tsilyk

Table des matières

- Introduction de Volodymyr Yermolenko	9
- Volodymyr Rafeenko	21
- Iryna Tsilyk.....	57
- Olena Stiajkina	67
- Serhiy Jadan.....	91
- Irène Rozdobudko	99
- Lubov Yakymtchouk	117
- Olena Stepova	125
- Kateryna Babkina.....	151
- Oleksiy Tchoupa.....	155
- En guise de postface.....	169



PRÉSENCE UKRAINIENNE

Collection dirigée par Iaroslav Lebedynsky et Iryna Dmytrychyn

- Charles Dubreuil, ***Deux années en Ukraine, 1917-1919***, Introduction de Iaroslav Lebedyndky, 2017.
- Roman RIJKA, ***Le roi de soufre, Révolution, roman***, 2017.
- Oleg SENTSOV, ***Récits***, Traduction par Iryna Dmytrychyn, Préface de Lubomir Hosejko, 2017.
- Grégoire ORLYK, ***Mémoires envoyés à la cour de France***, Présentés par Iryna Dmytrychyn, 2017.
- Iryna DMYTRYCHYN (Dir.), ***La Grande Famine en Ukraine - Holodomor. Connaissance et reconnaissance***, 2017.
- Galia ACKERMAN et Stéphane COURTOIS (Dir.), ***La Seconde Guerre mondiale dans le discours politique russe***, 2016.
- Ivan FRANKO, ***Le bonheur volé, Drame de la vie paysanne en cinq actes***, Traduction, introduction et notes de Olga Mandzukova-Camel, 2016.
- Charles-Gilbert ROMME, ***Voyage en Crimée en 1786***, présenté par Maxime Deschanet et Gulnara Bekirova, 2016.
- Alexis GRITCHENKO, ***L'Ukraine de mes jours bleus***, 2016.
- Iryna DMYTRYCHYN et Maxime DESCHANET (dir.), ***Nicolas Gogol, Taras Boulba et l'Ukraine***, actes de colloque, 2016.

- Maxime DESCHANET, ***Le Saint Empire et l'Ukraine***, 2016.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, ***Les États ukrainiens (1917-1921)***, 2015.
- Jean-Benoît SCHERER, ***Annales de la Petite-Russie***, Texte de 1788 ; Introduction et notes de Maxime Deschanet, 2015.
- Pierre CHEVALIER, ***Histoire de la guerre des Cosaques contre la Pologne***, Texte de 1663 ; Introduction et notes de Maxime Deschanet, 2014.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, ***La Crimée, des Taures aux Tatars***, 2014.
- Roman RIJKA, ***La fiancée noire, roman***, 2012.
- Renaud REBARDY, Roman RIJKA, François RIVARD, ***Ukraine, 20 ans, Nouvelles***, 2011.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, ***La « Constitution » ukrainienne de 1710***, 2010.
- ***Le coq et l'épi de blé, conte populaire ukrainien***, trad. I. Dmytrychyn, ill. I. Mekhtiev, (Présence Ukrainienne / Les Quatre Vents), 2010.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, ***Skoropadsky et l'édification de l'État Ukrainien (1918)***, 2010.
- ***La moufle, conte populaire ukrainien***, trad. I. Dmytrychyn et F.-J. Besson, ill. I. Mekhtiev, éd. Bilingue Présence Ukrainienne / Les Quatre Vents), 2009.
- Marko VOVTCHOK, Pierre-Jules HETZEL, ***Le voyage en glaçon***, présenté par I. Dmytrychyn et N. Petit. (Présence Ukrainienne / Jeunesse), 2009.
- Anastassia LYSSYVETS, ***Raconte la vie heureuse, souvenirs d'une survivante de la Grande Famine en Ukraine***, trad. I. Dmytrychyn, préface de J.-L. Panné, postface de M. Riabtchouk, 2009.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, ***Scythes, Sarmates et Slaves***, 2009.
- Victor GRÈS, ***L'Iliade Zaporogue*** (scénario), trad. et préface de L. Hosejko, 2009.

- **Maroussia**, Fac-similé de l'édition originale du classique de P. J. Stahl, avec le texte inédit de l'œuvre en français de Marko Vovtchok ; introduction d'I. Dmytrychyn, 2009.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, **Ukraine, une histoire en questions**, 2008.
- Prosper MÉRIMÉE, **Bogdan Chmielnicki**, Fac-similé, éd. 1865, 2007.
- Iryna DMYTRYCHYN, **L'Ukraine vue par les écrivains ukrainiens**, Sélection de textes, éd. Bilingue ; 2006.
- Iryna DMYTRYCHYN, **Grégoire Orlyk, un Cosaque ukrainien au service de Louis XV**, 2006.
- Roxolana MYKHAÏLYK, **Grammaire pratique de l'ukrainien**, Trad. I. Lebedynsky, 2003.
- Mykola RIABTCHOUK, **De la « Petite-Russie » à l'Ukraine**, Préface d'Alain Besançon, de l'Institut ; trad. I. Dmytrychyn et I. Lebedynsky, 2003.
- Guillaume LE VASSEUR DE BEAUPLAN, **Description d'Ukraine**, Texte de 1661 ; introduction et notes de Iaroslav Lebedynsky, 2002.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, **Le Prince Igor**, 2001.

L'HARMATTAN ITALIA

Via Degli Artisti 15; 10124 Torino
harmattan.italia@gmail.com

L'HARMATTAN HONGRIE

Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

L'HARMATTAN KINSHASA

185, avenue Nyangwe
Commune de Lingwala
Kinshasa, R.D. Congo
(00243) 998697603 ou (00243) 999229662

L'HARMATTAN CONGO

67, av. E. P. Lumumba
Bât. – Congo Pharmacie (Bib. Nat.)
BP2874 Brazzaville
harmattan.congo@yahoo.fr

L'HARMATTAN GUINÉE

Almamy Rue KA 028, en face
du restaurant Le Cèdre
OKB agency BP 3470 Conakry
(00224) 657 20 85 08 / 664 28 91 96
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN MALI

Rue 73, Porte 536, Niamakoro,
Cité Unicef, Bamako
Tél. 00 (223) 20205724 / +(223) 76378082
poudiougopaul@yahoo.fr
pp.harmattan@gmail.com

L'HARMATTAN CAMEROUN

TSINGA/FECAFOOT
BP 11486 Yaoundé
699198028/675441949
harmattancam@yahoo.com

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE

Résidence Karl / cité des arts
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03
(00225) 05 77 87 31
ctien_nda@yahoo.fr

L'HARMATTAN BURKINA

Penou Achille Some
Ouagadougou
(+226) 70 26 88 27

L'HARMATTAN SÉNÉGAL

10 VDN en face Mermoz, après le pont de Fann
BP 45034 Dakar Fann
33 825 98 58 / 33 860 9858
senharmattan@gmail.com / senlibraire@gmail.com
www.harmattansenegal.com

ANTHOLOGIE DU DONBAS

Portrait littéraire d'une région aujourd'hui ravagée par la guerre, l'*Anthologie du Donbas* réunit des écrivains originaires de l'est de l'Ukraine, qu'ils ont dû quitter temporairement, mais qui est toujours présent dans leurs cœurs et dans leurs esprits.

De style et d'âge différents, ces auteurs et ces œuvres en poésie et en prose traduisent la souffrance, mais aussi l'espoir de nos contemporains, à l'autre bout de l'Europe.

Kateryna Babkina
Serhiy Jadan
Volodymyr Rafeenko
Irène Rozdobudko
Olena Stepova
Olena Stiajkina
Oleksiy Tchoupa
Iryna Tsilyk
Lubov Yakymtchouk

Iryna DMYTRYCHYN est maître de conférences et responsable des Études ukrainiennes à l'INALCO.

Photographie de couverture © Rafael Yaghobzadeh.

ISBN : 978-2-343-14419-1

19 €

